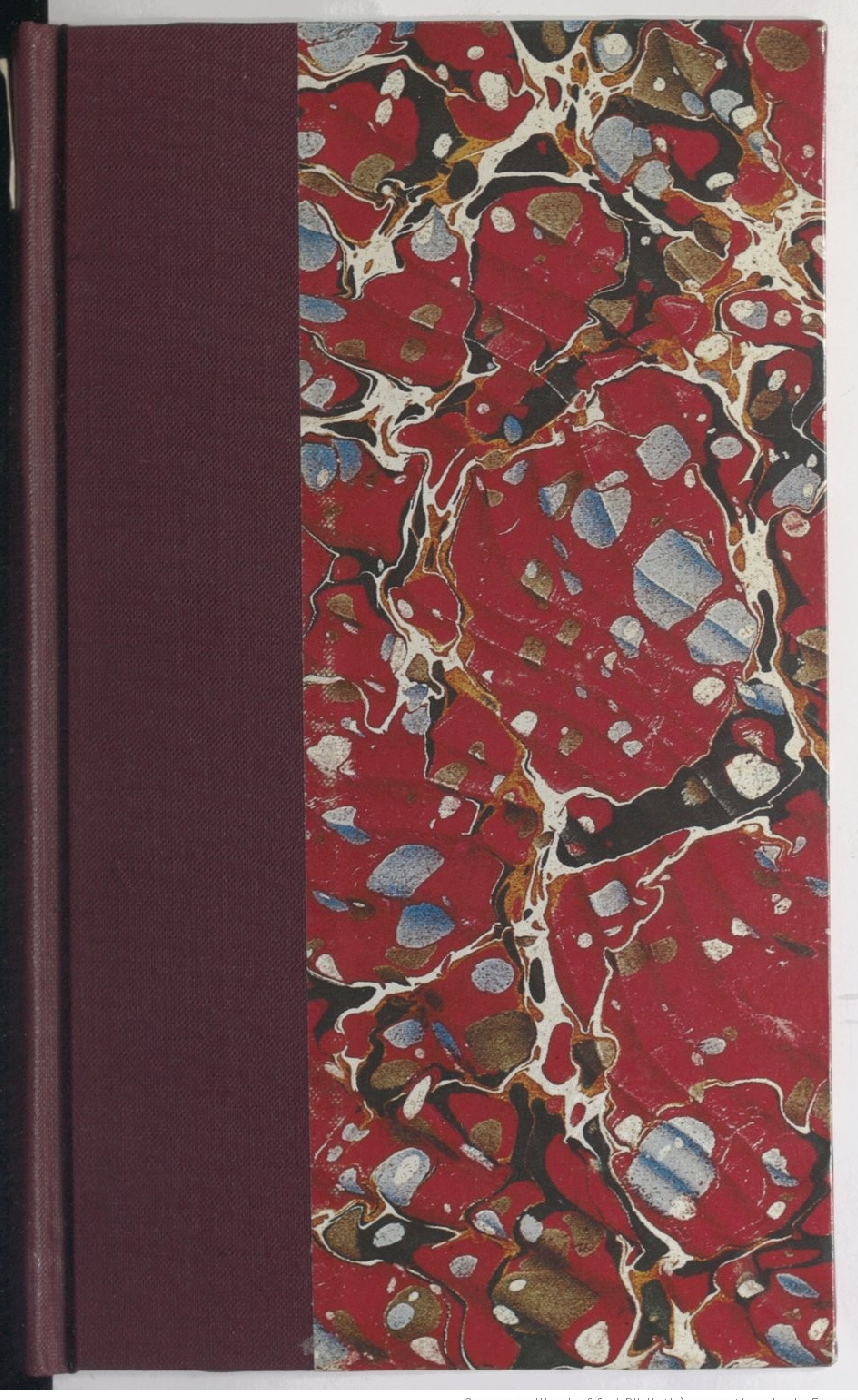


Louise et Cécile , par Mme S***



Sirey, Joséphine de Lasteyrie Du Saillant. Louise et Cécile , par Mme S***. 1822.





LOUISE
ET CÉCILE.

LOUISE
ET CÉCILE,

PAR MADAME S***.

TOME PREMIER.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE D'ÉVERAT.

1822.

A MES FILLES.

Vous toutes que j'aime, enfans chéries, que la nature m'a données ou que je dois au choix de mon cœur, recevez ce tribut de mon amour et de mon expérience. —Occupée d'une exploitation considérable, fixée depuis plusieurs années à la campagne, après avoir donné la plus longue partie du jour aux travaux de mère de famille, j'ai cru pouvoir vous consacrer quelques unes de ces heures du soir, destinées, dans la solitude, au recueillement et aux nobles pensées. Vous devançant dans la vie, j'ai voulu vous laisser un

souvenir des conseils que je prodiguais quelquefois, parceque vous sembliez ne vous en lasser jamais. Je vous dois la plupart des traits aimables dont j'ai orné Louise et Cécile, tandis que ce n'est que dans mes souvenirs, que j'ai trouvé les taches qui déparent leur caractère. Après beaucoup d'épreuves dues aux circonstances où j'ai vécu, et aussi à ma nature, je suis parvenue, dans l'âge mûr, à la plus grande somme de félicité accordée à l'espèce humaine. Sans doute, ce bonheur me vient bien plus des objets de mon affection que de moi-même; car, arrivée au port, j'ose vous dire que presque tous les chagrins de ma vie ont été mon ouvrage. C'est avec

sincérité que je m'accuse ; ce ne sont donc pas mes exemples qu'il faut suivre, ce sont mes préceptes qu'il faut écouter. Ces leçons, je me les suis adressées mille fois inutilement à moi-même ; pourtant, lorsqu'il m'est arrivé de me soumettre à ces règles que ma raison vous prescrit, j'ai trouvé que tout ce qui est bien se simplifiait et devenait facile : tâchez donc de profiter mieux que moi de l'éducation tardive que je me suis donnée à mes frais. Essayez de prouver, jeunes et chères amies, que dans l'un et l'autre sexe, on est d'autant plus laborieux, d'autant plus *utile*, que l'on est plus supérieur ; et que la petitesse et la frivolité peuvent

seules dédaigner ces détails domestiques, ces vertus de famille qui servent d'échelons pour s'élever aux actions sublimes. Femmes! connaissez, respectez votre influence; ces vertus modestes sont aussi une des sources les plus pures de la félicité publique!

Vous possédez mes affections, chères enfans, je vous lègue mes pensées : puissent-elles produire quelque bien, faire éviter quelque mal, ou du moins puisse, en me lisant, un infortuné oublier quelques instans ses maux! alors je me croirai récompensée de mon travail, et je me consolerai d'avoir encouru le ridicule que l'on croit devoir attacher au titre de femme auteur.

LOUISE ET CÉCILE.

LETTRE PREMIÈRE.

LOUISE DE BRIANCE A CÉCILE DE BLANZOU, *son amie.*

10 Janvier 1806.

Ce que je vais t'apprendre, chère Cécile, renferme toute une vie de bonheur : *Eugene est mon époux !*

Paisible compagne de l'homme supérieur que ta mère a choisi pour gendre, tu ignores les tristesses et les délices de l'amour ; tu ne sais pas com-

bien il est doux de rendre à la vertu un cœur délicat, une âme élevée, qui étaient créés pour elle. De Briance a puisé dans son affection pour moi, le noble courage de réparer les torts de sa jeunesse; bouillant et fier, il s'est soumis sans murmure à la longue épreuve que la prudence de ma tante et la tendresse de mon père ont jugé nécessaire de lui faire subir. Loin d'avoir eu besoin d'encouragement ou d'indulgence, Eugène a remporté la plus complète victoire sur lui-même, et guéri ma famille de ses préventions: elle s'honore maintenant des liens qui m'unissent à lui, plus qu'elle ne les redoutait jadis. Sois donc tranquille sur mon sort, chère amie : puisque tu ne connais mon mari que sur des récits vagues et mensongers, tu dois t'en rapporter à l'expérience et à la sagesse de mes parens. D'ailleurs tes

inquiétudes me feraient à présent un mal inutile.

Pardonne si je supprime les détails des fêtes de mon mariage; il doit te suffire d'apprendre que Dieu me fait aujourd'hui un devoir, du bonheur si doux d'aimer mon Eugène, de lui être soumise et de lui appartenir.

Si j'ai tardé à t'écrire, Cécile, c'est qu'il me fallait retrouver du calme pour répondre à ta dernière lettre. Tu veux que je te dise pourquoi j'aime de Briance; en vérité, si tu ne m'avais pas adressé cette question, je ne me la serais point faite. Cela me paraît si simple de l'aimer, c'est comme de respirer pour vivre. Je l'aime, parce qu'il m'aime, et qu'il est aimable. Mais tu désires t'assurer que ma tendresse est fondée sur des qualités durables. J'étais libre encore lorsque tu m'interrogeais ainsi; cet examen est

devenu tardif; je ne le ferai pas moins avec toute la franchise qui te plait en moi. Je crois connaître mieux que personne les qualités et les défauts de mon mari, mieux que lui-même peut-être ; voici son portrait.

De Briance a trente ans, sa taille est élevée, ses formes sont belles et sveltes ; il pourrait servir de modèle aux Phydias de nos jours, plutôt pour un Apollon que pour un Hercule : sa physionomie est aussi noble que spirituelle ; l'expression de fierté et de sensibilité répandue dans tous ses traits, se retrouve encore dans son attitude et jusque dans le son de sa voix, ce qui donne à toute sa personne un charme indéfinissable qu'il connaît peut-être trop bien : ses cheveux noirs bouclent naturellement et cachent à demi un front élevé ; ses longs cils, ses sourcils noirs, animent un regard

qui dit à la fois : *j'aime et je protége*. Les yeux d'Eugène s'enflamment de colère ou brillent d'amour ; s'ils étincellent dans les combats, ils se mouillent à l'aspect du malheur ou au récit d'une action généreuse : ses yeux peignent son âme toute entière ! Son teint est animé, ses joues pâlissent ou se colorent suivant les émotions de son cœur. Son profil, le contour de son visage, est noble et régulier; ses lèvres, en s'entr'ouvrant, laissent apercevoir des dents d'une beauté rare : le sourire de mon bien-aimé est aussi expressif que son regard ; sa physionomie est si mobile que je pourrais, à son aspect, deviner ce qu'il pense ou ce qu'il sent; aussi quand il est fortement ému par la joie ou la douleur, bien qu'il garde le silence, son amie l'entend !

Eugène a peu de connaissances po-

sitives, parce que son éducation s'est faite à l'époque de la révolution; mais il n'a négligé aucunes des connaissances utiles à son état : un tact fin, un goût exquis, lui donnent, en littérature et dans les arts, des jouissances ignorées peut-être par des artistes et des savans. Sans avoir vécu dans le monde, il en devine les convenances, il n'en blesse jamais les usages; il a surtout cette politesse qui émane du cœur, et se montre par des attentions respectueuses pour la vieillesse, des soins caressans pour l'enfance : Eugène est bon, il est aimable; il a en tout le sentiment du vrai beau. On peut cependant lui reprocher d'avoir le genre d'amabilité qui convient plus à l'adolescence qu'à l'âge mûr. Il emploie avec les femmes un jargon sentimental qui pourrait le conduire plus loin qu'il ne voudrait, et lui faire des en-

nemies dangereuses. Il jouit de l'effet qu'il produit sur les êtres les plus frivoles, les moins capables de l'apprécier, car il a de l'amour-propre, il a même un peu de vanité, le cher Eugène; je préfèrerais de l'orgueil!

De Briance est brave; toujours estimé de ses chefs, il en est quelquefois admiré par la manière dont il prévient ou exécute leurs ordres; il saurait mieux encore commander qu'obéir. Calme et intrépide tout à la fois, il peut concevoir, entreprendre et terminer de grandes choses : il a l'amour de son état, il en aurait la passion si une autre passion ne s'était pas emparée de son cœur; mais l'amour et la gloire vont si bien ensemble!

Eugène, toujours vainqueur de lui-même dans les grandes occasions, toujours calme dans les grands périls, est trop impétueux, trop bouillant

dans l'habitude de la vie; il désire trop de perfections dans ses supérieurs, trop de dévouement dans ses subalternes : il est irritable, suscéptible, et n'a pas, autant qu'il le faudrait, cette indulgence compagne du vrai mérite, qui rend sévère envers soi et tolérant avec les autres. Il a peut-être encore besoin de quelques leçons de l'expérience.

Cet Eugène, qui unit tant de délicatesse à tant de sensibilité, doit trouver difficilement le bonheur! De combien de manières peut souffrir un cœur capable de jouir avec tant d'énergie! Malheur à sa compagne si elle blessait sa fierté, ou s'il devenait jaloux! Mais j'ose te le promettre, Louise évitera ces deux écueils; elle compte sur elle-même, comme elle se repose sur l'honneur, le dévouement, l'amour éternel de son époux. Il n'est point de

sacrifice qu'ils ne soient capables de se faire mutuellement, parce qu'ils s'honorent autant qu'ils s'aiment. Si Louise devenait pauvre et infirme, et qu'Eugène perdît ses ressources personnelles, il abandonnerait bientôt l'état qui peut le conduire à la fortune, aux honneurs, à la gloire, et s'enfermant avec elle dans une chaumière, il la soignerait, la servirait, labourerait son champ et saurait tout ennoblir ! Jamais Louise ne recevrait un reproche, car Eugène n'éprouverait jamais un regret.

Voilà, dans la sincérité de mon cœur, tout ce que je pense de mon époux. Je me trompe, chère amie, je pense, je sens bien autre chose encore qu'une lettre ne pourrait contenir ! mais si ce que j'ai dit est vrai, si j'ai exagéré plutôt ses défauts que ses qualités, ne dois-tu pas être persuadée que celle qui le connaît si bien, l'aime plus en-

core par réflexion que par attrait? Crois aussi que l'expérience corrigera facilement les légères imperfections de mon bien-aimé ; elles tiennent à d'anciennes habitudes, à son âge, à son organisation ; mais ce qui restera, ce qui se perfectionnera, c'est son noble caractère, c'est son cœur sensible, son âme à-la-fois forte et généreuse. Ah! Cécile, aimer Eugène est mon devoir, mon bonheur, ma gloire, ma vie! Dis-moi donc vite que tu es convaincue qu'il mérite toute ma tendresse, et que tu es rassurée sur mon avenir.

Cette bonne tante de Breuilhe, qui a bien voulu être la caution d'Eugène près de mon père et de ma famille, vient de me donner une nouvelle preuve de sa tendresse ; elle a glissé furtivement dans la jolie corbeille qui me fut portée la veille de mon ma-

riage, un petit cahier contenant ses derniers conseils et ses adieux. Ce cadeau m'est peut-être plus précieux encore que ceux offerts par l'amour, puisque la connaissance qu'elle a de mon caractère et sa propre expérience l'ont guidée en le traçant, et qu'il m'indique, selon elle, les moyens de mériter et de toujours conserver le cœur de mon mari. Je t'envoie la copie de ce petit manuscrit, que je veux relire souvent. Toi, chère amie, qui devines tout ce qui est bien, et qui n'as pas besoin de préceptes pour te diriger, tu auras du moins la satisfaction de voir que ma tante me prescrit tout ce que tu pratiques. C'est demain que cette seconde mère me quitte ; si Eugène ne me consolait de tout, je serais trop affligée de cette séparation. Il y a dix ans que j'habite près d'elle ; tu sais combien ses leçons et ses exemples

m'ont été salutaires : elle connaît tout ce qui plaît à mon mari et sait lire dans nos âmes. Tu verras cependant que sa manière de le juger diffère un peu de la mienne. C'est qu'elle voit ce que je sens, mais pour bien juger en ce cas, je crois que le sentiment vaut mieux que l'observation.

Adieu, chère Cécile ; quand te presserai-je sur mon cœur ? J'ai besoin de te faire aimer Briance ; quand tu le connaîtras, je te défie de résister à son ascendant. Viens vite, pour qu'il ne manque plus rien au bonheur de Louise.

Adieux et conseils de Madame de Breuilhe, *adressés à sa niece* Louise, *à l'époque de son mariage.*

(Conseils que Louise aurait bien fait de lire souvent, et que le lecteur fera bien de passer.)

Chère Louise! ton enfance prolongée, ta longue adolescence et mon rôle de Mentor vont finir : dans trois jours, une nouvelle carrière s'ouvre devant toi ; un maître plus habile et plus puissant pour ton bonheur, va me remplacer ; c'est à lui qu'appartiendra bientôt le droit exclusif de surveiller ta conduite et de protéger ton existence ; ta vieille amie pourra

te consoler quelquefois des chagrins qui obscurcissent la vie la plus heureuse ; mais le silence sera désormais pour elle un devoir quand ton cœur n'interrogera pas le sien. Ce changement dans nos rapports mutuels, ne doit ni t'effrayer , ni nous affliger. Tu joins à un heureux naturel de saines idées et d'excellens principes : l'époux que tu as choisi est sensible et éclairé ; ton bonheur n'est plus un problème pour moi.

Cependant, mon amie, je veux, avant de te quitter, faire la récapitulation des avis que mon expérience et mon amitié t'ont prodigués depuis six ans ; ta nouvelle situation me permet d'y donner plus d'étendue ; je puis tout dire , tout expliquer : ainsi, quittant le ton d'autorité et de réserve que commandaient nos situations respectives, mes leçons te plairont da-

vantage, et je goûterai le plaisir d'être à-la-fois utile et agréable à ma jeune amie.

Le grand livre de la nature ne se déroule à nos yeux, Louise, qu'à mesure que nos relations s'étendent. Ce livre n'est point à la portée de l'enfance ; l'adolescence, enveloppée d'illusions et d'erreurs, n'y lit qu'avec peine : l'âge où tu vas entrer est celui où l'on devient capable de connaître et d'aimer la vérité ; cet âge est ou doit être le plus heureux de la vie.

Ton cœur, plus que mes leçons, t'a révélé tes devoirs envers la divinité et les auteurs de tes jours. Il t'importe à présent de bien connaître toi et tes semblables ; je vais essayer de fixer ton attention sur cette connaissance, source de toute sagesse et de toute félicité humaine.

Tu possèdes de douces vertus,

chère Louise ; cet éloge est vrai, il doit t'encourager sans t'enorgueillir. Ton âme est franche, droite et délicate ; ton cœur est sensible, ton imagination toujours sage est pourtant vive et brillante ; ton caractère noble est souvent énergique : voilà le beau côté de la médaille frappée par le Créateur à l'empreinte de Louise. Ayons le courage d'en considérer le revers avec une égale impartialité. Ton âme franche a peut-être trop d'expansion ; elle passe quelquefois de l'exaltation à l'abattement : ton cœur, ému par un puissant intérêt, est capable des efforts les plus rares, du dévouement le plus sublime ; mais cet être si fort, si dévoué, est susceptible aussi de distraction, de froideur, peut-être même d'injustice, de dureté. L'aspect de la souffrance t'afflige et t'inspire le désir le plus

impérieux d'y porter remède ; pourtant tu ne sais pas assez prévoir et prévenir les maux qui peuvent survenir à toi et aux tiens : toujours absorbée par la situation présente, le besoin de soulager un mendiant, un inconnu, pourrait te faire oublier tes autres devoirs, et même le chagrin que tes négligences causeraient à l'être qui te serait le plus cher : j'aime à te voir bienfaisante, mais tu m'effraies quand je te vois passionnée. O Louise, souviens-toi que les qualités les plus essentielles à la considération et au bonheur des femmes sont le calme et la prudence.

Ton imagination est vive, ton esprit est brillant ; tu crains avec raison les dangers de l'ignorance et la dépendance de l'infériorité ; il t'arrive cependant de négliger les connaissances utiles pour cultiver les talens agréables.

Tu excelles dans les travaux de ton sexe; mais, pardonne à ma franchise, j'ai cru quelquefois que tu t'en occupais avec plus de vanité que de goût. Enfin, ma Louise, je crains que les plaisirs de l'esprit et les jouissances du cœur, aient toujours plus d'attraits pour toi que les travaux d'une ménagère. Apprends cependant une grande vérité, et ne refuse pas d'en croire mon expérience : les charmes de ta figure, les grâces de ton esprit, la délicatesse de ton cœur, ont suffi pour attirer tout l'amour de ton Eugène, mais ne peuvent suffire pour le conserver : il est dans la nature des hommes, de vouloir que la compagne de leur vie soit plus encore une femme bonne et laborieuse, qu'une femme aimable et spirituelle : le fermier, le prince, l'esprit borné, le génie sublime, tous veulent des qualités plus que des agré-

mens; tous préfèrent une attention à une caresse, des soins à des saillies. Un époux ne peut jouir des talens de sa femme, il ne peut s'en glorifier, que lorsque sa maison est bien tenue, ses enfans bien élevés, sa table bien servie, son linge bien soigné; lorsque l'ordre et l'abondance règnent autour de lui : alors, ses yeux et son cœur se reposent avec délices sur la douce compagne que le ciel a placée à ses côtés. Qu'elle est belle par ses vertus! qu'elle est touchante par sa bonté! qu'elle est séduisante par ses agrémens! Comment ne concentrerait-il pas en elle toutes ses espérances et toutes ses affections? Préviens les vœux d'Eugène, pourvois à ses besoins, deviens-lui nécessaire comme la substance dont il se nourrit, comme l'air qu'il respire; *deviens lui nécessaire*, voilà le moyen le plus sûr et le plus

digne de conserver sa tendresse : un époux veut être aimé et honoré par nos actions plus que par nos paroles ; il exige que notre amour se manifeste dans toute notre conduite.

Ce tableau vrai, présenté par l'amitié, ne doit point t'effrayer, mon enfant, mais il doit te servir de boussole dans tous les instans de la vie. Heureux qui, comme toi, n'a que des défauts à corriger, et peut en attendant les compenser par des vertus !

Après toi-même, ton mari est celui qu'il t'importe le plus de connaître : déjà prévenue par l'affection qu'il t'inspire, peut-être ne te serai-je pas inutile dans l'examen des qualités et des imperfections, des dangers et des ressources de son caractère. Je veux d'abord te donner quelques notions préliminaires sur la différence que la providence a établie entre les penchans et

les vertus des deux sexes; ses décrets sont immuables: si tu veux être bonne et heureuse, tu dois apprendre à les connaître, à les respecter.

L'existence humaine se compose de sensations physiques, d'affections morales et des actions qui en résultent: ces actions varient suivant le caractère, le tempérament, le sexe de chaque individu. Les hommes, en général, désirent plus ardemment que les femmes; leur constitution est plus robuste, leurs besoins plus multipliés, leur genre de vie plus actif et plus libre: de là, provient la violence de leurs passions, leur goût pour l'indépendance et la variété. Les femmes, au contraire, délicates, faibles, sédentaires, sont par leur nature modérées dans leurs désirs, constantes dans leurs affections; elles les concentrent ordinairement dans un seul objet; l'indifférence, l'in-

gratitude même, les détachent difficilement. Je suis persuadée que, sans le besoin de consolation, sans la révolte de l'amour-propre blessé, il existerait peu de femmes infidèles.

Ces nuances se font déjà remarquer entre Eugène et toi : voilà pourquoi, tout en aimant beaucoup tous les deux, vous aimiez d'une manière très-différente. Eugène estime tes vertus, admire ta beauté et désire ardemment posséder tout ton être; tu le paies d'un tendre retour, les qualités de son cœur conviennent à ton cœur; tu veux augmenter, assurer par les liens du mariage cette union intime, cette fusion de pensées, de sentimens qui déjà ne fait de vous deux qu'un seul être moral; tu veux enfin placer tes plus douces affections sous le sceau respectable du devoir; tout autre désir est étranger à Louise. De ces différences établies par

la nature, on pourrait conclure que la possession de l'objet aimé, doit éteindre l'amour chez la plupart des hommes, tandis qu'elle attache plus fortement les femmes : c'est ainsi que s'expliquerait l'indifférence, l'humeur, l'ennui, le dégoût, puis les jalousies, les fureurs, qui se manifestent dans les unions qui paraissaient les mieux assorties. Sois persuadée cependant que la providence donne aux femmes bien des moyens d'éviter l'inconstance de leurs époux. Je t'ai déjà dit qu'il fallait leur devenir *nécessaire*; et cette tâche n'est pas pénible pour une épouse attentive, vertueuse et aimante : d'ailleurs si les hommes ont la force *d'attaque*, les femmes ont la force de *patience*, qui à la fin vient à bout de tout : s'ils ont de l'ardeur, nous avons un tact exquis ; s'ils aiment plus dans les premiers temps de notre union,

nous aimons mieux toujours; si leur impétuosité leur fait passer le but, notre modération, notre persévérance les y ramènent. Ose donc penser avec moi, chère Louise, qu'une femme peut être toute sa vie l'unique objet de l'affection de son époux. Avant d'entrer dans un plus grand détail sur ce sujet, je veux examiner avec toi le type particulier du caractère d'Eugène : je sais que tu crois le bien connaître ; je vais pourtant récapituler nos observations mutuelles et les réflexions qu'elles ont produites. Mille traits ont dû échapper à ton inexpérience ; il en est sur lesquels je n'ai pu jusqu'ici ni attirer, ni fixer ton attention.

De Briance reçut de la nature une constitution nerveuse, une imagination ardente et mobile, un esprit actif, une âme forte, un caractère emporté,

un cœur sensible; il joint à cela un amour-propre excessif, qui, bien dirigé, le rend capable des plus grands efforts, mais qui l'expose aussi aux travers les plus dangereux. Son éducation, sage quoique peu soignée, fut suivie de circonstances orageuses qui l'entraînèrent, et auxquelles il ne put suffire. La fougue des passions, l'ascendant d'exemples pernicieux concoururent à changer les grandes vues de la nature sur lui, ou du moins en empêchèrent le développement. Tout annonce qu'elle l'avait destiné à être un homme supérieur : il est resté un homme capable. Mais s'il voulait à présent sortir de la classe des citoyens utiles, des pères de famille vigilans, des propriétaires éclairés, je craindrais que tout autre tâche ne fût au-dessus de ses forces. Tu entends bien que je ne parle point de ses talens militaires; je

sais qu'ils sont très-distingués ; mais il renoncera sans doute à une carrière qui le séparerait de toi.

Eugène, né passionné, chercha vainement le bonheur dans les plaisirs des sens. Depuis deux ans, le véritable amour que tu lui inspires, l'a ramené aux principes qu'il avait reçus dans sa première jeunesse ; j'ai été le témoin et le garant de son retour à des mœurs pures. Il a dû lui en coûter sans doute ; ce n'est point une force commune que celle qui peut résister à la puissance de l'habitude, ainsi qu'aux dangers de l'exemple ! Nous reviendrons bientôt sur les obligations que t'impose ce sacrifice, sur les ressources qu'il te présente. Tu t'es quelquefois aperçue de la grande susceptiblité qui rend Eugène exigeant et disputeur : depuis notre rapprochement intime, il est moins sujet à ces défauts; ils peuvent

reparaître. Ton ami est cependant facile, confiant par nature ; son excessive sensibilité a besoin de s'épancher, de s'appuyer sur autrui, mais il n'examine pas assez la moralité de celui dont il fait son confident : cet abandon, un des plus grands charmes de son caractère, est très-dangereux.

Avec de la capacité, de l'amour pour le travail, Eugène perd beaucoup de temps, faute d'en bien régler l'emploi. Il semblerait quelquefois parcimonieux dans les détails, quoique généreux jusqu'à la prodigalité dans les grands intérêts.

Si la générosité et la franchise arrachent quelquefois à son amour-propre l'aveu et la réparation de ses torts, son amour-propre neutralise à son tour ses précieuses qualités : il cacherait à son amie l'erreur qui pourrait lui attirer des reproches, il affligerait

son cœur par ses réticences, et lui enlèverait le plaisir de le consoler ou de lui pardonner ; c'est ainsi qu'il s'ôterait tous les moyens de réparer ses torts. Il est donc vrai qu'Eugène, cet homme si fort et si intrépide dans les occasions importantes, est cependant capable de faiblesse dans les habitudes de la vie : il est également susceptible de jalousie et de défiance ; et lorsqu'on lui démontre son injustice, il éprouve la honte, la timidité d'un enfant, il répand des larmes, reconnaît son erreur, mais il n'est pas corrigé.

Après cet exposé du caractère d'Eugène, nous allons, chère Louise, examiner ce que tu dois faire pour assurer un libre cours à ses vertus, et pour empêcher ses défauts de nuire à votre considération, à votre bonheur mutuel.

Je suis si convaincue que rien de ce

qui peut contribuer à la félicité conjugale n'est indifférent, que j'entrerai à ce sujet dans des détails qui pourront t eparaître minutieux! pardonne les à ma tendresse, si ton inexpérience leur refuse l'importance qu'ils méritent. Je vais donc essayer de t'indiquer les moyens de prolonger dans le cœur de ton époux l'ivresse, qui est, pour son sexe, une partie essentielle de l'amour. Que je serai heureuse si tu dois un jour à mes leçons un triomphe que toutes les femmes ambitionnent, et qui leur échappe trop souvent par leur faute.

Tu es douée de quelques agrémens; sois attentive à les conserver par tous les soins d'une exquise propreté; fais les valoir par une élégance facile et soutenue; voile surtout, aux yeux de ton époux, tous les détails d'une société trop intime : la pudeur a le dou-

ble avantage d'inspirer le respect et d'augmenter l'amour ; c'est le plus puissant de nos charmes. Madame de Lambert qui s'y entend bien, dit : *Qu'il faut la conserver jusques dans les momens destinés à la perdre.* Un jeune époux bien épris, est naturellement enclin à solliciter de sa compagne, un abandon qui dégénère en licence. Ne cède jamais sur ce point, et n'oublie pas que tes caresses les plus douces, doivent tirer leur plus grand prix d'une réserve habituelle. On cherche pourquoi deux amans s'aiment quelquefois avec plus de constance et plus d'ardeur que deux époux : il ne faut pas calomnier le cœur humain, en supposant que les jouissances d'une union vertueuse ont moins de charmes que les plaisirs illicites ; il me semble plus vrai et plus moral de croire que les dégoûts qui naissent dans le

lien conjugal, résultent souvent du trop de sécurité qu'il inspire, et du peu de soin que les femmes prennent en général, pour conserver l'amant, le protecteur que la loi et la religion leur assurent. Parées à l'excès et peut-être peu décemment au-dehors, très-négligées dans leurs maisons, elles ignorent que le voile de la pudeur doit remplacer celui de l'innocence; elles oublient que l'amour se plaît à déifier l'objet de son culte, et que l'aspect de tout ce qui rappelle les besoins ou les infirmités humaines, refroidit, désenchante l'imagination. Louise voudra toujours paraître un ange aux yeux de son époux; elle ne lui fera jamais connaître que les résultats des soins qu'elle donne à sa toilette ou à sa personne; mais ces précautions seront prises sans aucune affectation, et présentées comme des habitudes pudiques,

contractées dès l'enfance, auxquelles on s'est promis de ne jamais renoncer. Louise n'oubliera pas non plus que l'abus du plaisir est l'ennemi le plus redoutable de l'amour, parce qu'il affaiblit les facultés morales et flétrit la beauté dès son printemps. Il n'est ni fraîcheur, ni grâces sans la santé : un genre de vie simple et réglé, une nourriture saine, des occupations utiles, un exercice journalier, conservent à-la-fois la beauté du teint, la perfection des formes et le calme de l'âme. L'état de grossesse, celui de nourrice nécessitent aussi de grands ménagemens ; rien n'est aussi difficile, aussi délicat dans ces différentes circonstances, que la conduite d'une jeune femme unie à un époux qu'elle aime, et dont elle est passionnément aimée. C'est dans les ressources d'une prudente observation, dans tous les mé-

nagemens d'une sensibilité vraie, dans les tendres soins d'un amour ingénieux; c'est enfin dans la force du raisonnement, quand il s'appuie sur la religion et le devoir, qu'elle doit chercher les règles d'une conduite capable de concilier des intérêts également chers, mais trop souvent en opposition.

Si ta santé venait à s'altérer, sache dérober tes douleurs à tes alentours : on gagne, à cet effort, d'éviter des inquiétudes à ses amis, et de s'étourdir soi-même sur ses propres maux. Ne t'avoue malade que lorsque tu seras forcée de t'aliter; cette règle de conduite est nécessaire pour une mère de famille dont l'active surveillance ne devrait cesser qu'avec la vie : elle n'exclut aucune des précautions, aucuns des ménagemens que la prudence commande; on ne manque jamais de prétextes pour être sobre et pour évi-

ter ce qui peut nuire. Ce n'était pas le vœu de la nature que l'état de grossesse fût un état de souffrance ; elle se venge sur nous des usages, des préjugés qui l'ont contrariée : quand tu en seras là, si je suis près de toi et que tu m'interroges, je pourrai peut-être t'aider à te remettre en équilibre avec elle; en attendant, je crois devoir te prévenir qu'une jeune femme enceinte ou nourrice, est, de tous les êtres, le plus intéressant aux yeux de son mari, lorsqu'elle supporte avec courage ses maux et ses fatigues. Mais si elle en parle sans cesse, elle devient pour lui un objet ennuyeux, dont il se lasse et s'éloigne bientôt. En général, les hommes ne supportent point nos plaintes; ils croient toujours y voir un regret ou un reproche.

Je dois, par justice pour Eugène, revenir sur le sacrifice qu'il a fait pour

t'obtenir, en renonçant à ses goûts et à ses habitudes. Tu sauras un jour, ma bonne amie, ce qu'il a dû en coûter à son imagination ardente, à son amour-propre, si facile à exalter, pour supporter l'effort d'une pareille contrainte. Lorsqu'il m'avoua, il y a deux ans, son amour pour toi, ses vœux, ses scrupules sur ses anciennes liaisons, et la crainte qu'elles ne l'eussent rendu indigne du bonheur de te posséder, je répondis à sa confiance en cherchant à lui persuader que son retour aux bonnes mœurs lui rendrait tous ses droits à la possession d'une femme honnête; j'étais loin alors je te l'avoue, d'espérer un plein succès de mes exhortations. Eugène a passé mon attente : je l'ai vu, dédaigné par ton père, repoussé par ta famille, ne se permettre jamais une plainte sur la rigueur de son épreuve; je l'ai vu dans

un état affreux de tristesse et d'inquiétude, réduit à la nécessité de te fuir pour se dérober à tes innocentes plaisanteries; tourné en ridicule par ses anciens amis, soupçonné, accusé par toi même; je l'ai vu dis-je, ne se permettre ni distractions, ni confidences dans la crainte de s'affaiblir : il n'était soutenu et récompensé dans ces différens combats que par l'espoir de t'obtenir. L'époux que tu as choisi possède donc, outre la force qui appartient à son sexe, cette *persévérance* qui est la force du nôtre, et c'est au respect et à l'amour que tu lui as inspiré qu'il doit cet avantage. Heureuse Louise, il te suffira d'ajouter la dignité d'épouse à ta propre dignité, pour préserver Eugène de tous les écarts et assurer à jamais votre félicité. Mais si la conduite de ton ami doit t'inspirer autant d'estime que de con-

fiance, elle t'impose de nouveaux devoirs : objet constant de ses sacrifices, tu es déjà son obligée ; tu ne saurais donc être trop attentive, trop aimante pour lui : n'oublie pas cependant que, sans modération, il n'est ni plaisir vrai, ni bonheur durable. Il est peut-être plus facile à un homme du caractère d'Eugène, de s'abstenir que de jouir modérément ; c'est à toi, Louise, qu'il appartiendra, en tempérant son impétuosité, d'éviter à ton époux chéri tous les dangers, tous les maux que les excès entraînent à leur suite.

Venons à présent à l'ordre que tu dois établir dans ta maison ; à tes devoirs envers Dieu, envers ton mari, ton père, tes amis, tes inférieurs ; examinons quelle sera la distribution de ton temps, son emploi.

Je crois t'avoir démontré, ma chère enfant, que c'est d'un régime

sain, bien adapté à notre constitution particulière, que résulte la santé et toutes les jouissances qu'elle produit. Tu es convaincue que notre bonheur exige une surveillance continuelle sur nous-mêmes, puisqu'il ne se trouve point hors de nous, mais seulement en nous. Cet axiome si connu : *il faut goûter le bonheur sans le raisonner*, n'est applicable qu'aux animaux et aux enfans, qui sont heureux par le plaisir, ou seulement par l'absence des douleurs physiques. Pour un être raisonnable, le bonheur se compose de sensations, de pensées, d'actions enchaînées les unes aux autres, toujours conséquentes entre elles; il ne résulte que des besoins et des devoirs satisfaits. Tu comprends donc sans peine, chère Louise, que c'est l'intérieur des ménages bien ordonnés, qui assure l'aisance, la paix, la félicité des époux,

des familles ; la prospérité de la patrie et la bénédiction du ciel !

L'ordre qui préside à l'univers, est un grand modèle offert par la divinité aux faibles humains. L'homme le plus parfait, le plus religieux, est celui qui sait le mieux dominer ses passions, diriger celles des autres, égaler ses besoins à ses ressources, placer son bonheur dans celui des siens, de ses semblables, et contribuer, par l'ordre particulier qu'il établit dans sa famille, à l'ordre, à la félicité générale ; car la religion est le traité d'alliance uni verselle, le lien d'amour qui unit l'homme à son Dieu, l'épouse à son époux, le fils à son père, et tous les hommes entre eux. La religion embellit la vie et réchauffe la mort ; l'âme religieuse remonte avec confiance vers la source divine d'où découlent tous les plaisirs purs de ce

monde ; elle ose croire que le Dieu qui fit de l'amour sa plus sublime vertu sur la terre, en fera aussi sa céleste récompense. La religion est la garantie de toutes les vertus ; elle efface les fautes par le repentir ; et place l'espérance à côté du malheur ! L'homme faible devient fort en s'appuyant sur Dieu ; l'homme de génie étonne par sa puissance, lorsqu'il cherche une gloire immortelle et non les biens, les honneurs périssables de ce monde. Les sentimens religieux rendent une femme aussi belle, aussi bonne que la nature le comporte ; il semble que le Créateur baisse ses regards avec complaisance sur la jeune mère, sur la jeune épouse qui prie avec ferveur pour son fils et pour son bien-aimé. Honneur et bonheur à la femme qui aime, croit et espère !

De ces considérations générales,

nous allons revenir à l'examen de ta situation particulière, elle t'en paraîtra plus digne de ton attention.

Eugène, propriétaire d'une jolie fortune, est encore loin d'en jouir : la dégradation de ses biens, beaucoup d'embarras, et de charges occasionnés par ses désordres passés, tout lui commande la plus grande économie, l'attention, l'activité la plus soutenue. Fatigué de la dissipation, exempt des goûts du luxe, ton mari aime cependant l'aisance intérieure ; il redoute la médiocrité. Il faut, chère amie, adoucir à ses yeux les privations nécessaires en t'y montrant insensible ; ménage-lui des surprises, de petites fêtes, qui n'ont de prix que par l'à-propos ou par le sentiment qui les inspire, mais qui ont l'avantage de dégoûter des plaisirs bruyans et dispendieux.

Eugène aime la propreté, l'élégance dans la parure des femmes ; si tu n'y prenais garde cela pourrait vous entraîner à des dépenses qui ne vous laisseraient que des regrets, tandis que l'une et l'autre peuvent coûter peu de frais et peu de temps, si tu prends, pour satisfaire à l'une, sur tes loisirs, et pour satisfaire à l'autre, sur tes fantaisies. D'ailleurs, quand on a commencé par bien régler l'emploi de sa journée, une heure de toilette n'enlève rien ni aux affaires, ni aux devoirs, et lorsque l'on a du goût, de la grâce, de l'ordre, l'élégance n'exige que de très-légers sacrifices pécuniaires : elle consiste surtout dans la forme et la fraîcheur des vêtemens. Je n'ai pas besoin de te recommander de consulter le goût de ton mari plus que le tien, dans le choix de tes parures ; juges-en plutôt par l'impression qu'il

reçoit à ton aspect que par ses paroles. Souvent l'habitude ou la vanité dictent les louanges, tandis que la nature se décèle dans le premier mouvement: tu éprouveras, j'en suis certaine, de l'indifférence pour les succès extérieurs, et de la satisfaction pour les éloges de ton mari; eh bien sois, sinon aussi parée, du moins plus soignée dans les jours de tête à tête que dans ceux consacrés aux devoirs de la société. Voilà la pierre de touche pour les époux; c'est ce qui distingue l'amour de la coquetterie, et la vanité du désir de plaire à ce qu'on aime.

Cherche surtout à occuper Eugène de ses affaires; encourage ses efforts, partage ses succès, console-le de ses disgraces: étudie avec lui les différentes parties de l'agriculture; s'il t'y voit attacher beaucoup d'impor-

tance, il sera bientôt entraîné par ton exemple; sa fortune et son bonheur y gagneront également. Rien n'est aussi propre que les travaux champêtres, l'aspect d'une belle nature, pour calmer une imagination fougueuse, un caractère inquiet et toutes les passions qui égarent ordinairement les hommes de la trempe d'Eugène : d'ailleurs, de tous les moyens d'accroître son aisance, ceux que donne l'agriculture sont les plus certains, les plus honorables et les plus satisfaisans pour une âme sensible.

Tu sais d'avance à quel point tous les détails de ménage sont fastidieux pour de Briance; je te conseille donc de t'en charger exclusivement dès les premiers jours de votre union, avec la condition essentielle d'une parfaite indépendance dans les détails, s'il trouve que tout va bien dans l'ensemble.

Tu sais aussi bien que moi, ma Louise, que ce sont les achats de détail qui occasionnent la ruine des ménages ; mais les provisions mal conservées ou confiées dans des mains peu sûres, sont encore plus ruineuses. Il faut donc, pour remédier à tous ces inconvéniens, contracter l'habitude d'avoir près de ton appartement une pièce destinée à renfermer le linge de ta maison, les ustensiles, la vaisselle qui ne servent que dans les jours de fêtes, et enfin toutes les provisions dont tu ne dois laisser à tes domestiques que la portion nécessaire pour chaque jour : en un mot, établis dès le début ta manière d'être dans ton ménage, comme tu désires la conserver toujours.

Prends l'habitude de te lever de bonne heure quoiqu'il puisse t'en coûter ; cet usage est bon pour la santé :

d'ailleurs, c'est plus particulièrement dans la matinée que la surveillance d'une maîtresse de maison doit s'exercer sur tout ce qui l'environne : tes domestiques doivent avoir reçu tes ordres, tu dois avoir distribué les provisions pour tout le jour avant l'heure du déjeûner. Le repas fait en commun a le double avantage de réunir la famille au moment de la journée où l'esprit et le cœur sont plus disposés à jouir des plaisirs de l'intimité, de diminuer la peine des domestiques, et de leur donner le temps de ranger ton appartement; le reste de ta maison doit être en ordre avant ton reveil.

Consacre ta matinée au travail, à l'étude, et par la suite à l'éducation de tes enfans; ne reçois aucun étranger depuis onze heures jusqu'à cinq : cette règle ne blessera personne quand elle sera générale. Il faut qu'on

sache chez toi, qu'à cette époque de la journée, ton père et ton époux ont seuls le droit de pénétrer dans ton appartement.

Ta table doit être proprement, élégamment, abondamment servie; que les goûts d'Eugène soient particulièrement soignés; fais en sorte qu'il puisse toujours partager son dîner avec un ou deux amis. Tous les individus aisés et pourtant adonnés au travail, ont adopté la coutume de diviser la journée en deux portions; la plus considérable consacrée à des occupations sérieuses, l'autre à des délassemens agréables. Ton mari, après s'être occupé de ses affaires le matin, pourra te donner ses soirées: vous les consacrerez à la promenade, à quelques études faites en commun; tu pourras aussi recevoir et rendre des visites à cette époque de la journée, ou bien

encore t'occuper de musique, de dessin, d'ouvrages de broderie et d'agrément, qu'une femme ne doit jamais négliger.

Il faut pourtant te ménager une heure de solitude dans la soirée ; tu te feras alors rendre un compte exact de l'emploi du jour par tes domestiques ; tu en écriras et paieras la dépense. Il est plus important que tu ne penses de ne jamais s'écarter de cette règle, ni en santé ni en maladie : c'est ainsi qu'une heure dans la matinée et une heure dans la soirée, doivent suffire à tous les détails de ton ménage, si l'ordre y est bien établi. Alors encore tu pourras t'occuper du journal que je t'ai conseillé depuis long-temps, pour apprendre à te connaître, à te juger en te rendant compte à toi-même de tes actions, de tes progrès. Sache avancer ou reculer cet instant

au gré de ton mari ; mais, je t'en conjure, que les plaisirs ou les fantaisies des autres n'en obtiennent jamais le sacrifice.

Je te conseille d'adopter, à la campagne, l'usage de la prière du soir en commun ; tes domestiques en deviendront plus moraux et t'en respecteront davantage. Laisse aux ministres des autels le droit exclusif de les entretenir des dogmes de la morale et de la religion, mais que ton exemple la fasse respecter et chérir. S'il est vrai que toutes les vertus, que tous les devoirs se lient entre eux, ton époux devra compter davantage sur ton amour, sur ta foi, lorsqu'il te verra soulager ton prochain, honorer ton père, adorer ton Dieu. La religion qui vient du cœur, se répand dans les actions et coule dans les mœurs.

Ne te couche jamais plus tard qu'à

onze heures, et n'oublie pas, mon enfant, que si deux jeunes époux peuvent se permettre neuf heures de tête à tête, une mère de famille ne doit consacrer au sommeil que sept heures sur vingt-quatre, quand elle jouit d'une bonne santé et qu'elle veut suffire aux charges qui lui sont imposées.

Tu me demanderas peut-être à quel genre d'études tu dois te livrer; de Briance est très-capable de te diriger dans le choix de tes lectures : il te suffira de l'encourager par ton application et tes réflexions fines et judicieuses. De mon côté, je t'engage à porter ton attention, principalement sur les objets qui te présenteront un but utile; par exemple, sur les détails champêtres, l'économie rurale, l'éducation physique et morale des enfans; sur la connaissance des différens tempéramens, les symptômes des di-

verses maladies, non pour apprendre l'art si difficile de guérir nos maux, mais pour essayer de les prévenir. Enfin ne néglige aucun moyen pour te garantir de tous les malheurs qu'entraîne l'ignorance des choses usuelles et nécessaires. Abstiens-toi surtout des lectures frivoles; elles corrompent le cœur des femmes et rétrécissent leur esprit. Cherche dans les livres les découvertes et les observations utiles à l'humanité, ou les traits qui l'honorent. Tu voudras aussi connaître les ouvrages des génies célèbres qui ont illustré ta patrie et ton siècle : l'histoire, en te montrant qu'il n'est point de héros sans faiblesses ni de gloire sans tache, te rendra indulgente pour autrui, et surveillante pour toi-même. Ces sortes de lectures éclairent l'esprit, élèvent la pensée, donnent plus de moyens d'être utile et heureux.

Évite surtout de chercher des émotions vives, des sensations factices, hors des affections naturelles qui sont à ta portée et font partie de tes devoirs. Si l'esprit se développe, se fortifie par le travail et la diversité des objets sur lesquels il s'exerce, le cœur s'épuise, se flétrit, se corrompt bientôt par l'abus et la fausse application de ses facultés.

Si les plaisirs des sens trop multipliés font naître le dégoût, il en est de même des jouissances morales. D'une société qui devient nécessairement monotone parce qu'elle est continue, quelqu'un a dit : « Qu'une âme noble » et vertueuse, qu'un esprit orné des » connaissances les plus variées, suffi- » saient à peine aux époux pour sup- » porter le poids du tête-à-tête. » Cela est vrai : mais ce tête-à-tête perpétuel n'est pas du tout de l'essence de l'u-

nion conjugale ; les goûts, les occupations, les devoirs des deux sexes n'étant pas les mêmes, leur genre de vie doit être différent. Si nos mœurs actuelles ont tout rapproché, tout confondu, nous n'en sommes ni meilleurs, ni plus heureux. N'exige jamais, chère Louise, de la part de ton mari, et n'accorde point à ses instances, une assiduité qui finirait également par vous fatiguer l'un et l'autre : qu'il te sente toujours disposée à recueillir sa confiance ; qu'il puisse appuyer sa tête sur ton sein dans ses jours de découragement et de tristesse ; qu'il trouve près de toi du repos dans ses fatigues, du calme dans ses exaltations, des consolations dans ses chagrins ; mais quand ta présence cessera de lui être nécessaire, sache vivre avec toi-même, et n'use pas en *causeries* un temps qui peut être bien mieux employé. Crains

surtout d'accoutumer ton époux à un genre de vie efféminée ou sédentaire; excite le sans cesse au travail par ton exemple. Dieu fit naître le bonheur du sage emploi du temps, et la joie est un fruit qui n'acquiert toute sa saveur que dans le champ de l'homme laborieux.

Renonce, dès le jour de ton mariage, au dangereux triomphe d'avoir quelquefois raison contre Eugène; renonce encore à l'inutile habitude des récriminations, et surtout aux épigrammes, toujours déplacées quand elles s'exerçent contre celui que nous devons respecter et chérir? Qu'un tort avoué ou pardonné, ne soit jamais rappelé par toi; l'amour-propre est la partie faible des hommes en général, plus encore celle de Briance que celle de tout autre. Il faudra donc tenir tout de lui, même la leçon que tu lui auras ménagée avec le plus d'habileté.

Quand Eugène te fera part de quelques nouveaux projets, tâche d'en suspendre l'exécution : profite ensuite du premier moment de calme pour en raisonner avec lui; que tes objections ne soient que des doutes que tu cherches à éclaircir. S'il voulait céder au milieu de la discussion, suspends par prudence le premier effet de ton ascendant; provoque un nouvel examen; arrange-toi de manière que ton époux sorte toujours de ces petits débats, avec la conviction qu'il n'a cédé qu'à sa propre impulsion ou à sa volonté mieux réfléchie.

N'abuse jamais de la tendresse ou de la complaisance de ton mari, pour l'occuper de toi ou pour obtenir qu'il renonce à ses goûts : non-seulement tu ne dois pas être exigeante, mais il faut encore avoir soin de cacher ceux de tes vœux qu'il ne pourrait satis-

faire sans inconvénient réserve ton influence pour les occasions importantes : les hommes sont incapables de ces sacrifices journaliers qui coûtent si peu à la complaisance des femmes. S'ils en font quelquefois, ils s'en lassent bientôt, prennent le parti de la résistance, celui même de la tyrannie, et se vengent tôt ou tard de l'abus qu'on a fait de leur faiblesse.

N'engage jamais tes parens chez toi sans t'être assurée du consentement de ton mari ; mais procure-lui souvent le plaisir de se trouver avec les siens. Accueille toujours ses amis avec grâce ; s'il les a bien choisis, tu partageras avec lui le plaisir de leur société ; dans le cas contraire, tu ôteras tout prétexte à leur malignité, et tu procureras à Eugène les occasions de les apprécier. J'ose t'assurer qu'il jugera toujours bien, quand son amour-propre ne sera pas exalté par la contradiction.

La communication des lettres est, entre deux époux un article extrêmement délicat : heureusement tu ne seras jamais répandue dans le grand monde, et c'est particulièrement dans cette situation qu'on est exposé à recevoir des lettres qu'il faut soumettre à l'expérience, à la surveillance de son plus cher ami. Mais je crois que tu peux sans inconvénient obtenir d'Eugène de correspondre avec ton père, ta tante et ton amie, sans lui communiquer tes lettres ni les nôtres. Cette permission une fois accordée, tu ne dois point souffrir qu'il surprenne les correspondances sans ton consentement. Les secrets d'autrui ne nous appartiennent point; les sentimens de confiance et d'amitié ne se partagent ou ne se transmettent qu'avec l'aveu de celui qui les confie : ta réserve en cela ne pourra donc ni

blesser ton mari, ni t'exposer à ses soupçons. Au surplus, tu dois éviter avec soin de mettre dans tes refus de l'affectation ou de la roideur : tu dois en outre, Louise, reconnaître le droit incontestable qu'a ton époux, de t'interdire toutes les correspondances qui lui seraient suspectes, quelque innocentes ou même quelque légitimes qu'elles puissent être. Ton devoir en pareil cas est d'obéir : tu deviendrais coupable si tu hésitais sur ce sacrifice. S'il t'est permis de ne pas communiquer à ton mari les correspondances qu'il aura autorisées, tu dois à plus forte raison ne lui montrer ni le désir de connaître les siennes, ni les inquiétudes particulières qu'elles pourraient t'occasionner : tu dois tout attendre et tout tenir, en pareil cas, de sa confiance. Enfin, de quelque intérêt que tu puisses être animée, souviens-toi que

le secret des lettres est sacré pour une âme délicate.

Je veux encore m'arrêter à ce mot *correspondance*, car il est la source de presque tous les torts et de presque tous les malheurs des femmes. Sans entrer là-dessus dans des détails qui effraieraient ton cœur et ton innocence, je te conjure d'adopter une règle bien simple, c'est *de n'écrire jamais une ligne*, *un mot*, *que tu ne puisses montrer à ton père ou à ton mari* : que de chagrins, que de crimes une règle aussi simple aurait évités!

Ne sors jamais de chez toi, sous quelque prétexte que ce soit, sans en prévenir ton mari, sans lui apprendre où il pourrait te trouver au besoin. Je te prescris ici un devoir absolu, chère Louise, mais à l'accomplissement duquel tu ne dois donner que l'apparence d'une attention délicate et vo-

lontaire. Si de Briance voulait t'empêcher de sortir seule, demande-lui avec calme et dignité quels sont ses motifs ; mais cède à l'instant.

La soumission raisonnée qu'une femme doit à son mari, ne ressemble pas à l'obéissance passive des esclaves et des enfans, dont toutes les vertus se renferment dans le mot *obéir*. Lorsqu'une femme connaît bien ses devoirs, ses droits ; lorsqu'elle sait régler ses passions, raisonner son bonheur ; elle se soumet aux vœux de son mari, dans tout ce qui ne peut porter atteinte ni à l'honneur, ni à la vertu : sa déférence se borne là. Sa douceur habituelle lui donne le droit de résister à des ordres arbitraires ou criminels : cette conduite, loin d'attirer la haine de son époux, lui acquiert, par la réflexion, de nouveaux titres à sa tendresse et à son estime.

Quand Eugène voudra sortir , tu ne dois ni l'interroger sur ses projets, ni l'engager sous aucun prétexte à rester chez lui : si tu avais la certitude qu'il y a quelque danger à courir , il te serait peut-être permis d'employer quelques précautions secrètes; mais n'oppose jamais à sa volonté , que l'expression d'une tendre inquiétude.

A quelque heure qu'il rentre près de toi , il doit toujours te trouver contente de son retour : point de questions indiscrètes sur les causes de son absence , point de reproches : que ton inquiétude ne se montre que par plus de tendresse , et une mélancolie bien naturelle si cette absence ou ces retards ont été réellement capables de t'alarmer.

Les hommes sont très-jaloux de leur liberté ; on les prétend, peut-être à

tort, envieux de la nôtre. Je suis persuadée que le moyen le plus sûr de conserver notre indépendance est de respecter la leur : la tyrannie des maris est bien plus souvent une vengeance, qu'un abus réfléchi de leur pouvoir.

Si à tous les soins que je viens de te prescrire, tu joins une conduite décente, mesurée, soutenue hors de chez toi, j'ose te répondre que tu posséderas bientôt toute la confiance de ton époux, et que tu ne seras jamais tourmentée de sa jalousie. Je ne connais contre cette maladie, affreuse chez les hommes, que des moyens préservatifs; si elle s'emparait une fois d'un caractère tel que celui d'Eugène, tu n'aurais à lui opposer que ta vertu et ta patience, et je n'aurais moi-même à t'offrir que des consolations.

Il n'en est pas de même, mon enfant, de la jalousie des femmes. Cette

passion est naturelle à leur faiblesse ; elle n'est quelquefois que trop légitime. Avec la sensibilité, l'exaltation que je te connais, tu l'éprouveras infailliblement : ne pouvant te garantir de ses atteintes, je veux au moins t'apprendre à en régler les mouvemens. J'affirme, d'après ma propre expérience, que cette passion terrible, quand on s'y laisse emporter, peut, lorsqu'elle est bien dirigée, augmenter le mérite, et peut-être le bonheur d'une femme raisonnable et vraiment sensible.

Je crois de Briance à l'abri pour toujours des écarts de sa première jeunesse ; il est disposé à se trouver heureux dans sa maison, s'il y rencontre une épouse douce, aimable et attentive : je n'oserais garantir qu'il fût tout-à-fait inaccessible aux séductions d'une coquette. Nous sommes

convenues qu'il a une imagination ardente et mobile, qui a ses avantages et ses dangers. Une femme prudente, forte, sensible, peut, en se garantissant des inconvéniens de ce caractère, tourner au profit de son bonheur tout le charme qui y est attaché; une femme emportée, exigeante, précipiterait Eugène dans mille écarts, et se perdrait infailliblement avec lui.

Fais en sorte que ton époux ne s'ennuie jamais dans sa maison, qu'il y soit plus heureux que partout ailleurs, qu'il y voie ses amis toujours bien reçus; alors, il sera bientôt dégoûté de ces parties d'hommes, qui ne conviennent qu'aux êtres oisifs et corrompus. Sois assez maîtresse de toi-même pour ne pas repousser les femmes qu'il paraîtra remarquer avec plaisir: ne vaut-il pas mieux qu'il les voie près de toi que de les chercher

ailleurs? Rien, dans cette conduite, ne doit paraître affecté ou calculé; il faut même éviter de te montrer triste ou rêveuse : efforce-toi au contraire d'être la plus aimable, du moins la plus intéressante : si tu y parviens, ton triomphe n'est pas douteux.

Je crois qu'il en est de la jalousie comme de toutes les autres passions; celui qui peut la raisonner, échappe à sa puissance. La jalousie est, à ce qu'il me semble, la crainte de n'être pas la plus aimable, et surtout la plus aimée : voyons donc ce qu'une jeune femme peut faire pour éviter les infidélités de son époux, pour conserver ou recouvrer son cœur; voyons enfin, si, malgré tous ses soins, elle ne peut y parvenir, le moyen à mettre en usage pour garder sa propre dignité, pour suppléer au bonheur par le contentement d'elle-même.

Sans doute, il ne dépend pas de soi d'être, à volonté, la plus belle, la mieux faite et la plus spirituelle d'un cercle : une femme ne saurait donc se promettre d'être la plus admirée ; mais si la plus belle n'est pas toujours la plus aimable, et si la plus *désirée* est souvent la moins *aimée*, combien l'union intime du mariage ne présente-t-elle pas de ressources à une épouse sensible, pour compenser, aux yeux de son époux, son infériorité de beauté ou de talens ! Placée à ses côtés, pour aider ses travaux, soigner ses maladies, voiler ses faiblesses, partager et multiplier tout-à-la-fois ses sentimens et ses pensées ; quelle femme oserait disputer à une mère de famille attentive, à une compagne indulgente, ses droits à l'amour exclusif de l'homme dont elle saît si bien faire le bonheur ?

Il te sera plus facile qu'à toute autre d'obtenir la constante préférence de ton mari, puisque tu fus l'unique objet de son amour et de son choix réfléchi, alors que ta raison, que ton cœur étaient loin d'avoir acquis le degré de perfection où ils peuvent atteindre. J'ose donc espérer qu'Eugène te chérira davantage encore quand le serment solennel qui va vous unir t'aura rendue capable des plus grands efforts pour son bonheur! Crois ta vieille amie, douce Louise, sur les conseils dictés par sa tendresse et son expérience, et tu seras toujours, pour ton heureux époux, la plus aimable et la plus aimée.

Mais s'il arrivait que, dans un moment de délire, il t'en préférât une autre; que, préoccupé de ton apparente infériorité, il apportât près de toi l'humeur qui résulterait d'un pa-

rallèle défavorable, ou du sentiment de ses torts, garde-toi bien, quelque soit la conduite de ton mari, de cet espionnage, de ces emportemens qui avilissent tout-à-la-fois la femme qui s'y livre et le malheureux objet de ses fureurs : le moindre écart alors pourrait te rendre odieuse. La jalousie, telle que la plupart des femmes la ressentent et l'expriment, est la plus funeste des passions, en ce qu'elle manque toujours son but, et prépare elle-même les poisons qui l'alimentent. Que les animaux se déchirent dans leur jalouse rage, l'amour n'est pour eux que le désir; mais une femme! cet être privilégié, par qui et pour qui l'amour est la réunion de tous les sentimens, celle même de toutes les vertus; une femme doit le mériter, l'inspirer, mais non le conquérir.

Si Eugène est infidèle, ne combats

l'ascendant de ta rivale et la faiblesse de ton époux, que par des moyens dignes de toi : laisse lire dans tes yeux le regret de ne point posséder les talens ou la beauté qui pourraient accroître son bonheur ; qu'il trouve, près de sa Louise, des soins plus tendres que de coutume, des attentions plus délicates, exemptes cependant de toute agacerie ; car, dans ces occasions, il faut surtout conserver le ton modeste qui convient si bien à la dignité d'épouse. Mais c'est alors qu'il faut provoquer avec Eugène des conversations intéressantes sur les affaires et les projets qui vous sont communs ; ramène-le, par une pente insensible, à cette unité d'intérêts et de pensées, qui bientôt ramène à l'unité, à la fusion des sentimens. Ton œil clairvoyant saura bien aussi découvrir le côté faible de celle qu'il te préfère ;

pratique sans affectation les vertus opposées à ses défauts, et montre les qualités qui contrastent avec ses travers : que tes progrès soient certains, et ta supériorité incontestable ; le temps qui détruit les agrémens, augmente de semblables avantages. L'impression faite par une beauté étrangère s'effacera bientôt, tu reprendras insensiblement tous tes droits sur le cœur de ton époux : la plus digne lui paraîtra la plus aimable, et sera encore la plus aimée ; mais au lieu d'afficher ton triomphe, sois assez noble pour défendre ta rivale, si quelqu'un, croyant te plaire, osait l'attaquer devant toi ; fais plus : si, par des circonstances malheureuses, Eugène avait contracté des obligations envers une autre femme, élève une barrière entr'eux, en te chargeant toi-même de ses devoirs envers elle ; plains-la

d'aimer celui dont tu possèdes l'estime, dont tu as recouvré l'affection, et à qui tu es unie par des liens indissolubles. Peut-être eût-elle été digne et sage comme toi, si l'amour fût devenu pour elle une vertu : tâche de lui rendre l'estime et le respect d'elle-même ; deviens sa protectrice, son conseil, son amie, si ses torts n'ont pas été avilissans, et si tu le peux sans compromettre ta réputation. Tu paraîtras, par cette conduite, généreuse et sublime aux yeux de ton époux ; tu ne seras que prudente et habile : je me trompe, chère Louise ; la raison peut commander de nobles sacrifices, le cœur seul sait y mettre la vérité, la grâce, l'abnégation qui les fait accepter.

Tu vois, mon amie, comment la jalousie peut augmenter le mérite des femmes, en modifiant leur caractère,

elle peut même, en les perfectionnant, accroître leur bonheur et celui de leur époux.

Venons à tes devoirs envers ton père. Je n'ai pas besoin de te recommander d'être toujours tendre et respectueuse pour lui ; ta reconnaissance ne peut aller trop loin pour celui à qui tu dois ton existence, ton éducation. Hélas, quand nous pleurons les auteurs de nos jours, nous sentons bien alors ce qu'ils étaient pour nous ! où retrouver cette affection si désintéressée, cette indulgence si clairvoyante, cette sympathie du sang, cet amour venu du ciel, puisqu'un un père est pour nous le représentant de la Divinité sur la terre ! On aime son mari d'une affection plus vive, et ses enfans avec plus de sollicitude, mais peut-être ne montre-t-on ses torts, ses pensées intimes, son

âme toute entière qu'à Dieu et à son père. Si on avait le malheur de ne pas trouver un ami, un appui dans les auteurs de ses jours, on n'en devrait pas moins des soins à leurs infirmités ; des consolations à leur vieillesse. Quand on transige avec le premier de ses devoirs, on néglige bientôt tous les autres. Mais pour toi, ma Louise, l'exagération est plus à redouter que l'omission, dans les sentimens comme dans les vertus. Dès l'instant de ton mariage, tu ne devras d'obéissance qu'à ton mari ; ton père n'aura plus qu'un droit secondaire à tes affections ; tes enfans venus les derniers, occuperont peut être la meilleure place dans ton cœur. Que de forces, que de lumières il te faudra pour tenir la balance, pour suffire a tant de devoirs ! Évite surtout que ton respectable père devienne pour Eugène un objet de

fatigue ou de jalousie. Consulte ton premier guide dans l'intimité, si tu le juges nécessaire; dépose dans son sein tes peines et tes espérances; mais ne dérange pas même pour lui l'ordre établi dans ta maison. Ton père est trop sage pour se mêler des détails de ton ménage; trop éclairé pour vouloir absorber une portion des facultés qui te sont si nécessaires pour remplir tous tes devoirs d'épouse et de mère.

Engage de Briance à choisir avec le plus grand soin vos sociétés et vos liaisons : n'accueillez personne sans examiner mûrement son caractère, sa conduite, même sa situation. L'insouciance sur ce point, peut entraîner les plus grands malheurs! Évite jusque dans l'intimité, les questions indiscrètes, les conseils hardis ou tranchans; surtout, point de confidences sur ce qui se passe entre toi et ton mari

dans l'intérieur de votre ménage. Ne conviens jamais avec personne de ses défauts ou de ses torts ; qu'on te voie toujours contente de lui, qu'on te croie toujours heureuse. La femme imprudente ou légère, qui se livre à des confidences sur son époux, altère l'amour qu'elle lui porte, attente au respect qu'elle lui doit, manque au plus sacré de ses devoirs, et fournit, aux dépens de sa propre dignité, un aliment à la curiosité et des armes aux méchans.

Il suffit, pour plaire dans le monde, de ne blesser les opinions ni l'amour propre de personne, et de fournir, par ses talens ou par sa fortune, des occasions de distraction, de plaisir : il en coute davantage pour se faire estimer et aimer. Il faut, pour acquérir de vrais amis, se montrer soi-même disposée à tous les sacrifices qu'exige une sin-

cère amitié. Personne n'ayant plus d'abnégation que toi, chère Louise, je me bornerai à te recommander dans ce sentiment comme dans tous les autres, de la modération, de la prudence. Tu peux faire le sacrifice de tes plaisirs, de tes goûts à tes amis, jamais celui de tes devoirs; voilà la règle. L'amitié est nécessaire à une âme comme la tienne, mais Eugène est exclusif, ne l'oublie pas: il haïrait bientôt Cécile, ta tante même, s'il pouvait croire qu'elles lui enlèvent la moindre portion de ta confiance, de ton affection, de tes soins.

A présent, Louise, je ne saurais trop te recommander avec tes domestiques, cette aménité, cette égalité de ton qui rend tout facile et à nous et aux autres, qui nous donne sur nos inférieurs un empire plus grand et plus stable que celui résultant de la crainte.

Ton mari est irritable ; eh bien, charge toi autant que possible de transmettre aux subalternes les ordres du maître : qu'ils soient clairs, précis, irrévocables : ne permets ni excuses, ni délais, encore moins de discussions ; pourtant ne repousse jamais les avis des serviteurs qui t'auront donné des preuves d'attachement. Sois d'une grande exactitude dans le paiement de leurs gages, n'accepte rien d'eux au delà de leurs obligations, sans leur rendre au centuble : si tu accordes des grâces, évite l'apparence de la négligence ou de la faiblesse ; expliques-en les motifs, car si la bonté est le plaisir d'un cœur sensible, la justice est le devoir d'une âme honnête.

Une surveillance trop minutieuse n'est point nécessaire pour établir ou maintenir le bon ordre dans une maison ; au contraire, elle autorise les né-

gligences, elle excite les abus; elle étourdit les domestiques au lieu de les former, et les rend insolens en les fatiguant sans cesse. Avant de donner des ordres, tu dois calculer d'avance l'emploi possible du temps, des facultés de ceux que tu commandes; garde-toi d'exiger d'eux des choses qui soient incompatibles entre elles, et respecte avec tant de soin l'ordre établi, qu'on ne puisse tenter, en t'opposant à toi même, d'échapper à ton autorité. Si tu as un domestique peu nombreux, insuffisant aux besoins du ménage, tu dois sans hésiter te charger des détails les plus délicats : par exemple, l'arrangement du linge, des effets qui sont à l'usage de ton mari, tous les soins personnels, peuvent être réservés pour toi sans aucun inconvénient. L'activité d'une mère de famille ne compromet sa dignité que lorsqu'elle

rend les étrangers témoins de ses travaux, ou son mari confident de ses répugnances.

Que ta douceur et ta bonté adoucissent la triste condition de tes domestiques; soigne-les comme une partie de ta famille, tant en santé qu'en maladie; attends bien plus de leur affection, de leur reconnaissance, que de leur intérêt ou de leur devoir; transige avec ceux de leurs défauts qui ne compromettent ni la décence, ni l'honneur; évite les changemens qui remplissent la maison d'espions, et fournissent des armes à la malice, à l'oisiveté ou à la malveillance.

Je crois, chère Louise, t'avoir présenté un plan qui, dans son ensemble et ses détails, me semble assez sage pour te faire éviter tout à la-fois, la négligence ou le désordre qui ruinent beaucoup de ménages, et cette sur-

veillance inquiète, minutieuse, qui absorbe le temps, les facultés de la plupart des mères de famille. Ce plan suppose, il est vrai, une vie réglée, des mœurs simples ; il exclut les fantaisies : sa théorie peut effrayer la jeunesse qui voit toujours l'ennui où se trouve l'uniformité, mais je pense que ce léger inconvénient est compensé par les avantages sans nombre, qui résultent de son entière application à la vie domestique.

Je croirais avoir tout dit, cher enfant, s'il t'était permis de te renfermer dans ton intérieur, de fuir le monde. Tu en serais peut-être plus heureuse, car tes plaisirs, tes devoirs se trouvant sans cesse confondus, chacune des actions de ta vie te procurerait la jouissance qui augmente toutes les autres, le contentement de soi : mais l'âge d'Eugène, son caractère,

le tien, vos relations forcées avec vos compatriotes, vos voisins; les usages reçus qui ont aussi leur autorité; tout vous oblige à vous répandre jusqu'à un certain point dans la société; tout marque votre place dans le petit cercle où le sort vous a placés : heureux surtout qu'il soit éloigné du théâtre des grandes scènes du monde, où le vice et le crime jouent les premiers rôles et amènent parfois de bien funestes dénouemens.

Avant de passer à l'examen des devoirs de la société, permets moi, chère Louise, de te répéter encore que si l'esprit brillant obtient de dangereux succès extérieurs, c'est l'esprit d'ordre seul qui assure le bonheur intérieur et durable. Les grandes qualités comme les grands talens, peuvent être utiles dans quelques circonstances de la vie; mais un système de con-

duite bien ordonné, les talens de détail sont utiles tous les jours et dans tous les instans. La science, le génie, les vertus héroïques, les actions éclatantes font le mérite, la réputation des hommes; la prudence, l'économie, la sagesse, les vertus modestes et quotidiennes, voilà ce qui fait le prix, la félicité de leurs compagnes. Ne nous plaignons point de ce partage, il est proportionné aux forces respectives; il est l'ouvrage de la nature et ses lois sont inviolables. Laissons donc aux hommes les palmes de la gloire; réjouissons nous de n'être chargées que du soin de leur bonheur : la certitude que notre admiration ou notre amour est leur plus douce récompense, doit suffire à notre cœur et même à notre orgueil.

J'arrive enfin aux détails de la conduite que tu dois tenir dans le monde.

Dès l'instant de ton mariage, chère amie, ton maintien, ta parure, tes discours, tout l'ensemble de ton être doit changer de ton, de caractère : les traits vifs et gracieux de l'adolescence, seront remplacés par cette décence modeste et réfléchie qui attire le respect sans diminuer l'intéret; tes goûts et tes plaisirs participeront nécessairement à ce changement. Ne t'effraye pas : les qualités que je te recommande, s'allient parfaitement à cette gaieté douce, qui fait le plus grand charme de la jeunesse ; mais elles excluent peut-être plus encore, les sottes prétentions, la pruderie, l'affectation qui leur succèdent quelquefois.

Jadis tu te parais pour plaire, ou bien encore pour égaler ou surpasser tes compagnes; le bruit, le mouvement, développaient ton activité et lui don-

naient le change ; mais aujourd'hui ton affection se trouvant concentrée dans un seul objet, c'est à ton époux seul qu'il t'importe de plaire ; tu ne voudras de succès que ceux qui lui sont reversibles. Ton activité sera employée désormais à tes devoirs intérieurs ; tu ne lui permettras plus de se répandre au dehors. Que l'ordre, le bon goût, l'élégance se fassent remarquer dans ta maison, tes meubles et ta personne. J'ajouterai que si les agrémens d'une femme tiennent beaucoup à sa parure, la dignité d'un homme tient plus qu'on ne pense à son extérieur ; les vêtemens d'Eugène doivent donc toujours annoncer de l'aisance et des soins. Je ne puis m'empêcher d'être prévenue contre l'épouse d'un homme dont la mise montre de la négligence ou de la parcimonie.

Sans être esclave des habitudes que

le désœuvrement fait naître, sois attentive, mon enfant, à remplir les devoirs de la société : ne manque jamais aux égards qu'on doit à ses voisins, à ses inférieurs; sache les prévenir, les secourir et les aider à propos; évite de prendre avec eux le ton de familiarité qui les rend trop exigeans, ou le ton de protection qui les humilierait ; procure leur quelquefois le plaisir de t'être utile ; cet échange de bons offices entre voisins, exerce la bonté, la générosité, la reconnaissance et toutes les nobles facultés de l'âme, lorsqu'on n'en abuse point, et lorsqu'on n'en laisse point abuser : c'est un des plus grands bienfaits de la vie sociale.

Une jeune femme doit éviter avec soin de se trouver compromise dans les tracasseries de société, dans les affaires de partis : sois française cepen-

dant, Louise, aime, admire le beau pays où tu reçus l'existence. Respecte en toi l'épouse d'un de ses défenseurs, la mère d'un de ses citoyens, peut-être celle d'un de ses héros ! Ose croire à la douce et puissante influence de ton sexe, sur la destinée des empires; que tes fils sucent avec ton lait, non le germe des passions, mais celui de l'héroïsme.

L'amour de la patrie étant un des plus nobles sentimens, entre par cela même dans le domaine des femmes. Comment peut-on s'étonner de l'intérêt qu'elles prennent aux débats importans, aux discussions où se rattachent la prospérité, la gloire de leurs enfans, de leurs époux, de leurs pays, et peut-être l'amélioration de l'espèce humaine ? Les mœurs des femmes ne se modifient-elles point comme celles des hommes par les institutions poli-

tiques? Et le gouvernement où il existe un sentiment patriotique qui unit et confond le bonheur et la gloire des individus, avec la prospérité et la gloire nationale, ne trouve-t-il pas, dans ce sentiment même, la source de sa puissance et la garantie de sa durée? Les femmes n'ont point cessé d'être les conservatrices du feu sacré : la charité universelle, l'amour désintéressé de la patrie, l'esprit public enfin, peuvent se rallumer par leurs soins et replacer la France au premier rang des nations. Loin de chercher à l'éteindre, par le ridicule, il faudrait donc se réjouir, en voyant une épouse, une mère, tressaillir au doux nom de patrie. Si elle écoute avec émotion le récit des hauts faits de nos guerriers, si elle lit avec avidité les éloquens discours de nos orateurs, c'est qu'elle sent, au fond de son âme, que rien de

beau et d'élevé ne lui est étranger. Ces généreux sentimens, en ajoutant des charmes à ta beauté, Louise, justifieront son ascendant ; car il est doux d'honorer ce que le cœur chérit ! et ton Eugène a peut-être plus besoin qu'un autre, d'unir le respect à l'amour.

Repousse la médisance avec la même horreur que la calomnie ; elle est quelquefois plus dangereuse. Ne juge, ne condamne personne sur le rapport d'autrui; défends les malheureux, les absens, s'ils sont dignes de ton estime ; garde le silence sur les personnes vicieuses ou méprisables : autant on peut déployer d'énergie pour défendre l'innocent et l'opprimé, autant on doit s'imposer de réserve lorsqu'il s'agit de vrais coupables. Le défenseur de tout le monde, n'est ordinairement l'ami de personne : d'ail-

leurs l'indulgence, cette vertu des âmes fortes et généreuses, ne va point jusqu'à blesser la justice ou la vérité; elle plaint, pardonne, soulage et se tait.

Je sais bien, chère Louise, que tu n'attendras pas que les indigens mendient tes soins; je sais encore que tu chercheras à découvrir ceux qu'une fausse honte et l'excès de la misère forcent à se cacher; puisses-tu ne pas oublier que ta fortune ne te laisse point encore la faculté de leur offrir des secours pécuniaires: si tu y songes je compte un peu, je l'avoue, sur le chagrin de cette privation, pour accélérer la liquidation de ton avoir. Mais à défaut d'argent, prodigue aux malheureux des conseils salutaires, des soins éclairés, de tendres consolations: partage avec eux les mets destinés à ta table; obtiens d'Eugène

la permission de leur sacrifier une partie de la petite somme destinée à ta parure : tu lui paraîtras plus belle avec ta simplicité et ta bonté, que tu ne le serais étant couverte des ornemens du luxe. Fais lui prendre part à tes bonnes œuvres, afin que les infortunés vous bénissent ensemble, vous confondent dans leur prières. On peut cesser d'aimer, on peut oublier la femme que l'on a vu brillante et superbe dans les assemblées, dans les bals, dans les spectacles ; mais celle qui s'est associée à tous les sentimens nobles et généreux de l'âme, celle avec qui on a osé lever les yeux vers le ciel, et par qui on s'est senti amélioré, cette amie là, a des droits que le temps ne détruit pas : les souvenirs du cœur sont immortels !

Ne vois jamais que les personnes qui conviennent à ton mari par le rap-

port des caractères, des goûts des situations. Montre par ton silence combien toutes les plaisanteries équivoques te déplaisent; inspire à Eugène assez de respect pour qu'il ne s'y livre jamais devant toi. L'habitude de voir du monde, te donnera bientôt le tact délicat qui rend toutes les femmes bien élevées, les arbitres du ton de la société; enfin, évite autant qu'il te sera possible, les sujets de conversation qui déplaisent à Eugène, et qui peuvent exciter sa susceptibilité; choisis sans affectation, ceux qui l'intéressent, l'amusent, et sont les plus propres à faire briller son esprit ou à développer ses talens.

Ne vous permettez pas, même en présence de vos plus intimes amis, des familiarités ou des caresses qui compromettraient votre dignité. L'expression de bonheur répandue sur ta

physionomie, est l'unique preuve d'amour que tu doives donner en public à ton mari : point de ces aparté, de ces chuchottemens qui enlèvent aux époux le charme du tête à-tête, et qui blessent l'amour-propre des tiers. Ne souffre jamais qu'on se permette en ta présence la moindre réflexion, la plus légère plaisanterie sur son compte. Sépare-toi plutôt qu'à l'ordinaire de la société, si tu es dans le monde sans lui. Enfin, c'est encore ici que je veux te prescrire une règle de conduite bien simple, mais indispensable : *n'accepte jamais le bras ni la voiture d'aucun homme pour te reconduire.* Ce droit appartient exclusivement à ton Eugène ; ne permets pas qu'il le cède à un autre : il faudrait renoncer au plaisir de la société, plutôt que de consentir à être accompagnée autrement que par des personnes

respectables de ton sexe, tes domestiques, ton père et ton époux. Tu comprendras un jour, ma Louise, combien j'ai raison d'attacher tant d'importance à de petites choses; tu sauras que la vertu des femmes consiste bien plus à éviter les dangers qu'à en triompher. Enfin, chère enfant, sois, dans le monde comme chez toi, toujours occupée du bonheur et de la considération de ton mari, sans que, ni lui ni les autres s'apperçoivent jamais de tes efforts pour atteindre à ce but.

Ta fierté et ta franchise se révolteront peut être de l'éternelle contrainte que je semble vouloir t'imposer, soit dans ton intérieur, soit dans tes relations sociales. Une des plus funestes erreurs de l'esprit, Louise, est de parer du beau nom de vertu le défaut qui lui est le plus opposé. On s'affer-

mit dans les habitudes qui prennent leur source dans cette erreur, et l'on compromet ainsi l'honneur, le bonheur de sa vie : la confusion des mots entraîne celle des idées et des jugemens. De là vient qu'on prend la faiblesse pour la douceur; l'opiniatreté pour la force; la prodigalité pour la générosité; l'avarice pour l'économie; la fausseté pour la prudence; l'abandon pour la franchise.— C'est surtout le dangereux abandon que je redoute pour Louise si bonne, si expansive! — La véritable franchise consiste à ne jamais taire la vérité que l'on doit, et à ne jamais se permettre un mensonge pour quelqu'intérêt que ce puisse être. L'homme sensible l'interroge, l'honnête homme la respecte, elle n'est redoutable qu'au méchant — l'abandon peut être considéré comme l'excès de la franchise; il a cependant une marche et des symp-

tômes très-différens : il confond le secret dangereux avec la communication nécessaire ; l'abus avec la jouissance ; l'exaltation avec l'enthousiasme ; il détend tous les ressorts, affaiblit toutes les facultés ; c'est la boîte de Pandore d'où s'échappent toutes sortes de maux. Examine, d'après cette explication, chère Louise, si des leçons qui t'exhortent à raisonner tes actions, à maitriser tes sentimens, à régler ta conduite, doivent alarmer ta franchise. Je te connais bien, et je crois t'avoir appris à te connaître toi-même : je conviens que ton caractère est noble, ton esprit agréable, ton cœur expansif et sensible, ton âme capable des plus sublimes élans ; mais ce qui te manque, c'est cette force journalière qui nous soutient dans les plus petits détails de la vie, et nous fait trouver toujours un plaisir là où y a un devoir à

remplir. L'amour que tu portes à ton époux, te donnera sans doute le courage d'acquérir les modestes vertus nécessaires à son bonheur. Si tu remportes cette victoire sur toi-même, tu seras sous tous les rapports une femme d'un grand mérite, une excellente femme. Ici finissent mes longs sermons, chère enfant, ils sont le fruit de mes observations, de mon expérience et non pas celui de ma sagesse. Cependant combien de fois dans la sincérité de mon cœur, ne me suis je pas rendu le témoignage que si ma jeunesse eut été bien cultivée et bien dirigée, j'eusse évité la plupart des chagrins de ma vie. Puisse-je, en t'offrant ce qui m'a manqué, te convaincre de l'attachement de ta vieille amie, préparer ton bonheur, celui de ton époux qui y est attaché, et me persuader enfin que je n'ai pas trop vécu, puisque je suis encore utile à ce que j'aime.

LETTRE II.

CÉCILE DE BLANZON A LOUISE DE BRIANCE, *son amie.*

3 Avril 1805.

Le temps que j'ai passé près de toi, s'est écoulé si rapidement, que je devrais me le reprocher : c'était la première fois que je me séparais de mon mari et de mes enfans ; ces pauvres petits appelaient la mère qui s'était volontairement éloignée d'eux ! J'ai connu aussi tout le sacrifice que t'a fait Oscar, par la joie qu'il a eue de me retrouver. Tu me reproches d'être grasse et fraîche ; tu prétends que mes joues vermeilles annoncent peu de sensibilité : mais dis-moi, chère amie,

que manque-t-il à mon bonheur ? J'ai de l'aisance, de la considération, du calme ; j'aime, je suis aimée, non pas à ta manière, mais à la mienne : si j'ignore ces émotions vives et profondes qui détruisent la santé et bouleversent en un instant toute la destinée, j'éprouve sans cesse les émotions douces, suaves, qui embellissent et remplissent la vie ! La chaîne de mes devoirs forme la chaîne de mes plaisirs : l'education de mes enfans, les soins de mon ménage, les heures consacrées à mon mari et à ma mère, toutes ces occupations me laissent peu de temps pour la contemplation et la rêverie, qui ont pour toi tant de charmes. Je t'avoue même que j'ai toujours évité de livrer mon imagination à la recherche d'un bonheur idéal, qui ne nuit que trop souvent au bonheur réel. Ne te fâche pas, Louise, si j'ajoute

que mon séjour près de toi m'aurait fait mal s'il se fût trop prolongé : tes transports, ton délire, l'amour enfin, tel que tu le ressens, que tu l'exprimes, effrayait ma raison, troublait mon cœur. Tout en m'étonnant de l'excès de ta félicité, j'aurais peut-être fini par douter de la mienne! Mais en m'éloignant de l'atmosphère brûlante qui te consume et où je respirais difficilement, j'ai retrouvé toute ma sécurité tout mon bien-être. Je suis heureuse, et, ne t'en déplaise, je ne changerais pas le bonheur pur et calme dont je jouis, pour le bonheur tumultueux dont tu m'as rendu témoin. Il me semble que la passion la plus légitime, parvenue à ce point d'exaltation, offre trop de chances de malheur : elle use les facultés et détruit le respect de soi, la régularité d'action, la puissance de volonté, qu'il est si nécessaire de con-

server dans l'union sérieuse et sainte du mariage. Tu m'as fait voir des jeunes gens, des amans charmans ; je n'ai pas vu deux époux ! Je m'arrête ; il ne convient ni à mon âge, ni à mon caractère, de prendre le ton d'une sœur prêcheuse : je te conjure seulement, chère amie, d'être plus économe de ton bonheur ; n'en rassasie point Eugène ; conserve une portion de ce trésor pour le soir de votre vie. Écris-moi si tu le peux ; parle-moi *de lui*, j'y consens ; tu sais combien je l'aime ; mais tâche de me rendre compte de quelques occupations raisonnables : tout ce qui t'environne a tant besoin de tes soins et de ta surveillance ! Quant à moi, j'ai trouvé bien des choses à faire à mon retour ; je ne m'en plains pas, il m'est doux de sentir le vide que je laisse dans ma maison. Je ne puis t'écrire aussi longuement que je

le désirerais, mais mon cœur et ma pensée sont souvent et bien tendrement occupés de toi.

LETTRE III.

LOUISE DE BRIANCE A MADAME DE BREUILHE, *sa tante.*

15 Août 1805.

VOUS savez, chère tante, qu'un bonheur trop senti est silencieux comme une douleur profonde; voilà pourquoi vous recevez si rarement des nouvelles de votre fille adoptive. Que de reconnaissance ne vous dois-je pas cependant! Apres avoir pris soin de ma jeunesse, vous m'avez unie à celui qui seul pouvait me faire éprouver les douces

joies de l'existence! Tout me plaît dans mon Eugène, même ce que vous appelez ses défauts ou ses torts S'il n'eût point négligé ses propriétés, si cette charmante habitation eût été prête à nous recevoir, nous n'aurions pas le plaisir de tout restaurer selon nos goûts: il est vrai que, ne pouvant pas encore nous occuper beaucoup de la surveillance de nos ouvriers, mon bon père a bien voulu se charger de nous remplacer. Faut-il l'avouer? jusqu'ici, nous aimer, nous le dire a été notre unique et délicieuse occupation. Cécile a passé quelques jours avec nous et s'étonne du culte que je rends à mon mari: elle est parvenue à m'effrayer de l'empire immense que l'amour exerce sur toutes nos facultés. Pourtant, ma tante, je lis souvent le cahier qui contient vos conseils; je m'efforce de les méditer avec calme, cela m'est im-

possible! mes yeux parcourent en vain ces lignes tracées pour mon instruction et mon bonheur ; je n'y trouve que le souvenir des sacrifices faits par Eugène pour m'obtenir, et toujours des motifs pour l'aimer d'avantage. J'essaie aussi de régler l'emploi de ma journée ; mais si j'entends sa voix, si je rencontre son regard ; le travail, l'étude, tout est oublié! une puissance plus forte que mes résolutions, plus forte que nous-mêmes, nous enchaîne l'un près de l'autre. Lorsque je lui exprime le regret que j'ai de ne pas remplir les devoirs sérieux que je me suis imposés, il me répond. « Cela viendra, chère amie, nous retrouverons du calme et de la raison. » O ma tante, faut-il l'avouer? en me parlant ainsi, Eugène m'effraie bien plus qu'il ne me rassure : si nous devions avoir plus de sagesse et moins d'a-

mour! ..... que le ciel nous préserve d'un pareil échange! Croiriez-vous qu'il me console davantage lorsqu'il me dit avec cet air touchant que vous lui connaissez : « Si j'obtiens ma re-
» traite, sois persuadée, Louise, que
» je saurai concilier l'amour avec tous
» les devoirs de ma nouvelle situation;
» mais tant que l'on peut m'arracher
» à toi, comment ne profiterais-je pas
» de ces instans fugitifs de bonheur,
» les derniers peut-être où il me soit
» permis de te presser sur mon sein? »
— Chère tante, la mort de mon ami n'est pas à mes yeux le plus grand des maux, je sens en moi la certitude de ne point lui survivre : être unis dans la vie ou dans la tombe, c'est toujours être unis! mais cesser d'être aimée de l'objet de son amour, ou bien encore, cesser de l'estimer! Voilà la séparation effrayante dont la pensée seule

bouleverse mon âme ; cette séparation est éternelle. Je ne redoute pas une semblable douleur ; j'apprécie les vertus d'Eugène, je respecte son noble caractère. Vous savez avec quelle confiance je lui ai abandonné mon sort ; pourtant, ma tante, j'ai commencé cette lettre avec un sentiment de félicité, une plénitude de bonheur qu'il est impossible de concevoir quand on ne l'a pas éprouvé, et je la finis avec les yeux pleins de larmes : d'où vient cette instabilité dans nos sensations ? n'est-ce pas un avertissement de l'instabilité de nos destinées ? Je vais rejoindre Eugène : son sourire, ses douces caresses dissiperont la première impression de tristesse que j'aie ressentie depuis l'heureux jour où vous m'avez donnée à lui. Adieu : tendresse et respect à ma seconde mère.

LETTRE IV.

Madame de Breuilhe a Louise de Briance.

Orléans, ce 30 Avril 1805.

Vous êtes donc heureux et fous comme je l'avais prévu, mes enfans; tous mes longs discours n'ont encore servi à rien, et cette expérience qui m'a coûté si cher, dont je fais tant de bruit, sera tout aussi inutile à mes jeunes amis, que celle de mes devanciers l'a été pour moi! Je m'en console, Louise, puisque tu connais déjà les jouissances ignorées de la plupart des malheureux humains; c'est un à-compte sur tous les biens que je t'ai montrés dans la carrière du bonheur, ouverte

devant toi ! Ces biens ne pourraient t'échapper si tu les recherchais, si tu en jouissais avec prudence et modération ; mais enfin, tu es heureuse, cela doit me suffire, car malgré la teinte de mélancolie répandue sur la dernière page de ta lettre, je veux pour mon repos ne concevoir aucune crainte sur ton avenir. Cependant, laisse-moi te répéter avec Eugène, que le calme succèdera nécessairement à tant d'émotions ; ne t'en effraie pas, il résulte de l'amour satisfait : c'est même dans ce doux recueillement que deux êtres bien organisés apprennent à s'estimer et se donnent réciproquement les plus sûres garanties de la durée de leur tendresse.

Cécile m'apprend que ta santé est un peu dérangée, et que ton mari se réjouit plus encore qu'il ne s'alarme de tes indispositions. L'espérance que

m'a fait concevoir ce peu de mots, me cause beaucoup de plaisir. Si Louise n'a pu acquérir tout-à-coup la dignité d'épouse, je sais combien elle porte respect au titre sacré de mère. La mère du fils d'Eugène connaîtra toutes les délices de l'amour maternel, elle en remplira tous les devoirs! Cette seconde passion, en se coordonnant avec la première, en réglera les mouvemens et développera dans ton âme une nouvelle énergie. L'amour paternel absorbera aussi cette portion excédante des facultés de ton époux, qui neutralisent les tiennes : l'équilibre se rétablira dans votre ménage, par ce petit être qui, avant même d'apparaître à la vie, aura fait sentir à ses parens la nécessité de tout disposer pour le dignement recevoir. Oui, ma Louise, votre fils vous démontrera bien plus éloquemment que sa vieille

tante, le besoin d'activité, d'ordre, d'économie et de toutes les vertus qui doivent lui assurer une éducation soignée et une existence honorable. J'espère donc qu'à l'avenir, ma tâche se bornera à être le témoin de votre bonheur.

Mes affaires n'avancent pas; tu sais que je n'y porte un grand intérêt qu'en ce qu'elles te regardent. Louise est le dernier lien qui m'attache à l'existence : aussi, lorsque je me réunirai à elle, ce sera pour ne m'en séparer jamais.

LETTRE V.

Eugène de Briance a Cécile de Blanzon.

25 Août 1805.

C'est moi qui vous remercie, aima-

ble Cécile, de votre bonne lettre et de vos jolis sermons. Ne craignez rien, vos écrits n'exciteront point les mêmes querelles entre nous que vos discours: les oracles de la sagesse ne me paraissent point aussi déplacés sous votre plume que sur vos lèvres vermeilles : quand on vous lit, on se sent disposé à la conversion ; quand on vous regarde, c'est tout autre chose ! Tant de jeunesse et de gravité, une gaîté si franche, une dignité si calme, me paraissent, à moi profane, un vrai contre-sens. Je serais parfois tenté de plaindre le cher Oscar de posséder une femme si accomplie ! Mais lui aussi, s'il faut vous en croire, approche de la perfection. Notre petit ménage si tendre, si passionné, si avide de bonheur, si peu occupé de devoirs, a grand besoin de modèles tels que vous ! N'allez pas trop vous glorifier de cet

aveu ; s'il est certain que vos bons exemples puissent exciter notre émulation pour le bien, il ne l'est pas moins que le spectacle de notre amour pourrait aussi sans inconvénient réchauffer un peu vos vertus conjugales. Bonne Cécile, nous gagnerons tous, je le prévois, à l'exécution de nos projets de rapprochement : déjà votre lettre a fait une vive impression sur ma petite femme : elle est un peu souffrante aujourd'hui, je lui interdis le plaisir de vous écrire ; mais elle veut que je vous dise que nous avons commencé les embellissemens ou plutôt les améliorations conseillées par Cécile. Vous trouverez, à votre prochain voyage, un joli verger, des espaliers bien soignés, un fruitier, une laiterie, une basse-cour très-peuplée. Enfin, les jeunes gens aimables sont devenus dociles et méritent le sourire approbateur

de leur joli Mentor.

Malgré toutes nos petites discussions, vous savez, Cécile, que j'aime et respecte en vous, l'amie noble et dévouée de Louise; vous savez combien je désire connaître l'époux qui vous rend heureuse et que vous faites honorer : je suis fier, je l'avoue, des amis que ma femme m'a donnés ; mais j'ai la certitude qu'ils auront lieu aussi de se glorifier un jour de mon estime et de mon affection.

LETTRE VI.

Louise a Cécile.

30 Août 1805.

Ah ! Cécile, comment trouver la force de te faire part du malheur qui

m'accable ? Eugène a reçu l'ordre de rejoindre l'armée du Nord!

Hier, heureux l'un près de l'autre, nous nous promenions dans la grande allée du parc ; le facteur arrive et remet à mon mari une lettre timbrée du ministère de la guerre : à cette vue, j'éprouvai une émotion si vive, que je fus obligée de m'approcher d'un banc. « Sois tranquille, me dit »Eugène, voici sûrement mon congé »définitif.» Et pourtant ses mains tremblaient en brisant le cachet! Il parcourut plusieurs papiers, changea de couleur et garda le silence. J'avais perdu la force de l'interroger ; mais bientôt je n'en eus pas besoin : Eugène, la tête appuyée sur mon sein, se livrait à une douleur sans mesure ; je retrouvai quelque énergie en me sentant si bien aimée! Je lus la lettre du Ministre, elle contenait le

brevet de colonel, et l'ordre de partir dans huit jours. Ces huit jours me parurent un avenir! « Je suis plus » forte que tu ne penses, dis-je alors » à mon ami; je puis tout supporter, » excepté ton indifférence. » « Louise, s'écria-t-il enfin, « l'honneur m'est » mille fois plus précieux que l'existen- » ce, pourtant tu as balancé un ins- » tant l'honneur! comment pourrais- » tu redouter quelque altération dans » ma tendresse? Il me semblait, con- » tinua-t-il, que, dans ton état, notre » séparation pouvait te coûter la vie : » la gloire, la patrie, tout se taisait » devant cette horrible crainte. » Je vivrai pour Eugène et pour son fils, lui répondis-je; je te reverrai; nous nous rejoindrons ici, ou là, ajoutai-je en lui montrant le ciel. Nos lèvres se pressèrent, nos larmes se confondirent; Cecile, c'était alors qu'il fallait mourir!

LETTRE VII.

Louise a Eugène.

Tu es parti, chèr Eugène, mes yeux ont cessé de te voir, et je n'entends plus ce bruit de départ, qui du moins était encore de la vie! Tout est froid, tout est silencieux à présent; cela doit être ainsi, cette solitude me convient en ton absence: qui pourrait me parler de toi selon mon cœur? Mon père a oublié l'amour, ma tante et Cécile n'ont jamais aimé comme je t'aime! Ne t'inquiète pas cependant, cher ami, je me soignerai pour toi, pour cet enfant, qui est encore toi! Chacun de ses mouvemens me fait

tressaillir ; il me semble qu'il me demande son père ! !

LETTRE VIII.

Eugène a Louise.

Paris, 14 Septembre 1805.

Comme je l'avais prévu, ma bien-aimée, j'ai été forcé de rester ici trois jours, pour recevoir de nouveaux ordres du Ministre : ta petite lettre est venue me trouver pour me consoler de ce contre-temps. Paris, le monde entier ne peut plus m'offrir d'autres plaisirs loin de toi, que celui de te lire ou de t'écrire : cependant, ce billet, sollicité avec tant d'ardeur, attendu avec une si vive impatience, ce billet me trouble et m'alarme. Tu es-

saierais en vain de dissimuler ta douleur à celui qui la cause et qui la partage; mais, par pitié ou par amour, tâche d'y donner le change! Occupe-toi de ce petit être qui sait si bien te rappeler son père; embellis notre douce retraite pour son arrivée et mon retour; achève les travaux commencés par ton époux pour ton fils! Cultive tes talens, console les infortunés, soigne ton père, prie pour nous! Reprends toutes ces occupations qui t'ont montrée à moi sous un aspect si enchanteur! Lorsque chacun blâmait ton abnégation, ta bonté sans mesure; le cœur d'Eugène, ce cœur que l'on disait si corrompu, était, tu le sais, en harmonie avec le tien! il est des instans où mes yeux t'ont trouvée plus belle; il en est où tu as excité en moi de plus vifs transports; mais jamais tu ne m'as paru si touchante! et c'est ainsi

que mon imagination aime à te retrouver. Prends-y garde, Louise; j'ai besoin de croire à ta force, à ta résignation; ta douleur et tes larmes pourraient nous perdre tous deux. Va, le ciel protègera l'heureux mortel aimé de toi! — Tu n'oublieras pas, amie trop chère, que je dois trouver une lettre à Strasbourg; j'y vole!

LETTRE IX.

Louise a Eugène.

15 Septembre 1805.

Je n'ai encore rien reçu d'Eugène depuis son départ, mais je lui ai promis un souvenir pour son arrivée à Strasbourg. Hélas! Je lui dirai donc que j'existe encore, que je l'aime, que

je souffre de toutes mes forces et au-delà de mes forces !

LETTRE X.

Eugène a Louise.

Strasbourg, 22 Septembre 1805.

Louise, je reçois ces lignes tracées par ta main défaillante ! une sueur froide couvre mon front, mon cœur bat à coup redoublés ; l'honneur et l'amour se livrent en moi le plus affreux combat. Tu souffres au-delà de tes forces, dis-tu, et ton malheureux époux doit employer toutes les siennes à s'éloigner de toi, à te fuir ! O ma bien aimée, épargne-lui- s'il se peut, tant de douleurs ! Rassure-le sur ta santé, sur ton avenir. Louise, je

t'en conjure au nom de ton bonheur, n'abuse jamais de l'empire que tu exerces sur moi ; les droits de la patrie sont aussi sacrés que les tiens ! Si tes gémissemens pouvaient étouffer un instant cette voix de l'honneur , si puissante sur les cœurs français, tu aurais éteint le flambeau de ma vie , et tout ton amour ne pourrait réchauffer une existence sans gloire ! O ma bien aimée , laisse-moi vivre ou mourir digne de toi !

LETTRE XI.

Louise a Eugène.

Rassure-toi, oui, rassure-toi, cher Eugène ! Je suis bien à présent. Tes bonnes lettres m'ont fait retrouver

des larmes, elles m'ont rendu la raison et me font aimer la vie! Je veux croire au bonheur, puisque celui qui me l'a donné, me le promet encore! Je livre ma destinée au Dieu de bonté qui ne m'a point fait savourer des biens si grands, pour me les enlever si vite: désormais je ne négligerai plus ces douces occupations qui m'ont acquis ton amour, ces talens qui te plaisent, et dont tu sais pourtant si bien me distraire! je reprendrai mes livres, ma harpe, mes pinceaux; mais dans la disposition d'âme où je suis, j'essayerais inutilement de m'occuper de ménage ou de réparations. Ne t'effraie pas trop de mon incapacité; cet état ne peut durer, mon courage m'en fera sortir: j'aurai besoin d'efforts, mais en est-il dont je ne sois capable pour acquérir de nouveaux droits à l'estime d'Eugène; quant à lui, tel

qu'il est il me semble le plus beau, le plus parfait des êtres, et je ne demande à dieu d'autres faveurs que de me le conserver toujours le même.

Écoute, mon bien aimé, il ne faut pas t'alarmer si fort du premier effet qu'à produit sur moi une séparation imprévue. On te promet ta retraite, mes parens vaincus par tes instances, m'accordent à tes vœux, et voilà qu'un avancement cruel t'enlève à mon amour! Ah! quand on aime comme je t'aime, les peines des séparations ordinaires paraissent toujours très-grandes, juge de ce que doivent être les miennes. Bientôt, l'inexactitude des couriers, les périls de la guerre, les bulletins de l'armée, me causeront des tourmens sans nombre! Où trouver la force de les supporter si ce n'est dans le sentiment même qui les cause. Apprends à me connaître, Eu-

gène, je suis faible et forte tout à-la-fois; je pleure ton absence, mais je ne survivrais pas à la perte de ta gloire! Ton honneur m'est précieux à l'égal de ton amour; je préfèrerais ta mort et la mienne, à la honte de te voir coupable un seul instant; et si éloigné de toi je m'effraye des dangers que tu cours, crois qu'à tes côtés, je me trouverais heureuse de les partager.

Cher ami? ou es-tu? Que fais tu? Je te redemande à tout ce qui m'environne; je t'appelle la nuit, je te cherche le jour; chaque objet me parle d'Eugène; je me promène dans tous les lieux qui te plaisent. Hier, j'ai traversé la prairie, descendu la Colline, suivi le ruisseau jusqu'au vieux pont. Je me suis assise sur le rocher dont tu te souviens sans doute! Il y a six mois, cette eau glacée était bouillonnante, ces arbres dépouillés étaient couverts

de feuilles ; la lune éclairait doucement le bonheur de deux amans époux! le bien aimé recueillait des larmes bien différentes de ces larmes solitaires qui coulent aujourd'hui sur mes joues décolorées ! La nature est en harmonie avec ma douleur , comme elle l'était alors avec ma félicité ; mais bientôt elle recouvrera sa parure : ah! faudra-t-il encore gémir loin de celui que j'aime !

LETTRE XII.

CÉCILE DE BLANZON *à* EUGÈNE DE BRIANCE.

DES amis comme nous, cher Eugène, s'intéressent vivement à la douleur de leurs amis, ils la partagent pour l'adou-

cir, et ce qui vaut mieux que d'en parler, ils s'en occupent. Louise est seule, elle est souffrante, elle a besoin dans son état des soins de l'amitié, la santé de ma mère exige ma présence, j'envoie donc Oscar chercher Louise. Elle ne l'a pas encore vû, mais il est le mari de son unique amie, il sait compatir aux chagrins du cœur, elle le recevra sans peine. Oscar terminera les affaires que vous avez pu négliger dans un départ si précipité, et fera un voyage chaque mois, pour vous remplacer et tout surveiller jusqu'à votre retour. Je suis certaine que vous applaudirez à tous ces arrangemens. On vient de m'apprendre que votre bon père prépare à Paris un appartement pour les couches de Louise. La santé de cette chère amie étant plus délicate que la mienne, je n'oserais préférer pour elle, comme je l'ai fait pour moi, le séjour de la campagne à

celui d'une grande ville, dans ce moment où les secours de l'art peuvent lui devenir nécessaires: je la céderai donc à son père pendant quelques semaines, mais c'est près de nous qu'elle nourrira son enfant; c'est près de nous qu'elle attendra cet ami tant aimé, et si digne de l'être, depuis qu'il fait le bonheur de la femme la plus tendre, la plus généreuse, la plus intéressante peut-être que le Ciel se soit plu à former. Comptez sur nous, cher Eugène, vos amis sont sincères et dévoués!

LETTRE XIII.

Madame de Breuilhe *à* Louise.

Le coup qui t'a frappé, a retenti dans mon cœur, cher enfant! Mon

expérience ne m'a point empéchée d'être la dupe des trompeuses promesses des puissans de la Terre ; le départ d'Eugène a été pour moi un chagrin d'autant plus grand, qu'il était imprévu. C'est donc ainsi que s'écoule la vie ! des rêves quand on est jeune, du travail quand on arrive à l'âge mûr, des infirmités dans la vieillesse, beaucoup de peines et de soucis dans tous les temps. Heureux celui qui, dans les différentes saisons de cette triste existence, sait faire provision de doux souvenirs, d'actions généreuses, et de nobles sacrifices. Heureux enfin celui qui possède une bonne conscience puisque c'est le seul trésor qui puisse embellir notre hiver, venir avec nous dans la tombe et jusque dans le sein de l'Éternel ! Mais ce n'est pas de ma sombre morale que tu as besoin ; ce sont des larmes qu'il te faut : celles

de ta tante, de ta mère adoptive, coulent avec les tiennes; voilà la seule consolation que je puisse t'offrir! Si Cécile ne m'eût annoncé que son mari va te chercher, j'aurais déjà quitté toutes mes affaires pour le rejoindre. Tes amis, chère Louise, ne t'offrent pas des distractions, mais ils veulent te donner les soins nécessaires à ta situation; ne les refuse pas. Garde toi de tarir, par une douleur aride et immodérée, les sources du bonheur où tu peux puiser si abondamment encore! Eugène te sera rendu; ses lauriers ombrageront le berceau de ton enfant! Crois moi, chère petite; celle qui n'a jamais pressé sur son sein un ami échappé à de grands périls, ignore les plus vives, les plus délicieuses joies de la vie. L'heure du retour sonnera pour toi et tu seras mère! Ah! Louise, supporte avec résignation des chagrins

qui te conduisent à un si haut point de félicité!—Mais voici qu'entraînée par mon cœur, j'ai fait succéder aux plus tristes tableaux de la destinée humaine, la plus riante perspective : absorbée d'abord par le sentiment de mes chagrins personnels, augmentés, aigris par les tiens, je ne voyais que le mauvais côté de la vie ; mais insensiblement mon imagination s'est emparée de ton avenir, j'ai pesé tes craintes et tes espérances, et j'ai reconnu avec satisfaction que Louise pouvait encore être heureuse. La vertu, l'amitié, l'amour ont pour elle des trésors en réserve.

LETTRE XIV.

LOUISE *à* EUGÈNE.

JE t'écris de chez Cécile, mon bien-

aimé ; je n'ai pu résister aux instances faites par l'amitié au nom de l'amour! Ils disent que tu seras plus tranquille en me sachant près d'eux. Je suis, il est vrai, aussi bien que je puisse être loin de toi; mes amis me laissent une entière liberté. J'apperçois de mes fenêtres la Loire et ses superbes rives; tout semble promettre ici, prospérité et bonheur. Que doit elle être dans ses jours de fête, cette nature si belle, si riche, si imposante dans ses jours de deuil! Eugène! quelles délicieuses promenades nous ferions ensemble sur ces bords enchanteurs, lorsque le printemps ramenera les troupeaux dans les frais pâturages! alors, les bosquets se couvriront d'ombrages; l'air parfumé fera circuler l'amour dans tous les êtres créés pour se completter et se reproduire! L'amour moral, celui qui ajoute à l'union des corps, la fusion

des âmes, celui que nous ressentons enfin, n'échappe pas à la douce influence de cette jeune saison. Il me semble que je sentirai plus encore le veuvage de mon cœur, quand la nature entière célébrera sa pompe nuptiale!

Oscar est venu me chercher; il a séjourné trois jours pour me donner le temps de faire mes préparatifs de voyage: il s'est occupé avec une grande bonté, de tous les détails qui me sont devenus si étrangers. Ce qui m'étonne, c'est qu'il ne paraît blâmer ni l'excès de ma douleur, ni l'excès de mon amour! Quand on vint me l'annoncer, j'éprouvai je te l'avoue, un mouvement de contrariété, causé par le souvenir de toutes ses perfections; je redoutais le jugement, peut-être les avis du jeune sage: je fus rassurée à son aspect. Cécile ne nous

avait jamais parlé de son extérieur ; voilà pour quoi il me frappa davantage. Oscar, à peu près de ton âge, est d'une stature très-remarquable. Sa physionomie plaît par une expression pure, mélancolique, touchante même ; ses traits, parfaitement réguliers et délicats, rappellent ceux du Christ de Wandick ou de Raphaël ; un mélange de bonté, de sensibilité, d'élévation, font de lui un être à part. Il n'est pas beau comme un autre, et sa manière de sentir et de s'exprimer, ne ressemble à celle de personne. Pourtant Oscar est d'une simplicité admirable ; sa voix douce et sonore, s'accentue, mais ne s'élève jamais. Quand ses regards décèlent les émotions de son âme, il semble toujours que ce soit malgré lui : ses mouvemens, ses gestes, s'accordent avec ses discours mais sans y rien ajouter ; enfin, l'on dirait

que la raison et la nature se sont entendues pour allier en lui la mobilité du midi au flegme du Nord.

Je viens de lire dans le Moniteur, le détail des fêtes que l'on prépare à Vienne : les femmes les plus belles, les plus distinguées doivent en faire l'ornement. Je suis triste, Eugène, cette lecture m'a fait du mal ! demain si je ne reçois pas de tes nouvelles, je serai plus malheureuse encore. Au milieu de tant de distractions, retrouveras-tu au fond de ton cœur l'image de Louise ? Les hommes prétendent au privilége d'être infidèles sans inconstance ; que je hais cette subtilité ! Grâce à Dieu, les femmes par leur nature, ne peuvent séparer ce qui a été uni par le ciel ! ! ! Je sais, cher ami, que si, entraîné par l'ascendant d'anciennes habitudes, tu te livrais à une ivresse passagère, je sais,

dis-je, que tu reviendrais près de moi avec repentir et amour; mais cette certitude ne peut suffire à mon repos: j'ai besoin de croire à l'accord de nos pensées comme à l'accord de nos sentimens; j'ai besoin de croire à la douce harmonie de toutes nos facultés, surtout lorsque tu vis au milieu du bruit, des fêtes, des plaisirs, tandis que je suis dans la solitude, livrée aux inquiétudes, aux douleurs! Hélas! bientôt le fracas des armes me fera regretter ces plaisirs que je te dispute aujourd'hui. Mon ami, pardonne ces odieux soupçons; je suis injuste, je suis folle quand plusieurs courriers passent sans me rien apporter. Je te vois malade, mort ou infidèle: c'est toi qui de trois cents lieues dispose de Louise, au point qu'elle dort ou veille, part ou reste, travaille ou se repose par ton impulsion; c'est toi qui lui dispenses

les peines et les plaisirs, qui fais succéder la santé à la maladie, l'espérance au désespoir; c'est par toi enfin, qu'elle existe! Quand tu ne lui envoies pas la rosée qui la vivifie, la manne qui la nourrit, il faut bien qu'elle succombe. Vivre sans ta présence et sans tes lettres, c'est impossible à Louise? Écris-lui donc un volume, passe la nuit s'il le faut; une nuit consacrée à ta petite femme n'est pas une proposition bien effrayante! —Adieu. Aime moi comme je t'aime; oh non, tu serais trop malheureux! Aime moi comme tu m'aimais en me quittant! Tu feignais de craindre que mon amour ne diminuât par l'augmentation du tien; où as-tu donc vu que le feu s'éteigne avec du feu?

LETTRE XV.

Eugène *à* Louise.

Munich, 1805.

J'ai été employé plusieurs jours par le général F... pour une mission particulière : n'ayant eu à parcourir que des chemins de traverse, je n'ai pu t'écrire ; ces retards te causeront bien de l'inquiétude, chère Louise : te portes-tu mieux ? Une douce mélancolie a-t-elle remplacé ta profonde douleur ? O ma bien aimée ! au nom de cet amour tendre et passionné que je t'ai si bien fait sentir, au nom de notre enfant, calme les agitations de ton cœur ! Trois existences te sont confiées ; tu réponds à la patrie, à nos familles, de ce précieux dépôt.

Je ne suis pas fatigué quoique je courre la poste nuit et jour ; mais n'est-ce pas à Vienne que je trouverai tes lettres ? Tu désires sans doute des détails sur mon voyage ; ils ne seront pas longs. Hors les heures consacrées à son devoir, Eugène n'a rien vu que sa Louise : il éprouve le plus grand besoin d'en recevoir de bonnes nouvelles, pour faire cesser l'affreux serrement de cœur causé par le baiser d'adieu, et le billet adressé à Strasbourg !

LETTRE XVI.

Eugène *à* Louise.

Vienne, 1805.

Je t'écris du bain où je me suis jeté en arrivant ; mais avant tout, j'ai cou-

ru à la poste : je possède tes bonnes lettres, je les ai lues dix fois! Elles ont été toutes couvertes de mes baisers, à présent je les regarde : elles sont là tout près de moi ; je n'ose les toucher dans la crainte de les noyer, de les effacer comme celle-ci. Le courrier va partir, il emportera ce billet. Ne te fâche pas de mon laconisme, il est causé par le désir de t'apprendre le plus promptement possible, que j'existe pour t'aimer. Je me porte bien, je t'écrirai quand je le pourrai; ne t'inquiète point, ne t'afflige pas, cela nous fait trop de mal à tous les deux! — Que je suis heureux de ton séjour près de Cécile! Quoique tu en dises, la solitude loin de moi, ne te valait rien. Sois mon interprête auprès de ces amis si rares, si dévoués ; je ne puis écrire qu'à toi aujourd'hui : je ne sais par où commencer mes visites et

affaires. Ah ! que j'ai besoin du bonheur que me donne les douces expressions de ton amour. En toi, Louise, se trouvent mes espérances, ma vie, ma gloire, tout !

LETTRE XVII.

Louise *à* Eugène.

La vue seule de tes lettres m'a fait éprouver des transports dont je ne me croyais pas susceptible loin de toi ; je les ai reçues à la fois. Rien ne peut fortifier ma santé comme le bonheur de te lire : quand j'en suis privée, je ne dors plus, je ne puis manger, mon sang s'enflamme, mon imagination s'exalte ; je sens le bonheur d'exister, d'aimer, et le bonheur plus grand encore d'être aimée d'Eugène. J'ai goû-

té un doux sommeil pour la première fois depuis ton départ, et j'ai déjeûné avec presque autant d'appétit que dans notre petite bibliothèque. O cher ami, ne me crois pas, j'étais heureuse ce matin sans doute, tes lettres sur mon sein, entourée des excellens amis qui savent souffrir de mon affliction, et se réjouir de mes plaisirs; j'étais heureuse! Mais puis-je l'être en ton absence; comme dans notre retraite, à tes côtés!...... Epicure lui-même, n'a pas connu de jouissances pareilles à celles de nos voluptueux déjeûners. L'esprit, le cœur, la friandise enfin, car il faut bien la compter pour quelque chose, tout était satisfait. Cette petite table placée entre nous, n'empêchait pas nos regards de se chercher, nos cœurs de s'entendre, nos mains de se serrer? Te souviens-tu de ces douces effusions de l'âme? de

ces caresses si suaves, si pures ? de ces mots si bons? Te souviens-tu de ces promesses faites au nom de l'honneur, de l'amour, de ton enfant, de notre enthousiasme pour la vertu, pour la gloire, pour la patrie, pour tout ce qui est noble ou généreux ? Ton esprit a-t-il laissé échapper une pensée, ton cœur un sentiment qui n'ait été entendu ou recueilli par mon esprit et mon cœur ? Nos âmes doivent être si complètement confondues, que les distances, les événemens, la mort même ne puissent les désunir ; il me semble qu'il serait plus facile de les anéantir que de les séparer ! Eugène, pourrais-tu vouloir encore des plaisirs de l'amour, dépourvus des délices de l'union des âmes ? Cher ami, ne trouves-tu pas comme moi que les jouissances des sens, communes à toutes les créatures, sont fugitives et font

souffrir la pudeur? Mais les jouissances de l'âme, ces jouissances aussi pures que durables, ne peuvent appartenir qu'à des êtres d'origine céleste.

Mon imagination se plaît, aujourd'hui, à se retracer tous les riens enchanteurs qui me prouvent si bien ton amour : puissé-je ainsi me guérir des honteuses alarmes que je ne puis te dissimuler quelquefois ! Cette longue route, cette voiture qui t'emportait si vite loin de moi, t'a-t-elle rappelé le seul petit voyage que nous ayions fait ensemble? Ta tendresse devinait, prévenait mes besoins et mes moindres désirs. Il faisait froid, tu ne le sentais que pour Louise ; un mouvement plus rapide que la pensée, te fit quitter ton manteau pour l'en couvrir. Heureuse, mille fois heureuse l'épouse qui sent ainsi l'amour et la protection de son époux! Pourquoi affecte-t-on

de plaindre les femmes d'être condamnées à l'obéissance? Pourquoi leur laisse-t-on ignorer les avantages, la dignité de leur sexe? La femme qui choisit son vainqueur, lorsqu'elle lui cède l'empire de son être, n'est elle pas plus libre, plus souveraine, plus maîtresse d'elle-même, que l'homme soumis dans tous les instans de sa vie à la hiérarchie des pouvoirs? Une femme ne dépend que de son père et de son époux; et combien ses vertus, son amour, sa faiblesse, ses attraits ne conservent ils pas de puissance à cette divinité pénate, pour adoucir ou pour subjuger celui dont elle peut se faire adorer! Je ne dois de soumission sur la terre qu'à Eugène; et lui, que de liens le garottent, que d'êtres croient avoir le droit de le faire obéir ou de le surveiller! Dans les camps, le général, les maréchaux, le minis-

tre, le Souverain; dans ses foyers domestiques, les autorités locales! Partout des entraves, partout des supérieurs, des chefs qu'il n'a pas choisis, et que trop souvent il ne peut même respecter! Qu'elle différence dans nos positions, mon bien aimé! quand je te fis le sacrifice de ma liberté, tu m'avais donné la conviction que tu savais mieux que moi ce qui convenait à notre bonheur mutuel; j'avais mille preuves de ton affection désintéressée : la prudence, l'égoïsme lui-même, m'auraient conseillé, comme l'amour, de te remettre le soin de ma destinée. Oui, je persiste à croire que les êtres les plus indépendans, les plus heureux de l'espèce humaine, sont les femmes, lorsqu'elles savent se faire aimer et honorer de leurs maris.

Les fils de Cécile lui ressemblent; ses trois enfans sont charmans : la pe-

tite Lucile a déjà l'air noble et sensible de son père. Plus j'examine Oscar, moins je puis croire que le ciel l'a créé pour jouir ou souffrir modérément. Cécile se moque de moi, quand je parle ainsi de son mari : il a été, il est, il sera toujours, me disait-elle l'autre soir, le plus calme, le plus vertueux, le plus heureux des hommes. Mais pourquoi donc, lui répondis-je, cet Oscar, si sage et si fortuné, porte-t-il sur tout son être l'empreinte des profondes douleurs et des grandes passions? Je ne sais pas l'apercevoir répliqua mon amie ; et moi, reprisje avec vivacité, j'éprouve en le regardant, l'effet que doit produire l'aspect d'un amant malheureux, d'un cèdre frappé par la foudre, d'un héros déchu ; l'aspect enfin de tous les objets vivans ou inanimés, qui rappellent les orages du cœur, les dé-

sastres des élémens ou les catastrophes de l'histoire. — Ton imagination bizarre ou féconde, me disait Cécile avec sa tranquillité ordinaire, a besoin de voir partout des choses merveilleuses, ou des héros de romans : tâche, Louise, de trouver bon que mon mari soit tout simplement un excellent père, modèle des époux et des citoyens. Oscar s'efforçait de sourire, tout en paraissant mal à son aise pendant cette conversation. On appela Cécile; je continuai et dis : Convenez Oscar que je ne me trompe pas, vous avez beaucoup souffert ? — Il me regarda avec émotion et répondit : Qui vous a révélé ce secret ? je ne l'ai confié à personne! puis après un moment de silence, il ajouta : Ah ! du moins, soyez assez généreuse pour n'en plus parler devant Cécile; sa douce sécurité est mon seul bien ! —

Il tomba alors dans une rêverie profonde. J'avais été imprudente, indiscrète même ; j'avais montré une curiosité que tu sais être bien éloignée de mes habitudes et de mon caractère : je n'eus point la force de lui en temoigner le regret ; mes yeux se remplirent de larmes, ce fut ma seule excuse. Je serais pourtant bien fâchée d'avoir donné mauvaise opinion de moi à un être si bien fait pour être l'ami d'Eugène. Oscar est moins avec nous depuis cette conversation ; il se livre avec ardeur à l'embellissement et à l'amélioration de ses propriétés O mon bien aimé ! Quand te verrai-je aussi cultiver tes champs, planter des arbres, semer des fleurs ? Quand pourrons-nous enfin travailler ensemble et nous reposer dans les bras l'un de l'autre ?

LETTRE XVIII.

Eugène a Louise.

Vienne.

Ne sois pas en peine : je pars pour Munich, chargé d'une mission importante, de laquelle il pourrait résulter un voyage à Paris : mais gardons nous, chère bien aimée, de croire à tant de bonheur ; un mécompte serait trop affreux ! Ne m'afflige plus par des reproches quand je ne t'écris pas ! je suis plus malheureux que toi, je souffre de ma privation et de ta peine. Attends une autre lettre pour me répondre ; peut être irai-je chercher moi-même ces nouvelles si chères ! Si tu avais la main sur mon cœur, si tu sentais ses palpitations au seul penser de te voir, tu saurais peut-être si tu es aimée, et comme tu es aimée.

Que je serais heureux si je pouvais exprimer de vive voix à Cécile tous mes sentimens de reconnaissance et d'admiration ! A propos, ne plains pas trop ce bel Oscar, amant, héros, dieu tout-à-la-fois : je redouterais plus pour toi son air malheureux que tous ses avantages ; mais l'époux de Louise est trop fier ; on sait trop l'honorer pour redouter rien. L'époux de Cécile doit être consolé de tous les malheurs passés et à l'abri de tous les chagrins à venir.

Cette campagne surpassera peut-être celle des conquérans de l'antiquité. En moins d'un mois, nous avons franchi plusieurs fleuves, et nous sommes maîtres d'une immense étendue de pays.

Que tu m'as fait de bien par l'assurance que ma gloire t'est nécessaire à l'égal de mon amour. J'étais effrayé

de ne plus souhaiter la mort des héros ; Louise, c'est sur ton sein que je voudrais mourir ! Il est impossible cependant que la possession d'une femme telle que toi m'ait rendu moins sensible à l'honneur ! Chère amie, répète-moi sans cesse que tu repousserais de tes bras l'époux dont tu ne pourrais plus te glorifier ; fais que je trouve dans ton cœur cet amour de la patrie, cette soif de gloire, tous ces nobles sentimens qui m'ont rendu digne de ta tendresse ; et je serai sûr d'être nommé brave parmi les braves !

LETTRE XIX.

Louise a Madame de Breuilhe.

10 Novembre 1805.

Mon père vient me chercher, bonne et chère tante ; il va me conduire à

Paris. Je quitte pour quelque temps la famille respectable qui m'a recherchée avec tant d'empressement dans ma douleur. Les amis de la prospérité se rencontrent partout ; mais les amis du malheur, ceux qui vous laissent toutes vos joies et veulent seulement le partage de vos infortunes, ceux qui donnent tout et n'exigent rien, voilà les amis rares, d'autant plus dignes de respect et d'amour, qu'ils n'ont pas besoin de reconnaissance. Le bien que Cécile m'a fait, celui surtout qu'elle fait aux autres, est sien ; elle en jouit comme de son existence et sans le concours de personne, car elle ignore les susceptibilités de la vanité et les exigeances de l'orgueil.

Ma tante, j'ai quelque chose à vous apprendre, et, j'hésite ! Il me semble que, lorsque je vous aurai fait part de mon espoir, il prendra à mes yeux

une consistance qui augmenterait la douleur du mécompte. Ce bonheur du retour que vous m'annonciez d'un ton prophétique, et que vous m'aviez peint de si brillantes couleurs.... eh bien, dans quelques jours peut-être!..... Je n'ose achever, mon cœur bat, ma main tremble! Il dit qu'il ne faut pas y croire, pourquoi donc m'en parler? — Hélas! Il connaît ma faiblesse; si l'espoir le plus incertain bouleverse ainsi toutes mes facultés, j'aurais succombé sous le poids d'une félicité immense et imprévue! O ma mère, ne m'abandonnez pas dans la crise qui s'approche! Il faut que je m'appuie sur vous ou sur lui!

LETTRE XX.

Louise a Madame de Breuilhe.

14 Novembre 1805.

Ma tante, je suis mère d'un fils superbe, Eugène est près de moi !

LETTRE XXI.

Eugène a Madame de Breuilhe.

18 Novembre 1805.

Chère tante, toutes les joies et toutes les douleurs sont réunies dans mon sein ; je suis père. Louise est bien, mais elle ignore que sous peu de jours l'honneur m'arrache à elle : c'est cependant ce qu'elle redoute le plus, puisqu'elle

évite avec soin de parler de tout ce qui est relatif à mon départ. Dans son état, toute émotion douloureuse peut lui être funeste ; ma tante, jamais vos enfans n'eurent plus besoin de votre force, de votre tendresse, de votre expérience ! Quittez vos affaires, en est-il de plus importante à vos yeux, que de sauver cette petite famille, qui vous doit bonheur, vertu, tout ! Quand Louise sera placée entre vous et son père, je partirai, non sans douleur, mais sans effroi ! Je ne vous demande cependant qu'un sacrifice de peu de jours : lorsque la santé de ma petite nourrice sera rétablie, je souhaite qu'elle retourne près de Cécile, respirer l'air pur et vivifiant de la campagne.

Il est rare, disiez-vous, qu'une femme devenue mère conserve tous ses agrémens : effrayé moi-même de l'alté-

ration des traits de Louise pendant sa grossesse, j'étais heureux de sentir que je tenais à elle par ses vertus, son esprit et ses grâces, plus que par ses attraits. O ma tante, quelle douce surprise j'ai éprouvée en la voyant si belle! Son teint a repris tout son éclat; et qui pourrait peindre l'expression de sa physionomie à l'instant où, devenue mère, ses regards fiers et doux cherchaient alternativement son père, son fils et son Eugène! L'amour chaste, mais passionné de la jeune épouse, avait remplacé la pudeur inquiète, la timidité souffrante de la jeune vierge; aujourd'hui, l'orgueil maternel, cet orgueil qui vient du cœur, lui donne une dignité nouvelle, un bonheur plus réfléchi; elle a, s'il est possible, plus de respect pour elle-même, elle attache plus d'importance à sa destinée, elle ose se fier davan-

tage au sentiment qu'elle m'inspire. En effet, quel spectacle plus touchant que celui d'une mère allaitant son fils, quand on peut s'écrier : Cette femme charmante m'appartient, cet enfant si beau est le fruit de mon amour, l'espoir de ma vie, l'appui de ma vieillesse! — Venez, ma tante, venez m'arracher à tant de délices, venez me rendre à mes devoirs, à la patrie. Quant on est époux et père, vivre pour la vertu, acquérir un nom glorieux, c'est encore de l'amour!

LETTRE XXII.

Louise a Cécile.

22 Novembre 1805.

Je sais, chère amie, combien tu partages le bonheur que me cause le re-

tour de mon mari et la naissance de notre petit Léon. Ma tante va arriver, il ne me manquera que Cécile ; mais je la retrouverai, cette douce, cette indulgente amie, dans les jours d'inquiétude, d'angoisse, qui ne suivront que de trop près les jours d'amour et de délices.—Cécile, j'ai éprouvé, en pressant sur mon sein le cher petit être qui me doit l'existence, un bien qui a été au-delà de toutes les espérances et des rêves brillans de ma jeune imagination : on ne pressent point l'amour maternel !

De tous les biens dont le Ciel m'a comblé dans sa munificence, celui auquel j'attache le plus de prix, c'est le bonheur de la maternité. L'amour lui-même, l'amour serait privé de ses plus chères délices, si l'amante pudique, l'épouse chaste, ne devenait à son tour une tendre mère! Les femmes

sont particulièrement destinées à savourer la gloire et le bonheur de reproduire l'objet de leur tendresse! L'infortunée dont le front n'a point été orné de la couronne nuptiale, dont le sein n'a point été fécondé, n'a pas de compensation pour les ravages du temps. Chaque année, chaque jour détruit ses attraits, ravit ses espérances; elle perd son existence peu-à-peu, et, pour ainsi dire, par lambeaux; ses pertes ne produisent rien à personne; sa vie paraît placée fond perdu : elle pleure, tour-à-tour, son père, sa mère, ses frères; elle ignore qui la pleurera! La religion qui prescrit la co-existence dans ses semblables, et la générosité qui fait de chaque infortuné notre enfant, peuvent seuls remplir le vide affreux du cœur féminin privé des délices de l'amour maternel!

Mon père, qui a toujours si ardemment désiré un fils, paraît rajeunir en embrassant le mien. Je ne pourrais te peindre, chère Cécile, les sollicitudes d'Eugène pendant mes douleurs, ses transports après ma délivrance. Je ne sais quand il s'éloignera ; je n'ose l'interroger!... Mais quel que soit mon sort à l'avenir, je ne mourrai point, Cécile, sans avoir goûté le bonheur dans toute sa plénitude !

LETTRE XXIII.

Louise a Eugène.

28 Novembre 1805.

Comment te rendrais-je compte de tout ce que j'ai éprouvé depuis hier ? L'instant qui nous sépara fut affreux! L'arrivée de notre Léon t'avait fait

dépasser de bien des jours celui prescrit pour ton départ ; mille terreurs se joignaient à ma douleur. Je restai la tête appuyée contre la fenêtre, abîmée dans les plus tristes réflexions; et cependant, tant que je pus t'apercevoir, mes larmes coulèrent doucement : mais quand je t'eus perdu de vue, quand je sentis que 200 lieues allaient encore nous séparer, que je me représentai les dangers que tu vas courir!..... j'éprouvai quelque chose de si déchirant qu'il faudrait mourir si la douleur conservait une telle énergie. — Eugène, je t'aime trop ; l'amour que je te porte nuira certainement à tous mes autres devoirs ; je pourrais même oublier mon fils pour toi! Hier, il n'obtenait pas un seul de mes regards. Ma tante, en entrant, s'écria : Dieu! qu'il ressemble à son père! je tressaillis et le regardai. En

effet, répondis-je, il en a les yeux. — Il en a tout, reprit-elle. — O mon bien aimé! ce que j'éprouvai alors ressemble presque au bonheur! — sois tranquille, Léon ne sera plus oublié. Adieu, mon ami, je te serre dans mes bras, je m'enlace à toi comme le lierre au chêne, comme la vigne à l'ormeau.

LETTRE XXIV.

EUGÈNE A LOUISE.

6 Décembre 1805.

JE suis arrivé au quartier-général la veille de la bataille d'Austerlitz; si j'étais arrivé le lendemain, pardonne, Louise, je n'existerais plus! Ton Eugène n'a pas été blessé; il a été fait

genéral de brigade sur le champ de bataille. Mais que sont les succès individuels auprès du noble enthousiasme dont est rempli mon cœur ! Je suis fier d'appartenir à cette nation triomphante , à cette armée de héros, qui savent tous vaincre avec impétuosité et mourir avec calme ! Je suis fier de ce beau nom de Français , plus que du grade de général , plus que de tous les honneurs qui pourraient m'advenir encore! — Amie ! qu'elle était imposante, cette grande armée, à la grande journée d'Austerlitz ! Quelle émotion respectueuse causait la vue de ces formidables phalanges hérissées de fers, et composées de braves blanchis sous les lauriers ! Point de luxe , point de femmes , point de bagages : notre discipline , ainsi que notre valeur , eussent été dignes de Sparte comme de la France !

Les bulletins de l'armée te donneront les détails de cette journée à jamais mémorable. Le Ciel semblait d'intelligence avec nous. Le matin, un brouillard épais déroba nos positions à l'ennemi ; un soleil brillant vint ensuite éclairer nos succès et contribua à fondre les glaces où s'ensevelit l'élite de l'armée russe : hommes, voitures, chevaux, canons, tout fut submergé. Je te l'avoue, ma bien aimée, cet horrible spectacle, cette épouvantable catastrophe, mêlait de l'effroi et de l'attendrissement à l'ivresse du triomphe. J'ai vu de vieux soldats verser des larmes sur le sort de ces malheureuses victimes ; j'en ai vu s'exposer pour arracher ces infortunés à une mort d'autant plus affreuse qu'elle était sans gloire : moi-même, chère amie, j'ai eu le bonheur de sauver un officier-général, dont j'ai

fait mon prisonnier. — Ce ne fut point le manque de bravoure qui fit perdre cette bataille à l'armée russe, mais l'irrégularité de ses mouvemens, causée par leur incertitude sur les nôtres.

Celui qui ignore peut-être l'art de gouverner sagement les hommes, mais qui possède à un si haut point celui de les exalter, avait commencé l'attaque par ces mots : « Soldats, il faut finir cette guerre par un coup de tonnerre ». Il termina la journée par cette proclamation : « Soldats, lorsque vous retournerez en France, il vous suffira de dire : J'étais à la bataille d'Austerlitz, pour que l'on réponde, voilà un brave ! »

Le général Valhubert, blessé à mort à mes côtés, refusa tous nos secours : « Amis, nous disait-il, si vous revenez vainqueurs, vous me releverez

après la bataille. » — Un carabinier dit au camarade qui le soutenait : « Laisse-moi, cours me venger. » La garde à pied pleurait de rage d'être conservée pour la réserve. Rien n'était plus attendrissant que les discours des blessés : « Je meurs, mais j'ai fait mon devoir, disait l'un ; — Je ne regrette pas la vie puisque j'ai participé à la victoire » répondait l'autre. — Un bataillon, au milieu de la fumée et de la chaleur du combat, ne s'était pas aperçu de la perte de ses enseignes, mais il en avait enlevé deux à l'ennemi ; les plaçant aux pieds du Général, il s'écria : rendez-nous l'honneur, la vie ; le soldat Français qui n'a plus de drapeau, n'a plus de patrie. »

Hommage aussi à la vertu étrangère et malheureuse. Le commandant de l'artillerie russe, fait prisonnier,

s'écriait : « J'ai perdu mes canons ; faites-moi fusiller. » « Jeune homme, lui répondit le général, vos larmes vous font honneur, mais on peut avoir été battu par l'armée française et avoir encore des titres à la gloire. »

Napoléon parcourut le soir le champ de bataille; il prodiguait les éloges, les consolations; il promettait d'être le protecteur de la veuve, le défenseur de l'orphelin, l'appui du père isolé dans sa vieillesse. Un officier de la plus grande espérance, allait expirer ; sa beauté, sa jeunesse, devaient exciter un vif intérêt; il se souleva à l'approche de Napoléon ; sa main défaillante osa saisir celle de son général, et la pressant de ses lèvres décolorées, il lui dit : « Je n'ai point d'épouse, je n'ai plus de père ; ma patrie, vous, voilà les derniers objets de mon amour, de ma sollicitude : permettez

à un mourant d'oser vous demander de concilier la liberté publique avec la gloire militaire ; que celui qui pourrait être le conquérant du monde, consente à en être le bienfaiteur! .... Repoussez loin de vous les perfides qui vous diront que le despotisme et l'arbitraire conviennent à cette nation qui connaît aujourd'hui le secret de sa puissance. Ne jugez pas les Français par les courtisans qui vous entourent ; c'est sur le champ de bataille qu'il faut apprendre à les aimer, à les honorer! Ceux qui savent ainsi mourir, eussent été dignes de vivre libres. Faites que nos institutions, empreintes du sceau d'un génie bienfaisant, deviennent de grands modèles où les rois et les législateurs puissent étudier l'art de gouverner ; qu'ils y apprennent surtout à respecter la dignité de l'homme et celle des peuples.

Que votre nom soit répété de contrées en contrées, de générations en générations, avec admiration mais aussi avec reconnaissance et amour! Non, celui qui peut choisir une si noble destinée, ne sera point un Alexandre, un César, un Cromwell; je veux voir en lui le nouveau Washington de ce vieil hémisphère! Le feu sacré qui échauffait le cœur de ce jeune héros, donnait tant d'exaltation à son regard, et à sa voix une expression si puissante, qu'il paraissait inspiré par l'éternel! Épuisé par une si vive émotion, sa main laissa échapper celle du prétendant à l'empire universel; ses yeux se fermèrent, et Napoléon pâle, sombre, pensif, croisa ses bras sur sa poitrine et s'éloigna en silence.

Je ne finirais pas si je te racontais tous les traits qui honorent l'hu-

manité, rehaussent la valeur française et ennoblissent son généreux dévouement. Le soldat étranger ne sait qu'obéir et n'attend que sa paie; mais ce n'est pas avec de l'or que s'achette le sang français, c'est avec de la gloire! — Écoute, Louise, il ne faut pas que nos succès alimentent tes alarmes; on parle de paix, ou du moins d'armistice : livre ton âme à la joie, à l'espoir; donne de bon lait à mon fils; je lui donnerai, moi, j'espère, un nom sans tache, une fortune indépendante et tout l'amour que je porte à sa mère : tu n'en seras pas jalouse, chère Louise; je vous confonds dans mon cœur, et vous aime l'un par l'autre, ou l'un pour l'autre! Adieu.

LETTRE XXV.

Louise a Eugène.

17 Décembre 1805.

Que je suis heureuse, mon bien-aimé, de pouvoir ajouter l'admiration à tous les sentimens que tu m'inspires déjà! Mes amis se réjouissent de ton avancement; je ne puis me réjouir, moi, que de t'en savoir digne et de te voir échappé à de si grands périls! Toutes mes facultés sont absorbées par l'amour et la crainte; il ne m'en reste plus pour l'ambition. Tu ne seras pas surpris de ce que je n'ai pu rester à Paris après ton départ; j'étais si triste que la santé de Léon en souffrait : mon excellent

père s'en étant aperçu, a bien voulu se charger du soin de mes affaires; ma tante, forcée de me quitter pour les siennes, m'a conduit dans les bras de Cécile : c'est de chez elle que je t'écris ; nous avons fait lecture ensemble de l'étonnante lettre que tu viens de m'adresser ! Je suis trop émue pour y répondre avec détail. Un des plus doux plaisirs de la vie, est d'apercevoir l'écriture de l'ami de son cœur ; mais après une cruelle séparation, c'est le premier appareil posé sur une blessure.

Les journaux parlent d'armistice, de quartiers d'hiver ; je ne veux croire que toi : si la guerre continuait, je paierais trop cher de si douces espérances ; mais laisse-moi te dire, ô mon bien-aimé, que si mon fils m'a privé de la douceur de partager tes fatigues et tes périls, il ne m'enlève-

rait pas, j'espère, le bonheur d'aller passer quelques mois avec toi, si tu faisais partie des garnisons laissées en Allemagne. — Près de ce cœur si attentif à nos besoins, entourés de ses bras aussi forts pour nous défendre que gracieux pour nous étreindre, qu'aurions-nous à redouter? Avec quelle anxiété j'attends ta première lettre!....

L'endroit de ton récit qui m'a le plus vivement ému, est celui où tu peins les désastres de l'armée russe, car ces marais eussent pu être le tombeau des Français, comme ils ont été le leur. Tu n'as pas craint d'exposer ta vie pour sauver celle d'un infortuné! — Cher ami, que ton âme est généreuse! avec quelle simplicité tu racontes ce trait! Ah! ce n'est pas à toi qu'il faut recommander d'épargner les horreurs de la guerre aux

femmes, aux vieillards, aux enfans : il faudrait plutôt te répéter sans cesse, que tu es utile à ta patrie, que nous vivons trois en un, que vétéran de la gloire, il ne t'est plus permis de hasarder ton existence comme un de ses enfans perdus. Mais si ton intrépidité m'effraie, ta générosité me rassure ; le mal que tu évites et le bien dont tu es cause, me semblent la plus sûre garantie des bénédictions du Ciel. Plus je te vois, plus je te connais, plus je t'aime, et plus je sais tout ce que tu vaux : mais aussi, plus les liens qui nous unissent se resserrent, plus les séparations sont douloureuses. — Adieu, mon Eugène : je ne t'envoie pas les baisers du bonheur, ce ne sont pas les transports de la joie qui font couler mes larmes, comme lorsque tu as paru dans mon petit appartement ; c'est ce dernier

baiser, si douloureux et pourtant si suave, que je crois recevoir encore et que je te rends. — Dis-moi, comprends-tu que trois semaines se soient écoulées si vite ? Ah ! puisque l'éternel jouit de toutes les félicités, puisqu'il savoure avec ses facultés incommensurables, les délices de l'amour, les siècles doivent s'écouler pour lui plus rapidement que pour nous les jours d'absence. — Adieu encore ! Ton fils dort à mes côtés ; quand le verrai-je sourire à son père ?

LETTRE XXVI.

LOUISE A MADAME DE BREUILHE.

19 Décembre 1805.

JE vous envoie ci-joint, ma bonne tante, la copie d'une lettre que je viens de recevoir de mon mari. L'écla-

tante victoire d'Austerlitz vous est déjà connue, mais l'avancement d'Eugène et tous les détails qu'il adresse à mon cœur, intéresseront le vôtre, j'en suis sûre. On parle de paix, ou du moins d'armistice ; l'une me ramènerait mon bien-aimé, l'autre me conduirait à lui ! Je suis bien agitée dans cette alternative ; je vous écris parce qu'en causant avec vous, j'éprouve toujours du bien.

La lettre de mon mari a produit sur Oscar un effet dont mon orgueil a été flatté, je l'avoue : après l'avoir lue plusieurs fois avec la plus profonde attention, il m'a dit en me la rendant : « Chère Louise, l'homme qui peint ainsi de tels événemens, peut donner tout le bonheur que vous méritez ; Cécile ne le connaît pas bien. » En effet, ma tante, je commence à comprendre que cette amie si bonne, si

parfaite dans sa sphère, ne saurait descendre ou s'élever à la nôtre : ses règles de conduite, ses notions de vertu, ses principes de morale sont arrêtés, positifs, et, pour ainsi dire, immuables : elle les applique à tous les temps, à tous les lieux et presque à toutes les situations, sans accorder rien à l'empire des événemens, à l'influence des passions. Cécile est capable des sacrifices les plus généreux, de l'abnégation la plus complète ; mais c'est par l'excellence de sa nature, et non par le résultat de l'enthousiasme qu'elle ne connaît pas et qu'elle ne peut comprendre. Les sentimens qui l'unissent à son époux, à ses enfans, sont de l'amitié conjugale, de la tendresse maternelle ; mais le mot amour ne peut jamais être employé pour exprimer les sentimens qu'elle éprouve, ni peut-être ceux qu'elle inspire. Résignée à

toutes les chances de l'existence, elle jouit paisiblement des biens de ce monde et saurait avec fermeté en supporter la perte. Une suite non interrompue d'œuvres utiles et pures remplit sa journée ; les soins les plus délicats, les attentions les plus soutenues, sont prodigués à ses alentours chéris ; mais cette vie que l'on mène près d'elle, qui est d'abord si calme, si bonne, pourrait bien à la fin paraître monotone. Trop occupée de détails et d'actions, je crains pour elle le contraire de ce que vous redoutez pour moi. Oscar aime passionnément les arts et les sciences ; il est consumé du besoin d'utiliser sa vie pour ses semblables ; Cécile néglige ses talens pour ne s'occuper que de son ménage. Ne se livrant point aux plaisirs de l'esprit, qui auraient pour son époux un très-grand charme, ne

s'élevant point aux hautes conceptions, elle le ramène sans cesse dans le cercle des soins domestiques et des occupations rurales, où il se complairait davantage, si elle voulait bien en sortir quelquefois avec lui. Cette chère amie craint tellement les agitations de l'âme, qu'elle se défend même des émotions du cœur : son regard distrait ne sait point rencontrer le regard expressif d'Oscar, et les mots par lesquels se décèle son génie et même ses sentimens, restent presque toujours sans réponse. Je crains que ce défaut d'harmonie entre deux êtres si dignes l'un de l'autre, ne soit la cause de la profonde mélancolie d'Oscar. J'ai essayé de persuader à mon amie qu'il ne suffit pas d'être, aux yeux de son mari, la femme la plus estimable; qu'il faut encore paraître la plus aimable. Je lui ai répété ce que vous

m'avez dit souvent, que la vertu, d'accord avec le bonheur, exige que nous cultivions les dons de la nature et ceux de l'éducation. Cécile écoute à peine mes sermons, ou bien elle me répond en souriant, qu'elle connaît Oscar mieux que moi, que je m'en repose sur elle du soin de le rendre heureux. Je ne me suis pourtant point découragée, voulant la convaincre par des faits et lui prouver que d'agréables délassemens, loin de nuire aux occupations utiles, ne font que leur donner un nouveau charme. J'ai proposé à Mme. de Chaluzet, mère de Cécile, de nous réunir quelquefois pour de bonnes lectures, et de consacrer deux heures de la soirée à la musique; toute la famille y a consenti pour me distraire, et j'espère que la douce satisfaction répandue sur les traits d'Oscar pendant ces petites réunions, prou-

vera enfin à Cécile que, malgré toute sa sagesse et sa prudence, on peut encore lui donner des leçons de bonheur. Oscar lit d'une manière admirable : son âme passe dans sa voix comme dans ses regards ; on ne connaît point les beautés de nos grands poètes, quand on ne les a pas entendu lire ainsi. Il est excellent musicien ; je ne crois pas qu'il y ait d'amateur plus fort sur le violon : mais les sons mélancoliques qu'il tire de sa flûte, lui appartiennent, comme les sentimens qu'ils expriment ; je n'ai jamais rien entendu de semblable : quelquefois en l'écoutant, toutes mes facultés se suspendent ; j'aime, je souffre.... J'appelle mon bien-aimé ; mon visage se couvre de pleurs.... Oscar s'arrête, et toute honteuse de l'état où je me surprends, je remonte dans ma chambre me livrer sans contrainte aux pei-

nes de l'absence. Mais, ma tante, pouvez-vous comprendre que Cécile, qui chérit si tendrement son mari, soit insensible au plaisir de l'entendre? Pourquoi négliger ces biens qu'il peut donner et qu'il semble avoir un si grand besoin de répandre autour de lui? Vous avez sans doute découvert une partie de ce que je viens de vous raconter, dans le peu d'instans que vous avez passé près de mes amis : une page de vous, ma tante, qui savez si bien tout voir et tout dire, persuaderait mieux Cécile que mes discours, dont elle se défie d'autant plus qu'elle ne veut ni de l'amour, ni des plaisirs à ma façon. C'est pour vous demander des lumières pour des êtres dont le bonheur est nécessaire au mien, que je suis entrée avec vous dans tous ces détails.

Léon est redevenu gras et frais au milieu des champs; je le promène

dans les beaux jours ; la suspension des dangers de son père me fait tant de bien, que le cher petit s'en ressent. Il s'éveille ; adieu, ma tante, ou, pour mieux dire, adieu ma mère.

LETTRE XXVII.

Madame de Breuilhe a Cécile de Blanzon.

22 Décembre 1805.

Chère Cécile, l'accueil que j'ai reçu dans votre maison, augmentait les regrets que j'avais de me séparer de ma fille adoptive ; je sentais qu'il serait bon pour moi de vivre au milieu de vous tous : l'angélique sérénité de votre caractère, la douce chaleur de l'imagination de Louise, exerçaient

sur tout mon être une heureuse influence : mon esprit jouissait avec Oscar, et ma raison était satisfaite auprès de votre excellente mère. Je crois même que mon amour propre aurait eu bientôt sa part de jouissances ; déjà je pressentais que mon expérience pourrait jouer un rôle dans notre petite société. Il a fallu me priver du bien que je pouvais recevoir de vous, et même de celui que je pouvais vous faire. Croyez du moins, chère amie, que c'est mon affection et non ma curiosité, qui m'a fait découvrir dans le peu d'instants que j'ai passés dans votre famille, une mine de richesses dont je veux vous parler, parce que je la crois encore non-exploitée par vous.

Je sais combien vous aimez et honorez votre mari ; mais vous a-t-on déjà dit, ou vous êtes vous aperçue

qu'il est du nombre de ces hommes privilégiés, nés pour le bonheur et la gloire de leurs semblables? Il s'attacha à vous, Cécile, parce que son âme ardente avait besoin du calme de la vôtre ; mais sachez qu'il doit éprouver également l'impérieux besoin d'exercer toutes les nobles et belles facultés de son être. Il faudrait, pour qu'il fût digne et heureux autant que sa nature le comporte, qu'il joignît au genre de vie actif, et pour ainsi dire matériel qu'il mène près de vous, une vie intellectuelle et philantropique à laquelle il pût vous associer ; car cet être généreux par excellence, ne peut chercher du bien que dans ce qui doit contribuer à la félicité des siens. Toute la force de son âme est employée à neutraliser ou comprimer ses goûts personnels et son génie ; les occupations qui n'ont point de

charmes pour vous, cessent d'en avoir pour lui ; il avait même abandonné la musique, qu'il aime passionnément, parce que vous ne vous en occupiez plus. Ce qui serait faiblesse chez un autre, n'est chez lui qu'excès d'amour et de vertu : n'ayant pu vous faire vivre de sa vie, Cécile, il essaie de vivre de la vôtre. Mais ne vous y trompez point ; Oscar étouffe dans la sphère où il s'est renfermé ; cette compression userait bientôt tous les ressorts de son existence. Permettez à votre vieux Mentor, jeune et charmante amie, de vous apprendre qu'il est plus d'une manière de faire le bien, et surtout qu'il est plus difficile qu'on ne pense de choisir la meilleure. L'étude du caractère, de l'esprit, des goûts de son mari, est l'occupation la plus utile pour une femme ; s'y conformer en tout ce qui ne blesse

pas la morale, est sa première vertu. Laissez donc à votre époux tout son essor : lierre, élevez-vous jusqu'à ce chêne superbe ; que sa brillante imagination soit dirigée et non refroidie par votre sagesse ; que son âme dans ses plus sublimes élans, puisse se confondre avec la vôtre ; que les vives et profondes émotions de son cœur, soient comprises et accueillies par vous ; que les contrastes de vos deux êtres, enfin, ne servent désormais qu'à mieux faire ressortir la beauté et l'harmonie de votre union.

Usez de cette méthode, chère Cécile, et bientôt vous verrez se dissiper cet air de souffrance, cette mélancolie d'Oscar, qui n'est point une manière d'être comme il cherche à vous le persuader, qui est encore moins le résultat d'un excès de bonheur, comme on pourrait le prétendre si on voulait

répéter tant de fades plaisanteries si communes, sur la monotonie et la satiété de bonheur ; car un des plus saints devoirs, un des plus purs sentimens, l'amour conjugal, n'a pas même été épargné. L'anecdote de la perdrix, le conte du pâté d'anguille, semblent avoir eu pour but de prouver que la fidélité est moins encore dans notre nature que dans nos mœurs, et qu'il n'y a point de bonheur à espérer dans une union vertueuse. Il est vrai, et nous devons l'avouer à notre honte, nous ne pouvons supporter la répétition fréquente des plus agréables sensations, ni la prolongation des plus doux plaisirs ; mais si l'abus amène le dégoût, si en fatiguant une de nos facultés pour le bonheur, nous les neutralisons toutes, ne faudrait-il pas en conclure qu'en les exerçant tour-à-tour et modérément, nous en

prolongerions la jouissance jusqu'à la fin de notre carrière ? Or, nulle situation n'est aussi convenable que celle du mariage pour cette modération, source de la santé et du bonheur. Non, une vie réglée n'est point une vie monotone, et Dieu a voulu compléter tous les moyens de félicité, de vertu qu'il avait donnés à l'homme, en lui accordant une compagne.

Le plaisir ne devient fastidieux que par l'abus ; il n'est dangereux que lorsque nous le mettons en opposition avec les intérêts de la vie ; il n'est corrupteur que lorsque nous le mettons en opposition avec la morale : les plaisirs impétueux et excessifs usent l'existence sans l'employer. La sécurité est la première condition du bonheur ; l'économie dans les jouissances en est la seconde ; or, où se trouvent ce contentement habituel, cette tranquille

possession, ces joies tempérantes qui s'augmentent du souvenir de la veille et de l'espoir du lendemain, si ce n'est dans la paix domestique d'un ménage bien assorti? La vérité peut se montrer à un cœur solitaire et simple, mais le bonheur ne se trouve, ne se complaît que dans la réunion vertueuse de deux cœurs faits l'un pour l'autre : s'ils jouissent avec choix, avec réserve, avec prudence, leurs plaisirs sont de la sagesse, leur bonheur est de la vertu!

La femme reçut du Ciel, pour la félicité de son époux, une sensibilité vraie, un tact exquis, une organisation délicate et flexible, mais pourtant énergique, pour supporter la douleur, exercer la bonté : capable de s'élever aux plus hautes conceptions, et d'ennoblir les plus vils détails, il semble que cet être renferme en lui tous les

contrastes et concilie tous les extrêmes. Une épouse placée sur le chemin de la vie, près de son guide, pour le suivre et ne le devancer jamais, doit, en échange de sa protection, adoucir ses douleurs, doubler ses plaisirs, partager ses sentimens, comprendre et multiplier ses pensées; lui faire connaître enfin, le charme attaché à l'exercice constant et modéré de toutes ses facultés. Noble complément de son époux, elle calme les écarts de son imagination, remplit le vide de son cœur, borne ses vœux pour les mieux satisfaire, et ne limite son être que pour l'affranchir du joug des passions. Cette union intime et harmonieuse, instituée par Dieu lui-même, loin de produire la satiété, place l'âme dans l'unique situation où elle puisse savourer tous les biens de l'existence.

L'ennui ne naît point de l'uniformité, mais du vague des désirs, de l'indolence d'action, ou de la différence qui existe entre les biens créés par notre imagination et ceux que nous possédons. La femme jolie, qui ne sait que donner du plaisir, l'épouse vertueuse, qui ne peut qu'inspirer de l'estime, n'ont pas en elles tous les élémens du bonheur conjugal; n'ayant de contact avec le cœur de leur époux que par quelques points, elles développent en lui des besoins qu'elles ne peuvent ni comprendre, ni satisfaire, et le fatiguent d'autant plus, qu'ayant la confiance d'avoir rempli leurs devoirs, elles finissent par l'accuser du mal qu'elles seules occasionnent. Cette discordance, très-fréquente au milieu de nos institutions sociales, était fort rare dans l'ordre de la nature: la mobilité, l'esprit insinuant

des femmes et la souplesse de leurs organes, semblent prouver qu'elles étaient destinées à se calquer, pour ainsi dire, sur un autre être, à qui elles devaient donner et dont elles devaient recevoir tous les genres de bonheur.

Mais, chère Cécile, puisque l'ennui résulte de la différence qui existe entre la sphère brillante et illimitée créée par l'imagination, et la sphère étroite et sombre où la plupart des pauvres humains sont renfermés, ne devez-vous pas redouter que la mélancolie d'Oscar n'ait sa source dans son déplacement? Rien n'est beau hors de sa destination : si votre époux se livre à des occupations trop circonscrites, ne craignez-vous point que ce soin des petites choses ne retrécisse son esprit et ne le rende incapable de vastes conceptions? Sa santé

a besoin, je le sais, d'une activité corporelle, mais elle a aussi besoin de bonheur, et l'élévation des pensées peut seule donner cette énergie qui conserve et embellit l'existence. Les esprits les plus distingués peuvent sans doute descendre aux détails les plus minutieux de l'économie domestique, parce qu'ils savent y trouver du rapport avec les plus touchantes vertus et l'utilité générale; mais ils savent quitter les intérêts vulgaires pour se livrer aux plus sublimes inspirations, parce qu'ils ont aussi reconnu qu'une habitude non-interrompue de ces petits soins, de ces petits calculs, éteint l'imagination, énerve l'âme et désenchante la vie.

La providence vous a donné, chère Cécile, de la beauté, de la dignité, de la raison, un esprit droit, un cœur fait pour la vertu; usez de

tous ces dons pour votre félicité et pour celle de votre excellent époux; mais souvenez-vous qu'un caractère ferme et uniforme peut bien ne pas apercevoir les oscillations d'une âme ardente, et la réaction funeste qui fait succéder l'abattement à l'exaltation : l'excès caractérise les plaisirs et les souffrances des êtres passionnés. Ne restez pas étrangère aux émotions d'Oscar : votre douceur, votre tendresse les rendraient moins destructives. La plus petite méprise peut être funeste dans la route du bonheur ; voilà pourquoi, aimable Cécile, j'insiste tant sur les causes de la mélancolie de votre mari, et sur les moyens d'y apporter remède. L'amie de Louise ne devrait pas s'étonner du vif intérêt que je porte à son sort ; mais elle a pu sentir que mon estime, que mon affection lui sont personnelles. Jamais

je n'ai vu une famille qui m'ait inspiré autant d'intérêt, je dirais presque, autant de respect.

LETTRE XXVIII.

Cécile a Madame de Breuilhe.

23 Décembre 1805.

Votre lettre m'a touchée profondément, Madame et respectable amie, je l'ai relue plusieurs fois avec reconnaissance et inquiétude. Les remarques de Louise m'ayant paru une suite de son exaltation ordinaire, n'avaient pu troubler un seul instant ma sécurité; il n'en est pas de même de vos avis, ils paraissent le résultat d'une sagesse consommée: vos aperçus sont vrais, vos observations profondes; il

semble que les cœurs vous soient dévoilés ! Effrayée pour mes enfans, pour leur père, pour moi, je croyais qu'un réveil pénible allait dissiper le doux songe de ma vie : mes alarmes augmentèrent lorsque, reportant ma pensée au jour où je fus unie à jamais à celui que vous savez si bien apprécier, je me souvins qu'alors Oscar était brillant de jeunesse, de beauté, d'amour ! Ma mère m'ayant répété souvent, que les sentimens exaltés sont peu durables, je redoutai, je l'avoue, la passion que mon mari me montrait ; je pris même l'habitude de renfermer dans mon cœur une partie de l'affection qu'il m'inspirait, parce que j'étais persuadée que le langage des amans ne convient pas à la dignité conjugale. Enfin j'essayai de diriger nos goûts vers les travaux agricoles, parce que je pensais, comme

vous le dites dans vos conseils à Louise, que rien n'est aussi propre que l'aspect d'une belle nature, pour calmer une imagination ardente. Je montrai peu de penchant pour la poésie et les arts, non que mon âme ne puisse jouir des beautés de nos grands poètes, ni sentir le charme d'une bonne musique, mais parce que je redoutais pour nous ce qui nourrit ou excite l'enthousiasme. Je fuyais, je l'avoue, les plaisirs tumultueux des passions, mais je voulais les plaisirs doux et suaves d'une vie réglée ; je voulais de la modération dans nos désirs, de l'économie dans nos jouissances, du bonheur par la sagesse ; je voulais enfin tout ce que vous prescrivez : comment aurais-je donc pu, avec des intentions si pures, point d'exagération et beaucoup de tendresse pour mon mari, me tromper si complètement sur la route qui pou-

vait nous conduire ensemble au bonheur ? Voilà, Madame, et respectable amie, les réflexions qui ont succédé au trouble que votre lettre avait d'abord excité en moi et qui l'ont appaisé. J'ai tardé quelques jours à vous répondre, afin de mieux examiner la situation de mon mari, la mienne; quelle a pu être la cause de votre opinion sur notre manière d'être réciproque, et mieux me fixer enfin sur les changemens utiles que je pourrais y faire : voici le résultat de ce sincère examen.

Oscar est sans doute moins expansif, moins gai, moins brillant qu'il y a dix ans, à l'époque de notre mariage ; mais si ce changement n'était le résultat naturel des années écoulées, j'en trouverais encore la cause dans les habitudes d'une vie paisible et agricole ; dans l'importance de ses

occupations comme chef de maison et père de famille ; dans cette tendre sollicitude qui le fait s'occuper constamment de l'avenir et de l'éducation de ses enfans ; enfin dans ses alarmes sur notre situation politique, à laquelle il s'intéresse peut-être plus que je ne voudrais. J'ajouterai que depuis la perte de sa mère et d'un frère chéri, la physionomie d'Oscar a toujours conservé une expression mélancolique, douloureuse même, qui peut induire en erreur sur la situation actuelle de son âme : enfin j'ai cru, pardonnez ma franchise, que Louise avait eu quelque part au jugement que vous avez porté sur nous. Je lui ai demandé si cela était vrai ; elle en est convenue, et dès-lors je me suis rassurée ; car j'ai aussi quelques observations à vous communiquer, qui, si elles ne vous ramènent point à mon avis, vous

prouveront du moins que je ne reste pas aussi étrangère qu'on pourrait le croire, aux impressions de mon mari, et que son bonheur est le plus vif désir de mon cœur, le but de toutes mes actions.

Depuis l'arrivée de ma jeune et intéressante amie, le désir de lui donner des distractions et des consolations nous a un peu dérangés de notre manière d'être ordinaire : mon mari m'a remplacée quelquefois près d'elle, et nous avons sacrifié tour - à - tour à l'amitié quelques unes de ces heures consacrées aux détails minutieux que vous trouvez un peu indignes des êtres supérieurs. Oscar lit chaque jour à Louise les ouvrages qui lui plaisent ; il fait beaucoup de musique avec elle ; il a repris enfin les occupations qui devraient donner tant de lustre à son esprit, tant d'essor à son imagination ;

en parait-il plus heureux ? Non, chère et respectable dame : il est des momens, j'en conviens, où son regard s'enflamme, où sa physionomie prend une expression qui peut appartenir au génie, mais je ne lui ai jamais vu cette expression-là dans ses jours de bonheur! Du reste, dans l'habitude de la vie, Oscar me paraît plus préocuppé et moins égal : à des éclairs de gaieté, succède une mélancolie plus sombre; les plaisirs de la société lui donnent le besoin de la solitude; s'il paraît plus caressant avec ses enfans, il est peut-être moins occupé d'eux; sa tendresse pour moi est aussi plus vive et moins soigneuse : je m'aperçois qu'il me recherche, qu'il m'évite, et tout cela sans pouvoir en assigner d'autres causes que l'agitation produite par des sensations trop vives, qui, si elles sont encore de nos âges, ne sont

pas du tout de notre situation. Je ne sais s'il serait utile au bonheur, à la gloire d'Oscar, de s'occuper des sciences positives, de se consacrer aux arts et aux lettres; mais d'après l'effet certain qu'à produit sur lui le premier changement arrivé dans notre vie, j'avoue que je m'effraierais de voir prendre une nouvelle direction aux facultés dont il a fait jusqu'alors un si noble et si utile usage. Je vais vous paraître bien *routinière*, chère dame; mais permettez-moi de vous dire que je souhaite conserver mon mari toute ma vie, tel que je le possède depuis tant d'années; que je crains ce mieux si souvent ennemi du bien; que je désire enfin voir Oscar occupé, comme par le passé, de la prospérité de sa famille plus que de sa gloire personnelle. Non, je ne pourrai jamais croire qu'il n'y ait pas eu de bonheur jus-

qu'ici pour celui qui sait si bien le répandre sur nous : d'ailleurs, maître de son sort et du mien, il n'aurait certainement pas supporté une manière d'être contraire à ses goûts ; je reste donc convaincue qu'Oscar a été, depuis notre union, aussi heureux que la nature humaine le comporte. D'après cette conviction, vous ne vous étonnerez pas que je me refuse à essayer de changer nos habitudes ; mais je dois d'autant plus de respect et de reconnaissance à mon mari, que vous m'avez appris à son égard une vérité importante : c'est qu'en se renfermant dans le cercle des devoirs et du bonheur domestique, il nous fait des sacrifices dont nous lui devons le dédommagement ; il le trouvera, j'espère, dans la tendresse et les succès de ses enfans. D'ailleurs, par la force des choses, ses plus nobles facultés trou-

veront bientôt un nouvel et doux emploi : nos fils grandissent, leur père ne changera personne du soin de développer leur raison, de fortifier leur âme, d'orner leur esprit et de préserver leur cœur et leur imagination de tous les dangers qui menacent les êtres les plus richement doués par la nature. Ah! Madame, je n'ai pas besoin de vous dire que le plus beau génie suffit à peine à la tâche si difficile de former un homme de bien, un citoyen utile!

Permettez-moi à présent de vous remercier de vos tendres sollicitudes pour notre bonheur, et de vous demander, malgré mon peu de docilité, la continuation de vos conseils; j'en profiterai mieux quand ils s'appliqueront à quelques circonstances particulières : les derniers embrassent tout l'ensemble de notre destinée, je crains

que vous n'ayez pu le bien saisir dans un coup-d'œil si rapide.

Eugène vient d'apprendre à Louise l'heureuse nouvelle de la paix signée à Presbourg ; il lui demande de venir le joindre à Munich le plutôt possible. Cette chère amie est au comble de la joie : nous ne voulons point cependant la laisser partir seule avec sa femme de chambre ; la moindre inquiétude sur la santé de son fils l'exposerait aux plus grands dangers sur cette longue route et par une saison si rigoureuse. Son père, à qui j'ai écrit à ce sujet, était très-souffrant lors de sa dernière lettre : Si M. de Glanges ne peut l'accompagner, je suis décidée à lui donner encore Oscar pour chevalier. Vous voyez, chère et respectable amie, permettez-moi ce nom, que si Cécile ne cherche point son bonheur dans ce qu'elle re-

garde comme des illusions, elle sait le trouver dans les plus purs sentimens et même dans les sacrifices qu'ils commandent.

Recevez, avec bonté, etc., etc.

LETTRE XXIX.

MADAME DE BREUILHE A LOUISE.

4 Janvier 1806.

MON cœur se serre, chère enfant, en apprenant que tu vas t'éloigner encore de moi; mais comme mon bonheur ne se compose plus que du tien, il faut bien finir par me réjouir de ce qui te rend heureuse.

J'ai écrit à Cécile parce que tu le désirais, et aussi parce qu'elle m'inspire le plus vif intérêt par ses rares

qualités et sa tendre amitié pour toi. Cette tâche était plus difficile que tu ne le présumais; et sa réponse, toute sage, toute mesurée qu'elle est, m'a prouvé ce que je croyais déjà, c'est que le bonheur n'est point un but que l'on atteint à l'aide des vaines théories humaines. Le cœur, qui est la base de toute félicité, est si inexplicable, si *immaniable*, que c'est une folie de prétendre appliquer à tel, les principes qui font le bonheur de tel autre. Cela vient de ce que, comme dit Montaigne, le cœur de l'homme est *dissemblable* et *ondoyant*. Le bonheur d'un individu dans l'état social, ne dépend jamais de lui seul : influencé par les hommes et les choses, il est plutôt ce qu'il peut que ce qu'il veut; et, pour comble de misère. rarement il sait ce qu'il peut, et plus rarement encore, il peut ce qu'il veut. Les ins-

titutions humaines ont tellement altéré les plans de la nature , qu'il est bien difficile, dans l'état de choses qu'elles ont amené , de suivre ses admirables lois. Tu vois d'après cela , ma Louise , que ceux qui se permettent de conseiller leurs semblables , sont des charlatans , des systématiques ou des philantropes qui , sans intérêt personnel , se dévouent à la guérison de l'humanité. Mais je te le répète , la lettre de Cécile achève de me convaincre que chaque individu est seul bon juge de ce qui lui convient ; c'est à lui seul qu'il appartient de bien connaître sa situation et ses alentours : il ne doit user pour cela que d'instrumens qui lui soient connus , c'est-à-dire, de son cœur et de sa raison. Je sais qu'il existe des notions générales applicables à l'universalité ; mais elles sont peu nombreuses, et les notions parti-

culières étant très-multipliées, elles deviennent presque inutiles. S'il existe, ma Louise, une véritable théorie pour nous conduire à la félicité, c'est la théorie des rapports et de l'harmonie : mais ne va pas t'y méprendre, ce sont les contrastes dans les parties d'un tout, qui constituent l'harmonie de l'ensemble. Le bonheur ne résulte donc pas de la ressemblance de deux êtres, mais de leur accord. Si tu me lis sans attention, Louise, si tu portes sur ce que viens d'écrire, un jugement précipité, tu te tromperais peut-être malgré toute ta sagacité : il est certains sujets qu'on ne peut traiter qu'en langue métaphysique, et dans cette langue, n'est pas clair qui veut.

Voilà assez de raison, chère enfant ; revenons à toi, uniquement à toi. Toujours bonne et dévouée, Cécile va te donner pour compagnon de

voyage, son mari : je ne sais, dans l'étrange position où tu te trouves, ce que tu pourras faire pour ne point accepter cette offre généreuse. Penses-y bien, Louise, les principes de morale, les règles de conduite sont invariables et ne se plient point aux circonstances : je ne puis applaudir aujourd'hui à ce que je regardais comme blâmable et très-dangereux lorsque je te remis mon cahier de conseils. Tu ne peux faire, sans imprudence, 250 lieues à petites journées, avec un homme jeune, beau, sensible! C'est le mari de ton amie, il est vrai, et la pureté de ses mœurs donne toute garantie ; il ne s'agit pas ici d'outrage, il s'agit de bonheur. Ton amour, ta fierté, se révolteraient si je parlais de dangers possibles pour toi ; je n'y songe pas : mais une âme généreuse redoute plus encore le mal

qu'elle peut faire, que celui qu'elle peut recevoir. S'il est certain qu'Oscar ne soit pas complètement heureux, s'il est probable que, presque à son insu, son cœur désire dans sa compagne cette imagination brillante, cette sensibilité expansive qui, malgré ses affreux dangers, fait le charme de ton caractère; crois-tu qu'un tête-à-tête de dix jours avec toi, ne puisse contribuer à le rendre plus mécontent de son sort? Un voyage qui te conduit aux termes de tes vœux, doit développer tous tes moyens de plaire; le bonheur anime ta physionomie; les tableaux variés qu'offrent les lieux pittoresques ou historiques que tu vas parcourir, fourniront d'inépuisables sujets de conversation. Je te connais, Louise: sans le vouloir, sans y songer même, tu seras tour-à-tour brillante et touchante. Les soins passion-

nés que recevra ton fils , ton émotion en parlant de son père, persuaderaient Oscar qu'à tous tes agrémens tu joins toutes les vertus de Cécile ; il se tromperait : il y a une grande différence entre la femme tendre et prudente, et la femme spirituelle et passionnée ; et la différence n'est pas à ton avantage. Mais l'erreur d'Oscar n'en serait pas moins funeste à son repos, à son bonheur , surtout à celui de cette noble et généreuse amie, dont les bras, le cœur et la maison t'ont toujours été ouverts. O chère Louise, tu reculeras, j'en suis sure, devant l'épouvantable perspective de porter le trouble et le malheur dans cet asile hospitalier, sanctuaire de toutes les vertus. Je suis triste ; ma tête et ma main sont fatiguées ; je ne puis écrire davantage , mais que dirais-je de plus? Non, Louise ne partira pas, ou elle

partira seule si son père ne peut l'accompagner : tous les dangers ne sont rien auprès de ceux que je viens de lui découvrir !

LETTRE XXX.

Louise de Briance a Madame de Breuilhe.

Strasbourg, 15 Janvier 1805.

Ma tante, j'étais partie accompagnée d'Oscar lorsque votre lettre est arrivée : Cécile vient de me l'envoyer avec plusieurs autres choses essentielles que j'avais oubliées dans la précipitation de mon départ. Malgré mon impatience de revoir Eugène, je suis obligée de m'arrêter ici deux jours pour ne pas trop fatiguer mon cher

petit Léon, qui a eu un peu de fièvre hier; il est très-bien ce matin, je puis donc causer avec vous quelques instans. J'ai besoin de vous faire part de mes plaisirs, de mes peines, de mes actions, de mes sensations même : vous êtes plus qu'une amie, plus qu'une mère pour moi, s'il est possible; vous êtes ma seconde conscience!

J'avoue, chère tante, que la permission de partir pour Munich, m'a causé une si grande ivresse de bonheur, que j'ai complètement oublié la recommandation que vous m'aviez faite de ne jamais recevoir d'autre protection que celle de mon époux ou de mon père : ce dernier étant très-souffrant de la goutte, j'ai accepté avec reconnaissance, avec empressement même, l'offre de mes amis. Quand le cœur est tout rempli d'un sentiment, ma tante, on devint inat-

tentif à ce qui se passe, par rapport à soi, dans le cœur des autres; je ne me serais donc jamais doutée que le repos d'Oscar pût courir quelque danger dans l'intimité que nous permet ce long voyage : je ne pouvais m'occuper de lui que dans ses relations avec Cécile, et seulement avec l'espoir d'augmenter leur bonheur mutuel. Mais votre lettre ma fait connaître tous les inconvéniens d'un caractère passionné : quelque pureté qu'on ait dans l'âme, quand l'action suit immédiatement l'impulsion, on ne peut ni en prévoir, ni en calculer les suites. L'habitude de la réflexion est donc indispensable pour conserver le bonheur, la vertu; je le sens et je l'acquerrai, si une volonté forte peut l'emporter sur la nature! J'espère, au reste, que l'esprit supérieur d'Oscar saura apercevoir tous les

avantages de sa femme sur moi. Il paraît s'étonner de ce que je ne proportionne pas toujours la rapidité de ma course aux forces de mon fils ; il a même osé me dire : « Cécile caresserait moins son enfant que Louise, mais elle le ménagerait davantage. » Ce qui me rassure encore, c'est qu'il me parle sans cesse de mon amie : il vante sa beauté, son activité, sa prudence, et semble apprécier chaque jour davantage en elle, les qualités contraires à mes défauts : d'ailleurs, loin de se livrer comme par le passé, à cette mélancolie qui précède ou indique les émotions du cœur, Oscar s'est occupé avec beaucoup de plaisir de tous les préparatifs de ce voyage. Jamais je ne lui ai vu autant de gaieté et de vivacité que dans les premiers jours de notre route : il revient peu-à-peu à sa manière d'être accoutu-

mée, mais sans rien changer aux soins qu'il nous prodigue. Eugène lui même ne pourrait avoir pour Léon, pour ma fidèle Marthe, pour moi, des attentions plus délicates et plus soutenues. Il sait tout deviner, tout prévoir : je ne puis comprendre par quel enchantement nous trouvons, dans notre voiture, tous les préservatifs contre la rigueur de la saison, et dans les hôtels où nous nous arrêtons, toutes les commodités que pourrait nous offrir une maison amie et hospitalière. — Le temps est froid, mais superbe ; un soleil brillant nous dispose quelquefois au plaisir de la promenade ; lorsqu'une montagne ralentit la course de nos chevaux, Oscar m'offre son bras. Admirateur enthousiaste de la nature, il me fait remarquer qu'elle a des jouissances et des beautés pour toutes les saisons comme

pour tous les âges. « J'aime, disait-il, les champs dont les travaux sont finis, la feuille tombée sur le sol des forêts. Le repos du soir de l'année, image du soir de la vie, calme les desirs, dissipe les illusions et ramène aux vérités positives et morales : l'hiver est la saison de la sagesse, comme le printemps est celle de l'amour. Louise, ajoutait-il, j'aime a marcher près de vous sur la feuille desséchée ; j'aime à parcourir avec vous ces fôrets antiques, dans cette saison où tout semble prêt à finir ; je me sens plus digne de protéger l'amie de ma femme, la femme de mon ami ». Une autre fois, il me dit : « Dans les lieux où je vous conduis, vous verrez bientôt la verdure reparaître, les fleurs s'épanouir, les ombrages former de doux asiles, les fruits se colorer ; Louise, le printemps vous apparaîtra avec

toutes ses espérances et l'été vous prodiguera tous ses biens : mais le mélancolique automne, le sombre hiver, voilà les saisons qui conviennent aux vagues rêveries des imaginations malades, aux âmes découragées, aux cœurs soumis et pacifiés, à tous les infortunés enfin pour qui le sort n'a plus de promesses !... Il se tut ; mais il y avait tant de mélancolie dans son regard et dans sa voix, que je me sentis profondément émue. Sans lui répondre, je pressai doucement contre mon sein le bras qu'il me donnait. Je dois tout vous dire, chère tante, Oscar changea de couleur et tressaillit; puis il ajouta vivement : « Bonne Louise, ce n'est pas de moi que je parle ; vous savez bien que je dois être heureux ! » Je compris alors toute l'imprudence et l'inconvenance du mouvement qui m'était échappé, et je lui répondis : « Oui,

je le sais Oscar, peu de mortels réunissent autant que vous tous les moyens de bonheur. » Nous marchâmes alors rapidement et en silence, pour rejoindre mon fils et sa bonne, qui nous attendaient dans la voiture au haut de la montagne.

Je viens de vous rapporter avec la plus scrupuleuse fidélité, tout ce qui s'est passé d'intéressant entre moi et le mari de mon amie, depuis notre départ : si vous vous rappelez son caractère, sa conversation, vous serez persuadée qu'il n'est arrivé aucun changement dans ses sentimens ni dans sa manière d'être. Oscar ne m'a jamais fait un compliment ; je ne crois même pas qu'il m'ait adressé, depuis que je le connais, une seule de ces vérités agréables qui plaisent assez à mon sexe : convenez cependant qu'il a su vous dire, pendant le peu de jours que

vous avez passés chez lui, des choses fort jolies et très-bien tournées, sur votre esprit supérieur ou sur les grandes qualités qui vous distinguent. Ainsi, tout bien considéré, je me persuade que, loin d'avoir à craindre les suites de ce voyage pour Cécile, un mois d'absence et la connaissance d'une partie de mes défauts, feront qu'Oscar appréciera mieux la valeur du trésor qu'il possède.

J'emploierai les courts instans que je resterai ici, à visiter la ville et sa superbe cathédrale. Après-demain nous reprendrons notre route et passerons le Rhin. J'espérais qu'Eugène pourrait venir me chercher jusqu'ici; d'impérieux devoirs l'ont retenu à Munich : il a envoyé au-devant de moi un de ses aides-de-camp ; mais M. de Blanzou assure qu'il ne remettra qu'à Eugène, le précieux dépôt qui lui a été confié par Cécile. Aussitôt mon

arrivée, chère tante, je vous donnerai de nos nouvelles; mon bonheur ne sera complet que lorsque j'en ferai jouir mon guide, ma tendre mère.

Mon père était indisposé lors de mon passage à Paris; je vous en parle parce que cela m'a fait mal; et si je veux que vous en soyez avertie, ce n'est pas pour vous faire l'injure de le recommander à votre tendre amitié!

LETTRE XXXI.

Oscar de Blanzou a Cécile.

Strasbourg, 16 Janvier 1806.

Ma bonne Cécile, la rapidité de notre marche, les soins que je donne à ta noble amie et à son fils, m'ont empêché jusqu'ici de m'entretenir avec toi.

Je profite d'un petit séjour de quarante-huit heures, nécessaire à mes délicats compagnons de voyage, pour te donner les détails dont ton cœur a sans doute besoin. — Louise n'a voulu rester à Paris que le temps nécessaire pour visiter son père qui, comme tu le sais, était souffrant. M. de Glanges m'a reçu avec une cordialité franche, je dirais presque patriarchale : il m'a recommandé sa fille avec un accent plein de chaleur et de confiance ; j'en ai été vivement touché ; mais je t'avoue que Louise, tout entière à ses douces et ravissantes espérances, ne me semblait pas assez sensible aux effusions de l'amour paternel : elle ne savait guère y répondre que par les expressions de sa reconnaissance pour le bonheur qu'elle devait à ce respectable vieillard, d'être l'épouse d'Eugène ! Je ne pouvais m'expliquer com-

ment cette femme, à qui l'éternel semble avoir donné une si grande puissance pour aimer, paraissait presque insensible aux caresses de son père; je l'observais et ne la comprenais plus. Mais lorsqu'on vint nous avertir que la voiture était prête, Louise pâlit, et resta complètement immobile pendant tout le temps que M. de Glanges faisait des vœux pour sa fille chérie et lui donnait sa bénédiction paternelle : enfin, elle s'arracha de ses bras, nous partîmes. Je recommandai cette fois, comme toujours, aux postillons d'aller vite; c'était l'ordre de Louise. Nous brûlâmes le pavé, dépassâmes la barrière, et atteignîmes le premier relai. Ton amie n'avait point encore parlé! elle paraissait absorbée dans un pieux recueillement, ses yeux étaient humides et voilés; je respectais son silence, mais

je l'avais retrouvée et je devinais alors tout ce qui se passait dans son âme. N'allons pas si vite, me dit-elle enfin pendant que l'on mettait les chevaux ; si je vais à mon époux, je m'éloigne de mon père !..... d'un père âgé, souffrant, qui bénit l'enfant qui le délaisse ! »......... Ses larmes coulèrent alors avec abondance ; je calmai, le mieux qu'il me fut possible, les alarmes de cette charmante femme ; mon cœur les devinait, quoiqu'elle ne les exprimât pas toutes ! Je remerciais le ciel d'avoir en moi les facultés qui peuvent faire découvrir de si tendres et de si vertueux mystères. — Cependant Louise est bien loin de ta perfection, chère Cécile ; si elle aime plus passionnément, elle n'aime pas mieux que toi. Va, rien ne saurait balancer dans mon cœur l'épouse douce et prudente à qui j'ai commis

ma destinée; je veux croire que tu me donnes tous les biens que comporte la triste humanité. Appuyé sur tes vertus, confiant dans ta tendresse, notre hymen est un doux repos où je suis à l'abri des erreurs du cœur et de l'imagination. Néanmoins Louise est un de ces êtres qu'on aime à rencontrer dans la vie; une douce chaleur se répand autour d'elle. Tu as senti son influence, ma Cécile, et tu sais bien que les sentimens qu'elle inspire, devraient avoir un nom à part. Ton amie est un être auquel il ne faut point appliquer sévèrement les règles ordinaires : pouvant souffrir et jouir beaucoup plus qu'un autre, elle doit être rangée parmi les exceptions. Le désordre réel ou apparent que l'on remarque en elle, me semble appartenir à une nature riche, vigoureuse, pleine d'harmonie malgré ses contras-

tes. Louise se renferme avec peine dans les bornes que la prudence prescrit à son sexe : aimant la vertu comme la vie, elle ne se défie ni d'elle-même, ni des autres : ses intentions sont si pures, son âme est si belle, que sans tes exemples et les sages préceptes de sa tante, elle n'eût peut-être jamais compris que la réputation des femmes s'établit sur les apparences autant que sur la réalité.

Il ne nous est rien arrivé qui vaille la peine d'un récit, et nous n'avons rien vu de remarquable dans notre longue route, si ce n'est la chaîne des Vosges, que nous venons de traverser. Il faut que je t'avoue, ma Cécile, qu'à notre dernière couchée, après avoir veillé à ce qu'il ne manquât rien à ton amie et à son fils, je m'échappai pour me livrer au plaisir d'une promenade nocturne dans cette belle contrée. Il

était neuf heures, la lune éclairait suffisamment le majestueux spectacle qui s'offrait à mes regards. Je cherchai d'abord les vallons obscurs, les bois épais; je marchais lentement sur la bruyère, à l'ombre des hauts sapins; mais bientôt la soif du bonheur, le besoin de connaître, qui perdit le premier homme, s'empara de moi et m'agita avec force : mon âme osait interroger ces monts contemporains de la création; elle aurait voulu s'élancer au-delà des bornes de l'univers et de la vie, pour apprendre le grand secret de sa destinée. Je montai avec une rapidité incroyable, la montagne la plus escarpée; parvenu sur une plate-forme, ou j'étais au centred'une immense horizon, je m'arrêtai. Ah! Cécile, que la nature me parut belle! Quel admirable rapport je trouvai entre elle et tous les besoins de mon

être! Comme je sentais que Dieu avait chargé chacune de ses œuvres, de nous manifester sa bonté et sa puissance! — Dans nos riantes campagnes, une odeur suave, un son harmonieux, le soupir de l'amour, l'accent de la joie, un site heureux, un ciel calme, tout nous atteste qu'un être bienfaisant nous a créés pour le bonheur et la vertu; mais combien le langage de ces grandes scènes de la nature me parut plus énergique et plus éloquent! J'entendais le gémissement des oiseaux de la nuit, le fracas des torrens, le vent du soir, qui agitait les pins et soulevait les ondes; j'entendais enfin, tous ces bruits romantiques qui avivent les montagnes; et mes regards, après avoir parcouru les vallées fécondes, les sombres forêts, les monts audacieux, les rocs immobiles, qui bravent les élémens et

les siècles, mes regards s'élevèrent enfin vers les cieux infinis, où roulent des mondes par de-là les mondes : je sentais à leur aspect, ma pensée s'élever, mon âme s'agrandir ; cet ordre de l'univers me révélait un ordre plus grand, une harmonie plus sublime, dont je faisais partie. Convaincu que Dieu n'avait pu vouloir me donner des facultés au-delà de mes besoins, et des desirs plus vastes que ma destinée, je trouvais dans les sensations délicieuses que je venais d'éprouver, dans les hautes espérances que j'avais conçues, une preuve incontestable de ma céleste origine. J'ignore la nature des liens mystérieux qui unissent le corps à l'âme et l'âme à la divinité ; mais je sens qu'ils existent, et c'est assez pour me soumettre sans murmurer à toutes les chances de l'existence. J'avais gravi la montagne avec l'impérieux be-

soin du savoir et du bonheur ; en la redescendant , toutes mes agitations étaient calmées ; j'espérais , je croyais , j'aimais! — Placé dans la chaîne des êtres , coordonné au grand œuvre de l'amour divin , si les épreuves que je dois subir pour arriver à la félicité suprême me sont inconnues , je ne m'en sens pas moins créé pour elle , je ne doute plus d'y parvenir. — Tu n'aimes pas , ma Cécile, que mon imagination se perde ainsi dans les régions célestes ; cependant ton âme, calme et religieuse , croît peut-être plus que la mienne au bonheur que j'ai pressenti; mais tu desirerais que la religion et la foi fussent les fondemens de ma croyance, et tu voudrais bannir l'enthousiasme de ma religion même. Rassure-toi , chère amie , cette promenade a rafraîchi mon sang , et m'a fait beaucoup de bien : en revenant

sur la terre, je t'y ai retrouvée avec mes chers enfans, et j'ai senti mieux que jamais le prix de tous les biens que le ciel m'a prodigués en eux, en toi; je veux les mériter tous les jours davantage et désormais consacrer ma vie à vous donner le bonheur que vous devez attendre de mon amour. Je ferai aussi pour ton amie, tout ce que tu exigeras de moi : j'ai refusé de la remettre à un officier envoyé au devant d'elle ; je veux remplir complètement la mission que tu m'as donnée de la conduire dans les bras d'Eugène. Ayant fait tous mes efforts pour rendre son voyage le plus agréable ou le moins pénible possible, j'espère qu'elle sera contente de moi, et que mes soins resserreront encore les liens d'amitié qui unissent nos deux familles. Je te charge de toutes mes caresses pour nos enfans et pour ta bonne mère. Adieu, chère Cécile.

LETTRE XXXII.

Louise a Cécile.

15 Février 1806.

Si Oscar savait te raconter tous les soins qu'il m'a prodigués, chère amie, tu comprendrais toute ma reconnaissance pour vous deux; mais je dois m'en souvenir seule : tu devineras du moins combien il m'est doux de contracter toujours de nouvelles obligations envers vous, et de devoir à ton amitié le bonheur d'avoir conduit promptement et sûrement Léon à son père.

Je ne puis te peindre, Cécile, ce qui s'est passé dans mon cœur depuis le peu de jours que je suis ici : tu en jugeras peut-être mieux que moi, quand

je t'aurai raconté tout ce qui m'est arrivé. — Nous étions encore à quelques lieues de Munich, lorsque nous apperçûmes plusieurs officiers à cheval, venant à nous au grand galop : mon cœur pressentit quel était celui qui devançait les autres ; et sans la prévoyance d'Oscar, qui me devina et arrêta l'impétuosité de mon premier mouvement, je me serais certainement blessée en me précipitant hors de la voiture. Je pris mon fils des bras de sa bonne et courus avec tant de rapidité, qu'à l'instant où j'approchai de mon bien aimé, je me sentis prête à défaillir sous mon doux fardeau, ou peut-être accablée de l'immensité de mon bonheur. Eugène eut à peine le temps de descendre de cheval pour me recevoir sur son sein : Quelle imprudence! s'écria-t-il avec effroi, en s'emparant de mon fils. — Te l'avoue-

rai-je, Cécile? ce mot me fit mal, et me parut de mauvais augure pour mon séjour en Bavière; il me semblait que ce n'était pas *l'imprudence* de mon action qui avait dû frapper d'abord Eugène : mes yeux se remplirent de larmes, et je ne sus plus démêler qu'elle était la sensation qui me les faisait répandre. Bientôt, les caresses de mon mari les rendirent délicieuses, et je compris que je ne devais point m'effrayer d'un mot qui exprimait seulement l'anxiété de l'amour paternel.

Nous descendîmes à l'hôtel où nous sommes maintenant logés; il est situé près du palais et appartient à un des habitans les plus riches, les plus distingués de la ville, nommé le baron de Zimberg : sa femme est belle encore, et sa fille charmante. Mon mari demeure depuis un mois au milieu

de cette famille, qui le traite avec la plus grande bonté. Les dames parlent bien français. Elles m'ont accablée de politesses dès l'instant de mon arrivée, et j'ai eu de la peine à obtenir quelques heures de liberté pour me livrer aux soins nécessaires à Léon, et aux doux épanchemens de l'amour ou de l'amitié. Eugène est très-occupé dans la matinée; les oir il serait à moi, si la politesse n'exigeait pas que je descendisse au salon, que je suivisse ces dames dans les assemblées, ou, ce qui me fatigue encore davantage, que je reçusse madame de Zimberg, la société et les nombreux amis de mon mari : du moins chez les autres, je ne suis point chargée de faire les honneurs, et je puis me retirer lorsqu'il me plaît, pour rejoindre mon fils; mais Eugène, engagé dans une partie ou dans une conversation intéressante, ne peut pas

toujours me suivre, et la nuit nous sommes séparés par le cher petit être qui devrait cependant si bien nous unir! Il résulte de ces invitations, de ces fêtes, dont on m'a accablée depuis mon arrivée, que je n'ai presque pas joui du seul bien où j'aspirais, la présence d'Eugène! Dans ces cercles si nombreux et si brillans, je me sens plus séparée de lui que je ne l'étais près de toi : ses lettres et mes souvenirs me donnaient là du moins les illusions de l'amour; ici, excepté quelques instans, je n'en ai encore eu que les inquiétudes. Cécile, je sens que je ne suis pas faite pour le monde : ses plaisirs me fatiguent, ses convenances me paraissent ridicules. Déjà je regrette la douce et délicieuse retraite où se sont écoulés les premiers mois de mon union avec le plus aimable des hommes; peut-être, hélas!

est-il trop aimable pour mon repos Cette vie animée qu'il mène ici, développe tous ses moyens de séduire : tu ne te doutes pas de l'effet prodigieux que peut produire l'uniforme et le grade de général, sur un être jeune, beau, valeureux, fait pour plaire et commander tout-à-la fois. Chère amie, d'où vient cette mélancolie qui s'empare de tout mon être? Pourquoi ces larmes qui mouillent mes paupières? Je suis femme d'Eugène, Léon est mon fils; ne dois-je donc pas me croire la plus fortunée des mères, la plus heureuse des épouses?

Oscar va nous quitter; il n'a voulu accorder que dix jours aux sollicitations de mon mari : je crois qu'ils se sont appréciés mutuellement et que leur amitié sera inaltérable. Je vois partir avec regret ce genéreux ami, qui me parlait selon mon cœur, de

toi, de ma tante, de mon père, de tout ce que j'aime et honore. Tant qu'Oscar reste avec nous, je crois encore être sur le sol natal; son accent ne m'est pas étranger comme celui de tout ce qui m'entoure; il comprend mes émotions et sait dissiper mes craintes; je me sens près de lui sous la sauve-garde de la vertu et de l'amitié. C'est à ses sages conseils que je dois la force de cacher la fatigue et l'ennui que me causent les plaisirs bruyans et la vie dissipée qui paraît avoir tant de charmes pour Eugène. Quand ton mari t'aura rejointe, Cécile, il faudra penser quelquefois ensemble à Louise; peut-être va-t-elle avoir plus besoin que jamais de vos conseils et de vos consolations. Deux cents lieues, il est vrai, ne la séparent plus de son époux, mais les devoirs d'un poste brillant, ceux mê-

me de la société, élèvent souvent, entre elle et son bien-aimé, une barrière plus difficile à franchir que les distances. Tu sais que j'ignore les usages du monde, et qu'avec mon caractère, j'en dois redouter les dangers; ainsi, quand Eugène s'éloignera et qu'Oscar n'y sera plus, je serai, parmi tous les êtres qui m'entourent, comme une exilée de la nature, plus malheureuse peut-être que les proscrits de la politique. Cécile, l'isolement agité d'un cœur souffrant, à qui rien ne répond au milieu de la foule, est je crois plus affreux que l'isolement calme du désert. Tu me demanderas, chère amie, pourquoi je m'effraie tant aujourd'hui de cette destinée, qui naguère me paraissait si belle? Hélas? je l'ignore : toujours extrême, peut-être faut-il, comme tu m'en accuses, que je jouisse sans prudence,

et m'alarme sans raison. En effet, pourquoi craindrais-je des dangers ou des malheurs près de celui qui connaît mes pensées, partage mes sentimens, et tour-à-tour développe et concentre toutes les facultés de mon être? Ne trouvé je pas en lui, mon amant, mon guide, mon protecteur? Quand je suis appuyée sur son bras, m'est il permis de regretter les soins de l'amitié, les caresses d'un père, les ombrages de la patrie? Eugène n'est-il pas le centre de mon univers?...... Cécile, ne te hâte pas de me blâmer; sans doute il me serait doux de réunir près de moi tous les êtres que mon cœur chérit; mais crois que, s'il m'était permis d'être placée entre Léon et son père, sur quelque point du globe où il plaise à la providence de nous conduire, je me trouverais heureuse;

crois que si je possédais ce bien là, je saurais me passer de tous les autres !

Oscar m'assure que je trouverai une amie dans la douce et spirituelle Ida, Mademoiselle de Zimberg : elle te ressemble trop peu, chère amie, pour que je puisse me le persuader : elle a peut-être plus de rapport avec ce que j'étais dans les beaux jours de ma jeunesse, dans cet âge heureux où les émotions du cœur n'obscurcissent pas encore les rêves brillans de l'imagination. Mais son éducation a été beaucoup plus forte que la mienne ; et sur ce point, les Allemandes l'emportent presque toujours sur les Françaises. Ida joint à beaucoup de connaissances positives, des talens extraordinaires pour son âge et son sexe : elle dessine avec pureté, elle parle plusieurs langues; elle étonne également sur le piano et la harpe. Eh bien! Cécile, cette

fille charmante fait beaucoup de frais pour me plaire : elle loue peut-être avec exagération les faibles agrémens que j'ai reçus de la nature ; et pourtant elle m'effraie plus qu'elle ne me séduit. Je redoute tout ce qui peut me sortir du paisible engourdissement où je voudrais rester pendant tout le temps que les devoirs d'Eugène nous retiendront loin de nos foyers et de notre famille ! Pourquoi former des liens qui doivent se rompre? Ida a voulu faire voir à ton mari, avant son départ, les nombreuses églises, l'arsenal, l'académie, et tous les monumens curieux de la ville. Malgré mon peu de curiosité, j'ai compris que je ne devais pas refuser de les accompagner ; nous avons fini par le palais électoral. Ce qui m'a paru singulier, c'est que l'hôtel que nous habitons, placé entre l'édifice et un ancien cou-

vent, réunit l'un à l'autre par des galeries soutenues d'arcades qui traversent les rues : la cour pouvait ainsi se rendre secrètement dans les différentes parties de la ville.

Je laisse à Oscar le plaisir de te parler avec détail des vastes galeries et de tout ce que nous avons visité ensemble, car il possède les connaissances nécessaires pour répandre de la vie sur ce qu'il admire, et du charme dans sa narration. Ces tableaux, ces marbres, ma Cécile, muets ou froids pour l'insensibilité et l'ignorance, sont chargés par leur auteur de transmettre d'âge en âge le souvenir des événemens passés : ces œuvres du génie animent à nos yeux les illustres morts, et nous font vivre de la vie des siècles écoulés ; ils recèlent le feu sacré que crée le grand artiste, l'écrivain célèbre, le législateur, le

héros : car les lettres et les arts forment la chaîne admirable qui lie la postérité aux temps antérieurs et rattache aux grands souvenirs, les grandes espérances. Non, Cécile, ce qui élève l'âme, ne peut nuire à son énergie, à sa pureté ; et l'admiration qui fait battre le cœur par le besoin de s'emparer de tout ce qui est beau, ou d'imiter tout ce qui est sublime, est, après l'amour, le sentiment qui révèle le plus à l'homme l'incompréhensible puissance d'une volonté forte. Pardonne, chère amie, cet écart de mon imagination ; tu es vraie, et tu conviendras sans peine que si l'enthousiasme a ses dangers, lui seul produit les sacrifices connus ou ignorés, les actions généreuses ou brillantes, qui attirent les applaudissemens des hommes ou les bénédictions du ciel. Toi, si bonne, si dévouée, tu n'imiteras

pas la sottise dédaigneuse qui nomme exaltation le noble élan qui fait s'oublier soi-même pour vivre dans les autres ou pour les autres; tu ne nommeras pas *illusions* les ravissans plaisirs que peut donner l'aspect du beau en tout genre ; et quand même ces plaisirs ne seraient pas tous à ta portée ou dans ta nature, tu comprendrais du moins qu'ils existent. Mais si un cœur comme le tien peut les craindre, il ne doit point les ignorer.

Je t'ai dit que l'aimable Ida a voulu absolument nous servir de *Cicérone* : Oscar l'écoutait avec étonnement ; c'était pour lui la chose la plus surprenante que de voir une jeune personne, ayant les manières les plus simples, le ton le plus modeste, s'enfoncer dans les profondeurs de l'histoire comme un érudit, ou s'élever dans les arts jusqu'aux plus hautes conceptions

du génie. Elle nous expliquait tout avec clarté , précision , patriotisme ! et sa voix douce et harmonieuse répandait un charme inexprimable sur ce qu'elle disait : telle est l'amie que mon cœur ne dédaigne pas, mais qu'il redoute; j'ai bien assez de ses anciens sentimens pour le troubler. Dis-moi, Cécile, que tu es jalouse de mon amitié, cela me fera du bien. J'écris à mon père ; Oscar le verra à son passage à Paris; mais envoie cette lettre à ma bonne tante , car il ne me reste pas le temps de lui répéter ces longs détails, et pourtant je veux qu'elle aussi sache tout de moi.

LETTRE XXXIII.

Louise a Madame de Breuilhe.

1er. Mars 1806.

Je croyais n'avoir à vous parler que de mon bonheur, chère tante, dès l'instant où je serais réunie à Eugène; mais la vie que l'on mène dans le monde, se complique de tant de devoirs, de tant de sensations diverses, de tant d'actions indispensables sans être utiles, que j'éprouve encore une fois le besoin de vous raconter ce que j'ai vu, ce que j'ai senti, ce que j'ai fait, afin de mieux m'en rendre compte. Je veux, s'il est possible, vous faire faire connaissance avec Louise mélancolique, abattue, mé-

contente des autres et d'elle-même, si différente de cette Louise gaie, vive, enthousiaste, se jetant avec tant d'abandon et de confiance au-devant d'une destinée d'amour qui ne pouvait être, selon elle, qu'une destinée de bonheur.

N'accusez pas Eugène du mal-aise que j'éprouve, chère tante, il en souffre sans en être la cause; je crois même que, pour me rendre mes couleurs et ma gaieté, il sacrifierait volontiers le poste brillant qu'il occupe: son orgueil ne peut jouir de ce qui alarme ma tendresse; le cœur de mon mari n'est pas changé pour moi. Mais il lui faudrait une force et une supériorité peu commune, pour être insensible aux hommages qu'il reçoit et inaccessible aux séductions qui l'environnent: chaque jour, les femmes les plus belles, les plus séduisantes, ont quelque chose

à lui demander, ou quelques remerciemens à lui faire. Ida prétend trouver en lui le type de la beauté française, au moral comme au physique. En effet, Eugène a su se faire respecter dans ce pays, par une conduite pleine de désintéressement, de loyauté, et surtout par la sévère discipline des troupes qu'il commande ; il a su se faire chérir par ses manières nobles, aisées, son esprit aimable, vif, et plus encore par son empressement à secourir (dès l'instant de son arrivée dans cette ville) les prisonniers, les blessés et les infortunés de toute classe. Madame la baronne de Zimberg qui, par l'ancienneté de sa noblesse et sa fortune, donne le ton aux dames de la ville, après s'être informée si la naissance d'Eugène répondait aux apparences, s'est empressée d'offrir sa maison et sa table au bel étranger,

qui dès lors serait devenu à la mode, quand il n'aurait pas eu réellement tant de moyens de plaire. Mon bien-aimé ayant parlé de moi avec la chaleur et les illusions de l'amour, on me croyait un petit prodige; vous jugez, ma tante, que j'ai dû faire éprouver quelque mécompte : mon mari, qui s'en aperçoit, est un peu humilié de ma médiocrité, tandis que madame de Zimberg en éprouve beaucoup de satisfaction; l'orgueil de mère et la vanité allemande y trouvent leur compte. La bonne Ida avait lu mes lettres, et ne cherchait que mon cœur; sa mère a plus de beauté et moins d'attraits qu'elle : cette dame paraît avoir 35 ans, elle est grande et forte, son attitude est fière, son regard observateur; ses cheveux blonds, son teint éblouissant, ses manières nobles et polies sont plus imposantes que

gracieuses, et je croirais, si une telle réunion était possible, qu'elle joint à un cœur froid ou desséché, une imagination ardente, exaltée même ; cependant, elle montre l'habitude des vertus domestiques, et beaucoup de savoir faire, dans la tenue et l'économie d'une grande maison. Eugène me l'offre parfois pour modèle, et je ne sais pourquoi cela me contrarie : je lui réponds que les vertus modestes de ma tante, ou celles de ma Cécile, conviendraient mieux à ma fortune et à ma situation, que les manières fastueuses d'une noble allemande. Enfin, je ne sais pourquoi, cette femme me déplaît : je crois trouver de la perfidie jusque dans les éloges qu'elle me prodigue devant mon mari. J'ai, dit-elle, un esprit trop supérieur, pour descendre aux petits détails, trop de sensibilité pour être

ponctuelle, trop de générosité pour être économe. Ses sollicitudes pour ma santé ne me paraissent pas plus sincères : « Grondez donc cette charmante femme, disait-elle hier à mon mari ; elle se tue par amour pour son enfant. Voyez comme elle est pâle et maigre, vraiment elle change beaucoup : cette taille admirable sera bientôt difforme en faisant ainsi continuellement téter ce petit. Ah ! Madame, répondit Eugène avec attendrissement, jamais Louise ne me parut si ravissante, et le sein qui allaite mon fils sera toujours à mes yeux plus beau que celui de Vénus même! Je ne sais si mon ami comprit l'expression de reconnaissance et d'amour de mon regard, mais ses bras m'entourèrent, et la noble baronne s'éloigna dédaigneusement de cette scène vulgaire de félicité conju-

gale. — Quant à Ida, je ne sais, ma tante, comment vous peindre cette fille du Nord; qui offre en elle le mélange inconcevable de tout ce qu'il y a de plus positif dans les qualités et les connaissances, et de plus aérien, si je puis m'exprimer ainsi, dans les pensées et dans les sentimens. Ida, d'une taille moyenne, a les formes pures et sveltes; ses traits réguliers, sont si délicats, qu'ils rappellent, non la puissante et redoutable déesse de la beauté, mais cette Psyché, sa rivale, image de l'âme, seul objet digne de l'amour immortel! Ses cheveux blonds sont relevés à la manière antique; son regard doux et serein, n'a jamais servi d'interprète aux passions humaines; mais, lorsqu'il s'élève vers le ciel, il peint alors le vague des desirs du cœur et de l'imagination; le besoin du bonheur des anges; be-

soin qui rend si difficile et fait paraître si incomplet le bonheur de la terre. Je ne sais si un mortel peut se croire digne de recevoir sa félicité d'une épouse comme Ida, mais je doute qu'il en existe un qui puisse lui donner celle dont elle a l'idée. Nourrie de la lecture des poètes, des philosophes à sentiment de l'école allemande, elle éprouva, dès sa plus tendre jeunesse, une grande disposition pour tous les genres d'enthousiasme : si cette disposition peut être funeste pour le bonheur, elle fait naître aussi le respect de soi, vigilant gardien de la pureté des femmes ; elle inspire également tous les sentimens nobles et religieux. Ah! ma tante, si l'amour du beau ne préserve point des passions qui peuvent ravir la réputation, la vie même, il garantit du moins de la dégradation du

vice, et de cette corruption qui ronge ou détruit le lien sacré qui unit l'âme à son Dieu. Je ne sais si Ida sera toujours heureuse; je sens qu'elle ne cessera jamais de mériter de l'être. Cette charmante fille se montre à moi sans art, sans calcul, avec les dons qu'elle reçut du sort et de la nature; mais elle ignore l'usage de tant de richesses, et pourrait finir par chercher le bonheur dans une certaine mysticité romanesque, tandis qu'il ne se trouve que dans l'emploi de toutes nos facultés, par l'amour et la vertu. Vous la connaîtriez encore bien mieux, chère tante, si vous aviez été témoin d'une scène tout-à-fait singulière, qui s'est passée entre nous, et que je veux vous raconter. Depuis quelque jours, Ida manifestait son admiration pour Eugène d'une manière pure, mais pourtant si passion-

née, que mon cœur en éprouvait du trouble et peut-être de l'alarme : je m'effrayais d'entendre tous mes sentimens exprimés avec tant de grâce et de chaleur par d'autres lèvres que les miennes ; je rougissais de l'infériorité de mon éloquence, et ne m'en consolais que par la persuasion que du moins j'aimais plus et mieux qu'aucune autre : vous jugerez, ma tante, si j'ai conservé sur elle ce genre de supériorité. Quoi qu'il en soit, mes manières devenaient chaque jour plus froides avec madame de Zimberg et sa fille ; mais si la mère chercha avec habileté les moyens de m'en punir, la bonne Ida, suivant toujours l'impulsion de son aimable caractère, vint me trouver un matin et me dit : Accordez moi quelques momens de tête-à-tête, Louise, j'ai besoin, grand besoin de vous montrer mon âme

tout entière. Je lui répondis froidement, mais poliment, que j'étais à sa disposition, et je passai dans mon cabinet. Elle le ferma, en recommandant à ma femme de chambre de ne pas nous laisser interrompre, même par Eugène. Son air solennel, quoique serein et affectueux, toutes ses précautions enfin, me causèrent une émotion très-vive; cependant je gardai le silence et me plaçai sur un canapé. Ida revint à moi, et me pressant vivement sur son sein, elle me dit : Vous êtes triste, vous me fuyez, votre cœur se refuse au mien ; Louise, ai-je envers vous quelques torts involontaires? Touchée de cette noble démarche, honteuse de mes défiances, mes yeux se remplirent de larmes; je lui rendis ses caresses, mais je ne pus répondre. Je sais, continua-t-elle, qu'une femme vulgaire serait effrayée

de tout l'amour que je porte à votre époux, mais j'espère que Louise sait m'entendre et m'honorer ! — Vous avez de l'amour pour Eugène, m'écriai-je avec effroi ? — Comment, reprit-elle avec calme, vous vous en étonnez ! Eugène est à mes yeux comme aux vôtres, l'œuvre la plus parfaite de la création : dès l'instant où je l'ai vu, j'ai admiré sa beauté, sa générosité, son esprit, sa valeur; cette âme tendre et élevée, sensible et fière, me parut en harmonie avec la mienne; je vis se réaliser en lui l'objet secret de mes pensées, le but de mes actions, le puissant moteur de mon être ; je l'avais cru idéal jusqu'alors, mes regards ne le cherchaient que vers le ciel : combien je fus heureuse de le rencontrer sur la terre ! Dès cet instant, je déversai sur Eugène le trésor d'amour que je con-

servais si soigneusement dans mon cœur, et dont je n'espérais trouver l'emploi que dans le sein de l'éternel! — Chère Ida, repris-je vivement, mon mari sait-il que vous l'aimez? — Elle me répondit avec un doux sourire : L'amour qui a besoin de paroles, Louise, me paraît froid et languissant; celui que j'éprouve ne se sert ni de phrases, ni de démonstrations : je n'ai pas dit à Eugène que je l'aimais, il ne m'a jamais parlé que de vous. A ces mots, ma tante, je respirai plus à l'aise. — Je sens cependant, continua-t-elle, qu'il ne doit pas ignorer que je sacrifierais pour lui mes goûts, ma fortune, ma vie, tout enfin, excepté le devoir et la vertu; je sens également que je dois croire à son estime, à son affection, à sa protection même, plus qu'à celle de mes concitoyens, de mes amis; je compte

sur lui, plus que sur tous les êtres qui ne sont pas lui! — Pauvre Ida, repris-je en l'embrassant, vous avez dû bien souffrir en apprenant qu'Eugène était marié? — Non, je vous assure, reprit-elle ingénument; sans doute, il m'eût été doux d'être son épouse, pour avoir le droit de ne le jamais quitter; mais à mes yeux, le corps n'est rien; cet amas de poussière et de boue, sujet à tant de maux, source de tant de corruption, n'a de prix que par le souffle divin qui l'anime. C'est dans le complément de mes facultés morales et intellectuelles, c'est dans l'union des âmes, c'est dans la pureté et l'éternité de l'amour, que je puis placer le bonheur qui me convient. Lorsqu'Eugène m'eut parlé de Louise avec tant de tendresse, lorsqu'il m'eut montré les lettres qu'il en recevait, j'espérai qu'elle habiterait aussi la sphère où

j'avais placé ma félicité, et j'osai même croire que le sentiment pur et saint, que l'amour sans alliage, nommé amitié, embellirait en attendant pour nous, cette terre d'en-bas, ce lieu d'exil, péristyle obscur du temple resplendissant de l'immortalité! — Vous ne comptez donc jamais vous marier, lui demandai-je en hésitant? — Qu'importe, Louise, les devoirs qui me seront imposés par mon père, reprit Ida, je les remplirai tous. Soumettre la portion matérielle de son être aux lois de la nature et de la société, c'est payer sa taxe à l'humanité; quand on remplit ses devoirs par des actes de dévouement, c'est de la vertu : plus le Ciel exigera de moi, plus j'oserai me croire digne de la félicité suprême! Le grand, le pénible sacrifice pour moi, ajouta-t-elle, serait de me priver volontairement de voir Eu-

gène et vous, Louise; car il m'est doux de vous confondre dans mon cœur! Mais, s'il est vrai que mon éloignement soit nécessaire à votre repos, comme je commence à le craindre, dites un mot, je partirai; une de mes tantes me demande à la campagne; et votre mari, ainsi que ma famille, ignoreront toujours la cause de ce départ. — Qu'elle était belle, cette noble Ida, en m'offrant avec une touchante simplicité, le sacrifice des plus douces joies de sa vie! Elle me montrait dans le même être la plus étrange réunion de délicatesse, de force, de pureté, d'amour, de calme et d'enthousiasme; j'éprouvais de l'étonnement, de l'admiration, de l'effroi, en trouvant une rivale dans cette céleste créature : ce que j'éprouvais par-dessus tout, c'était le besoin de l'aimer et de le lui dire; j'expiai mes torts envers elle en lui

montrant mon cœur sans réserve : elle connut mes tristesses, mes agitations, mon amour, que je ne craignis pas de lui montrer trop terrestre ou trop exclusif; je lui parlai aussi de Cécile, de vous, d'Oscar : je lui ai prêté votre cahier; enfin, Ida est devenue ma confidente, mon amie, ma sœur; je suis pour elle ce qu'elle est pour moi : nous trouvons un charme inconcevable à parler de cet être qui se place entre nous, non pour nous séparer, mais pour nous unir par tous les liens de la sympathie et de l'estime.

Cécile, qui savait que son mari desirait voir la Suisse, l'a engagé à remonter le Rhin pour retourner chez lui par le midi de la France; il y a consenti; c'est pourquoi j'ai envoyé mes lettres directement. Cette conduite de mon amie doit vous prouver que vos leçons ne sont pas entièrement

perdues pour vos jeunes élèves; il faut nous les continuer et compter au nombre de vos disciples ma charmante Ida. Adieu, ma bonne tante, ne me privez pas plus longtemps du bonheur de vous lire.

LETTRE XXXIV.

MADAME DE BREUILHE A LOUISE DE BRIANCE.

Mars.

TA lettre à Cécile et celle que tu viens de m'adresser, chère enfant, me causent de l'inquiétude. Le monde où tu vis, m'est absolument inconnu; je sais seulement, d'après ce que tu m'en dis, qu'il ne ressemble guère à celui où j'ai vécu dans ma jeunesse : alors,

la parole et presque la pensée étaient interdites aux jeunes personnes, et les vertus domestiques d'une femme à la mode, se bornaient souvent à faire avec grâce, les honneurs de sa table, de sa maison; à bien choisir son cuisinier, son maître d'hôtel et sa femme de charge. Tu vois donc que je n'ai pas connu de Francaises que je puisse comparer à ton aérienne Ida, ni à son imposante mère. Si je sortais de ma retraite, peut-être trouverais-je aujourd'hui, en France plus que partout ailleurs, des jeunes personnes instruites, penseuses, sensibles, et même enthousiastes; des mères de famille soigneuses, économes, aimables et peut-être ambitieuses tout-à-la-fois. Les grandes fortunes ayant été presque toutes renversées, les anciennes familles doivent essayer de recouvrer leur splendeur par la modération et

l'économie. Forcées de renoncer aux besoins, aux jouissances de l'ostentation, les vertus, les habitudes domestiques leur deviennent, pour ainsi dire, *de première nécessité.* Il faut convenir que si les affreux malheurs de la révolution ont rompu la plupart des liens de la société, ils ont resserré du moins ceux de la famille : nourris et élevés par leur mère, les enfans ont été, trop tôt peut-être, initiés à tous les secrets de l'existence; mais cet inconvénient est moins funeste que l'ancienne importance attachée à des minuties, que la nullité qui résultait de la contrainte, que cette ignorance des choses usuelles et positives, qu'on décorait du beau nom d'innocence; il est moins funeste enfin, que cette régularité passive et étouffante où l'on nous tenait renfermées pour nous livrer ensuite, sans précaution et sans

défense, aux orages des passions, aux séductions de toute espèce qui nous attendaient à notre entrée dans le monde. Il n'y a pas de doute, l'éducation des filles a fait de grands progrès en France. Les maîtresses de maison ayant appris à s'occuper, et les jeunes gens ne pouvant plus consumer, à la toilette des femmes, les heures les plus précieuses de la journée, les emploient à l'étude. Ces avantages du temps présent sur le temps passé, nous ont coûté assez cher pour que nous puissions les mettre à profit sans les contester.

Ces considérations générales sont à ma portée, chère enfant, et je me suis hâtée de te dire tout ce que je savais à ce sujet; mais il me semble bien difficile de te suivre dans les détails d'une vie que compliquent chaque jour de nouveaux devoirs et de nouvelles rela-

tions. Je puis d'autant moins apercevoir l'ensemble de ta situation à une si grande distance, que je ne dois pas me fier complètement à ton compte rendu ; tu n'as point, dans ce moment, le calme nécessaire pour juger les autres et te juger toi-même. Je m'abstiendrai donc de te donner des avis qui deviendraient inopportuns ou dangereux, s'ils arrivaient dans des circonstances différentes de celles où tu les aurais provoqués. Je t'engage seulement à relire chaque jour quelques pages du cahier où mon cœur et ma raison ont déposé tous les préceptes qui m'ont semblé nécessaires à la dignité et au bonheur d'une femme de ton caractère; je crois même avoir prévu une partie des inquiétudes que tu éprouves. — Louise, tu peux être heureuse ; cela dépend de toi et uniquement de toi ; pourquoi donc éprouvé-je tant d'alarmes

pour ton bonheur? Tu m'as aussi inspiré le plus vif intérêt pour Ida; je l'aime, parce qu'elle est pure et sincère; je la plains, parce qu'elle s'égare et s'éloigne de la route du beau et du vrai, qui est la même; je l'accepte pour disciple, parce que je sens en moi le pouvoir de lui faire du bien, peut-être même plus qu'à toi, Louise, dont la position et les sentimens sont cependant plus conformes à la nature que ceux de ta charmante amie; mais il est plus facile au raisonnement de détruire les erreurs d'un être bien organisé, que de calmer les agitations d'un cœur malade.

Tous les principes d'Ida sont puisés dans la nouvelle philosophie allemande. Cette philosophie, qu'on appelle *idéaliste*, et que je nommerai le culte de l'enthousiasme, ne compte pour rien le bonheur temporel, ou du moins ne l'admet pas pour but de

l'existence : selon elle, notre destinée sur cette terre n'est pas de jouir, mais de nous perfectionner; toutes nos facultés doivent se concentrer dans l'exercice d'une volonté forte, qui soumet nos pensées, nos actions, nos affections, nos passions même, à l'empire du devoir et de la vertu; parce que la vie de l'âme, est la seule vie réelle. Une philosophie qui inspire le besoin constant de s'élever jusqu'à l'infini, et qui n'admet que les sentimens et les espérances sans bornes, est très-favorable à la littérature, à la poésie, aux arts, au génie : elle agrandit le vaste domaine de l'imagination, et réserve pour les grands revers, les sublimes consolations. Pourtant cette philosophie, comme tout ce qui est créé par l'esprit humain, joint à ces avantages quelques inconvéniens : on comprend difficilement,

je l'avoue, le danger d'une morale qui place sa félicité dans le ciel, et donne à la volonté de l'homme une force d'enthousiasme qui le soustrait à tout ce qui est vicieux, et le soumet à tout ce qui est devoir ; mais si le matérialisme dégrade le corps en éteignant l'étincelle divine dont il est l'enveloppe, ne pourrait-on pas craindre que l'idéalisme ne méconnût une partie des bienfaits du créateur, en séparant les deux portions d'un tout qu'il a jugé à propos de réunir? ne serait-ce pas détruire la beauté et l'harmonie de l'existence, que de regarder comme vil l'emploi des sens, ces serviteurs fidèles chargés de transmettre à notre âme tous les plaisirs purs, toutes les jouissances délicieuses approuvées par la conscience et purifiées par l'amour! Le bonheur qui ne se compose que de sacrifices et d'espé-

rances, n'est pas celui qui convient à notre nature; il nous faut plus de positif. Je te l'ai déjà dit, Louise, je ne puis trop le répéter, le bonheur de l'homme sur la terre, résulte des besoins et des devoirs satisfaits; il ne se trouve donc que dans la succession non interrompue d'actions utiles ou généreuses, de pensées nobles et élevées.

L'âme qui habite constamment les régions célestes, perd de vue tous les liens sociaux; égarée dans l'espace, elle n'a point de patrie; bientôt elle n'a plus de famille : cherchant un bien imaginaire, un complément idéal, elle passe à travers l'existence sans rien voir, sans rien entendre de ce qui l'environne; les sentimens les plus chers, les liens les plus doux, finissent par n'être plus pour elle que des chaînes pesantes, placées comme barrières entre la vie et l'immensité..

C'est ainsi, Louise, que l'orgueilleux mortel qui dédaigne les joies et les biens de ce monde pour s'élancer continuellement dans la sphère des félicités intellectuelles et sublimes, consumé bientôt par l'ardeur de ses vagues et impuissans désirs, se trouve également déshérité du bonheur de l'ange et de celui de l'homme : car, pour humilier la vanité humaine, le ciel permet quelquefois que ces êtres, à qui rien de terrestre ne peut convenir, après s'être élevés jusqu'au délire de la contemplation, jusqu'aux extases de l'amour pur ou éthéré, retombent de ces hauteurs dans la fange du vice et dans les profondeurs du crime.

Le puissant architecte des mondes, chère Louise, n'a point dédaigné le plus imperceptible des insectes : il a donné au ciron comme à l'éléphant, les organes et l'admirable intelligence

nécessaires à leur reproduction et à leur conversation ; il n'a point oublié la nourriture des oiseaux et la parure des lis : nier l'utilité de quelques-unes de ses œuvres, serait aussi téméraire que de les attribuer au hasard. Sa bonté, sa sagesse, sa puissance, se manifestent dans le calice d'une fleur, dans le corcelet d'un scarabé, comme par le cours régulier des saisons ou des astres. L'homme ne peut donc, sans ingratitude et sans imprudence, méconnaitre l'influence de ses sens sur son bonheur, et cette portion matérielle de lui même, modelée avec tant de complaisance par son créateur, est si intimement liée à la partie intellectuelle de son être, que le verbe divin a cru devoir annoncer la résurrection de l'une, en promettant l'immortalité de l'autre.

Engage ta jeune amie, ma Louise,

à suspendre la lecture de tous ces ouvrages à sentiment qui disposent trop à la contemplation, fatiguent l'esprit, tiennent le cœur dans une agitation continuelle, et rendent inhabile ou impropre au bonheur actif, qui est le seul dont le ciel nous ait accordé la jouissance sur la terre. Les productions fantastiques du génie, font retrouver, je l'avoue, de douces ou de vives émotions, à ceux-mêmes qui paraissent devenus insensibles par l'habitude de souffrir; et l'attendrissement provoqué par la peinture des maux imaginaires, fait quelquefois diversion aux maux trop réels de la vie! Ces lectures peuvent donc être utiles ou agréables aux imaginations malades et désenchantées, tandis qu'elles égareraient le cœur pur et simple qui y chercherait des espérances ou même des distractions. Pourquoi une jeune

personne ne donnerait-elle pas la préférence, parmi les ouvrages d'imagination, à ceux qui placent le bonheur au sein de la nature et de la vertu? Toutes ces productions brillantes ou monstrueuses, désolantes et gigantesques, où l'on exploite, sous toutes les formes, le remords, la jalousie, la douleur, sans montrer la religion et la bienfaisance comme consolatrices et pacificatrices universelles, semblent être destinées à reculer les bornes du trop vaste empire du mal! Si leurs auteurs éblouissent par l'étonnante puissance de leur génie, s'ils font passer alternativement de l'admiration à la terreur, et de la terreur à la pitié (car nul ne pourrait peindre ainsi des maux inconnus), je n'en suis pas moins persuadée qu'il est dangereux d'initier les âmes tendres et ardentes aux mystères des passions,

des misères et des infortunes humaines : je doute que ce genre de lecture excite jamais en elles le véritable amour du beau, et qu'elles y trouvent le germe des pensées utiles ou des actions généreuses. Prenez-y garde, chers enfans, l'exaltation ressemble moins encore à l'enthousiasme que le clinquant à l'or pur : l'exaltation a son foyer dans la tête et ne se nourrit que d'erreurs ; l'enthousiasme a son sanctuaire dans le cœur, il ne s'alimente que de vérités.

Tu me diras, ma Louise, qu'en prenant des années, je deviens bien sévère, et que tu te souviens d'un temps où le style romantique avait pour moi beaucoup de charmes : j'admire, je l'avoue, plus que personne peut-être, les beautés que nos premiers écrivains ont su s'approprier en ce genre ; j'aime à faire avec eux des excursions

dans ce nouveau domaine de la littérature, comme je me plairais à admirer la riche végétation d'un sol vierge, ou à contempler les glaciers, les volcans et tous les grands phénomènes de notre globe : cependant, c'est au milieu de nos plaines fertiles, de nos bois rians, de nos coteaux cultivés, que je veux vivre. De même, après avoir mesuré avec étonnement, jusqu'où peut atteindre le génie primitif ou indompté, qui se permet tout, je viens retrouver avec délices mes vieux et chers auteurs classiques : là, je vois réunis la raison au sentiment, la force à la chaleur, la nature à la sagesse, la simplicité à l'élévation, la bonhomie à l'enthousiasme! C'est avec un saint respect que j'ouvre ces livres devenus le patrimoine sublime de l'espèce humaine, puisqu'ils appartiennent à tous les âges comme à toutes

les nations. Ah! ma Louise, payons un tribut d'éloges et de reconnaissance aux guides et aux consolateurs de l'humanité, et ne cherchons le plaisir comme le bonheur, que dans ce qui est utile, bon et vrai.

Je finis, pour plaire à ton Ida, par rendre hommage à la pureté de la morale des philosophes allemands : je n'ai pas assez de savoir pour me constituer juge en cette matière ; mais il me semble que son plus grand inconvénient est d'être incomplète, ou plutôt trop immatérielle et trop subtile pour s'approprier à des êtres qui ont autant de facultés physiques que de besoins et de facultés intellectuelles. Chère enfant, pourquoi ne pas préférer à toutes les morales, la morale évangélique? Cette philosophie touchante et lumineuse, convient à tous nos besoins, répond à toutes nos facultés, remplit toutes les

conditions de la destinée de l'homme! Cette morale, qui allie et confond les vertus de la terre avec les espérances du ciel, prescrit le pardon des injures, le soin des petits, l'abnégation de soi, la co-existence dans ses semblables, la charité universelle, la pratique de tout ce qui doit plaire au père commun, et nous rendre, autant que possible, semblables à lui; enfin, par cette morale, le cœur est dans un état continuel d'expansion, le corps est actif, l'esprit est satisfait : par elle, le devoir est de l'amour, l'action est de l'amour, la pensée est de l'amour! Aimer, encore aimer, toujours aimer, voilà ce que nous ordonne l'homme divin, le céleste rédempteur! — Oui, ma Louise, ce n'est que par des actions généreuses et désintéressées, ce n'est que par l'amour de Dieu et de nos semblables, que nous pouvons connaître

le bonheur sur cette terre, et jouir dans un autre vie, au sein de l'éternel, de l'existence heureuse, complète, immortelle, pour laquelle nous fûmes créés!

Je ne saurais trop te recommander, à toi, fille de mon cœur, de ne point te livrer à la tristesse et au découragement : ton séjour loin de ta patrie ne peut se prolonger long-temps, et le repos et la félicité de toute ta vie, dépendent peut-être de la manière dont tu supporteras cette épreuve ; ta douce gaieté est ton plus grand charme près d'Eugène, souviens-t'en bien. — Voici encore un long sermon, chère Louise ; pardonne-le à ma tendresse et laisse-moi te donner un baiser maternel avant de me reposer.

LETTRE XXXV.

Eugène de Briance a Madame de Breuilhe.

Munich, 10 Avril 1805.

Je sais, ma bonne tante, combien votre cœur a joui de tout ce qui est arrivé d'heureux à vos enfans, et je sens que je vais le faire souffrir en vous apprenant qu'au milieu de tant d'apparences de prospérité, j'ai de véritables sujets de sollicitude et peut-être d'affliction. Je ne sais à quoi attribuer les changemens que je remarque dans le caractère, l'humeur, et même la santé de Louise. Forcé, par ma position, d'aller dans le monde et de recevoir chez moi, je ne puis obtenir qu'elle dissimule son dégoût pour

tous les plaisirs et les devoirs de la société. Elle fait les honneurs de sa table avec timidité, je dirais presque avec gaucherie; je suis obligé souvent de m'occuper des plus minutieux détails, ce qui paraît la contrarier, sans lui donner plus d'aptitude. Sa toilette négligée, son air abattu, laisseraient difficilement reconnaître cette jeune personne vive, spirituelle, charmante, qui semblait devoir faire, quand vous me l'avez donnée, le charme et les délices de ma vie. On l'accuse d'être envieuse, parce qu'elle prend en aversion toutes les femmes qui se distinguent par quelque supériorité; je sais, moi, que Louise est au-dessus des petites prétentions de son sexe, et que son cœur est inaccessible à tout sentiment qui ressemble à l'envie; il ne peut-être coupable, ce noble cœur, que d'un excès d'amour! Mais quelle

que soit la cause de ses souffrances et des miennes, je ne sais, ma tante, comment y porter remède.

La baronne de Zimberg, chez qui nous demeurons, femme remarquable par sa beauté, sa naissance, ses talens, ses vertus, est l'objet particulier de son inimitié ; pourtant cette dame nous a comblés de soins et d'attentions : elle pousse la délicatesse jusqu'à n'avoir jamais l'air de s'apercevoir de l'extrême froideur de Louise, qui, par cette conduite, me force à redoubler de politesse et de galanterie pour une femme dont je m'occuperais à peine, si elle voulait bien se charger de lui payer notre dette de reconnaissance. Il n'y a que Melle. de Zimberg qui a trouvé grâce devant elle : je m'en étonne d'autant plus que c'est une jeune personne charmante, qui veut bien m'honorer d'une

attention particulière : au reste, Louise s'en empare si exclusivement, que depuis près d'un mois, je n'ai pu jouir un seul instant du plaisir de sa conversation. Cependant, ma bonne tante, j'atteste le ciel et mon fils, que jusqu'ici mes lèvres n'ont point exprimé une pensée, mes regards manifesté un désir, mon cœur éprouvé une émotion qui puisse causer la moindre alarme au cœur de ma femme : sa tristesse, si elle est occasionnée par une injuste défiance de mes sentimens, doit m'offenser plus encore qu'elle ne m'afflige. Près de vous, elle n'eût point quitté la route du bonheur ; nous aurions ignoré qu'il est possible de souffrir cruellement l'un par l'autre, tout en nous chérissant avec tendresse. Au reste, Louise est toujours bonne et aimante ; elle ne repousse point mes caresses, au con-

traire, elle les reçoit avec une sorte de reconnaissance qui m'afflige, parce que j'y trouve la preuve qu'elle n'ose plus croire à l'échange complet de nos plaisirs et de notre félicité. Quand je suis forcé de m'éloigner d'elle plus long-temps qu'à l'ordinaire, par les devoirs de mon état, je rentre accablé de fatigue avec l'impérieux besoin de trouver un accueil riant, des soins tendres, du repos sur le sein de mon amie : au lieu de cela, Louise ne peut me cacher les alarmes que lui a causées la prolongation de mon absence ; elle m'accable de questions : je les supporte parce que je veux y voir plus d'amour que de curiosité. Cependant, si à mon tour je l'interroge sur l'emploi de ses journées, sur ses occupations ou ses plaisirs, je ne sais si elle croit apercevoir du blâme ou des reproches dans les ex-

pressions de ma tendresse ; mais elle me répond par des larmes ! Si, dans d'autres instans, je la conjure de m'ouvrir son cœur ; si je lui témoigne le désir de retrouver la paix et la joie d'une vie pure et champêtre ; si je lui parle de nos intérêts, de notre avenir, de notre charmante retraite, de mon fils, elle me répond par des larmes ! Si, me livrant aux transports de l'amour, je la presse sur mon sein, je la réchauffe de mes baisers, je lui redemande ces délices ineffables dont elle inondait mon cœur, elle me répond par des larmes !! — Ma tante, si je pouvais rendre à Louise la tranquillité et le bonheur, par tous les sacrifices qui sont au pouvoir de l'homme, je n'hésiterais pas à les faire : tandis qu'il est au-dessus de mes forces de supporter sans cesse l'aspect d'une douleur, dont je ne connais ni

la cause ni le remède. Je m'éloigne d'elle sans projet, sans dessein, seulement pour fuir ce regard douloureux et scrutateur, qui trouble mon cœur et alarme presque ma conscience : loin d'adoucir ses maux et les miens par cette conduite, je sens que chaque jour je les aggrave ; car enfin, ma tante, il m'arrive quelquefois de comparer mon sort à celui des autres : quand je vois le baron de Zimberg, heureux, choyé, ayant une maison parfaitement tenue, des enfans admirables, une femme qui sait lui épargner les petits soucis de l'existence et ne lui en fera point connaître les terribles douleurs ; je me demande si un amour exclusif, aussi passionné que celui de Louise, est bien nécessaire à la félicité d'un époux? Ah! peut-être vaudrait-il mieux pour nous deux, qu'elle puisse échanger l'imagination

exaltée et la sensibilité dévorante qui concentrent toutes ses facultés, dans celle d'aimer et de souffrir, avec les vertus actives et douces d'une aimable mère de famille !

La paix actuelle ne sera pas de longue durée, je crois apercevoir sur l'horizon politique des nuages qui présagent la tempête. Dans cet ordre de choses, vous sentez qu'il est impossible que je sollicite ma retraite : Louise sera donc livrée à de nouvelles alarmes ; et n'ayant plus cette sécurité de l'amour, qui réunissait la trame de nos deux existences et doublait ses forces, je sens que j'ai tout à craindre pour elle et pour mon fils si la guerre se déclare. Ma tante, le sort de votre neveu est fort envié ; il est pourtant bien à plaindre : consolez-le s'il est possible, aimez-le du moins, et croyez à tout son respect et à son entier dévouement.

LETTRE XXXV.

Oscar de Blanzou a Eugène de Briance.

Paris, 28 Mai.

Il faut me pardonner, chers et bons amis, de n'avoir pas su vous écrire plus tôt. Le plaisir de donner à Louise de bonnes nouvelles de son excellent père, me fait surmonter ma paresse et ma timidité : je vis depuis si long-temps au sein de la nature et de ma famille, que ma plume se refuse à exprimer mes pensées et plus encore mes sentimens; pourtant votre souvenir m'a accompagnée dans tout mon voyage; j'assoçiais le bouillant Eugène, la sensible Louise, la bonne Cécile, à toutes mes émotions. J'ai vu la ville

où Rousseau commença sa vie et ses infortunes, et tous les lieux immortalisés par son génie : Vevay, Chillou, la Meillerie ! Lac superbe dont les bords sont dignes d'être habités par les héros de J.-J., ou par les amis de mon cœur, il y a dans l'air que l'on respire en vous parcourant, une suavité, une force d'existence, qui fait concevoir tout ce que l'amour a de grand, et la gloire de sublime ! J'ai vu aussi Ferney, mais le cœur n'excite point la curiosité qui fait visiter cette retraite embellie avec tant d'art et de soins par le célèbre Voltaire. La belle habitation de Corine m'inspira plus de respect et d'attendrissement : la reconnaissance et l'affection des habitans d'alentour, m'apprirent qu'une bienfaisance éclairée était héréditaire dans sa famille comme les talens et le génie. Cette femme, gloire de son

sexe, honneur de sa patrie, ne dédaigne point les vertus privées. Celle qui connaît tout l'enthousiasme de l'amour filial, est aussi une protectrice zélée, une amie généreuse, une mère incomparable; on m'a assuré qu'elle est l'institutrice de son fils. Je ne sais si les scènes sublimes du Léman ont contribué à développer la sensibilité et le génie de Corine, j'ai senti du moins qu'elles inspireraient, plus encore que la célébrité et l'éclat qui l'environnent dans nos cités, des hommages ou des sentimens vraiment dignes d'elle.

Je vous conserve, chers amis, la relation de tout ce que j'ai vu, ou plutôt de tout ce que j'ai senti dans ce trop court voyage; nous la lirons ensemble dans nos longues soirées d'hiver. Je voulais me borner aujourd'hui au plaisir d'assurer Louise que

la santé de M. de Glange s'est extrêmement fortifiée depuis notre passage à Paris : il a repris toute la gaîté et toute l'activité de la jeunesse ; il s'occupe constamment des affaires de ses chers enfans. Son plus doux plaisir, après celui de recevoir leurs lettres ou de leur écrire, est d'en parler. Il a exigé que je restasse quelques jours avec lui ; je ne veux point faire valoir ce sacrifice ; vous savez bien qu'après une si longue absence, le père de Louise pouvait seul obtenir de moi de retarder le bonheur d'embrasser mes chers enfans et leur tendre mère.

J'avoue, mes bons amis, que je ne puis concevoir le goût exclusif de tant de personnes vraiment distinguées, pour l'habitation de Paris. La bruyante uniformité de ce qui se passe dans les rues et les promenades m'accable : tou-

jours de la foule, des embarras, des voitures! Un pavé brûlant ou fangeux, sur lequel les habitans passent et repassent si souvent qu'on croirait qu'ils ont pris à tâche de l'user. Les femmes y sont sans fraîcheur, et les arbres sans verdure ; tout se flétrit rapidement dans cette atmosphère de vices et de fumée. Je ne puis comprendre la cause de ce qui se passe en moi, mais il me semble que presque tout ici est faux ou gâté ; je ne vois, je n'entends que des choses en dissonnance avec mes goûts, ma raison, mon cœur. Ce n'est pas ainsi que j'avais jugé cette superbe ville et ses habitans, dans les beaux jours de ma première jeunesse : alors, j'y respirai les parfums de la volupté, j'y connus l'amour de la patrie, de la gloire, et tout le feu de l'enthousiasme! Alors j'aimais à lutter sur la brûlante arène où je

languis seul aujourd'hui. Transporté de la sublime solitude des Alpes, dans cet immense rassemblement d'hommes, où rien ne répond à mon cœur, une sombre mélancolie s'empare de tout mon être ! bientôt, rendu à ma retraite, à mes douces habitudes, je retrouverai, je l'espère, l'impartialité de mes jugemens, la sécurité de mon âme ; j'entendrai encore la nature me répéter, dans son persuasif et charmant langage, que, sous son riant empire, tous les hommes seraient heureux, s'ils savaient l'être.

Votre bon père vient de lire cette lettre, où vous parlez de moi d'une manière si touchante : dans la situation où j'étais, j'avais besoin de recevoir ce bien. Quelle délicatesse de sentiment ! Quelle richesse d'imagination! Louise, votre cœur n'est point pétri de la commune argile. J'ai trouvé

dans vos petites pages plus de biens que n'en contenait pour moi la grande cité. Il n'y a que vous, noble amie, qui puissiez mettre la main sur mon cœur sans le blesser! Que dis-je? Vous seule pouvez le guérir! Quand vous le touchez, je ne crois plus au mal. — Il faut cependant que le désir de rejoindre ma famille, contribue à mon indifférence pour tout ce que l'art, la science, la magnificence étalent en ces lieux avec tant de profusion : vous avez pu remarquer à Munich, chers amis, que je ne suis point insensible aux prodiges de l'esprit humain : le créateur ne m'a point refusé le tact avec lequel on peut jouir des productions du génie, et peut-être même les juger. Pourtant, ici ma curiosité n'a pas été excitée ; mes facultés sont restées muettes en présence des objets qui font l'admira-

tion des êtres le plus mal organisés : une puissance que je ne puis comprendre, me sépare de l'univers des hommes en société, pour me renfermer dans un univers de ma création, où je trouve groupés autour de moi, tous les être chers à mon cœur.

J'aime pourtant le Luxembourg, chère Louise ; nous nous y sommes promenés quelques instans ensemble ; je viens d'y passer la matinée. Tout n'est pas belle nature dans cette promenade; cependant on l'y retrouve malgré ses fers. L'air était pur et suave, les accens des oiseaux me paraissaient doux et attendrissans : sous les épais feuillages qui servent d'orchestre à ces charmans musiciens, ou entendait de toutes parts des voix diverses, des chants variés; tous peignaient l'espoir et le bonheur sur des modes différens. Pas un seul être ne célèbre les joies

de l'existence sur le ton d'un autre être; et pourtant quels délicieux accords! L'amour, ce puissant régénérateur de la nature, circule dans toute la création : à la douce chaleur de son souffle, comme à la voix de l'éternel, dont il exécute les décrets, de nouvelles générations sortent du néant pour apparaître au banquet de la vie et l'embellir! Sur la fleur à peine éclose, se reposera demain l'insecte brillant qui n'existe pas encore. Le printems, un flambeau à la main, paré de sa robe nuptiale, éclaire l'hymen universel; bientôt, ces accens de l'espérance se changeront en chants de bonheur, qui seront aussi des hymnes d'actions de grâce!! — Concevez-vous, chers amis, que la plupart des hommes assistent à cette brillante fête sans y participer : ils voient sans être touchés, ils entendent sans être émus!

Misérables esclaves de leur propre esclavage, ils ne savent plus admirer les beautés primitives échappées à leur joug : des arbres taillés en pyramides, des gazons dépouillés de fleurs, des allées uniformes, couvertes d'un sable brûlant, des eaux croupissantes ou emprisonnées, voilà les objets de la ridicule admiration de ceux qui ont remplacé l'hospitalité par la politesse, et les devoirs par les convenances. Ils appellent duperie, les plus douces vertus; exaltation, les plus purs sentimens : ils nomment agrestes ou sauvages, les lieux où la nature, non encore profanée par la main de l'homme, fait sentir, par sa nudité même, ainsi qu'Eve dans l'Eden, sa pure et noble destination et ses divins rapports avec son auteur.

Louise, si ma raison dicta les paroles que je vous adressai en vous

quittant, sur la nécessité de vous conformer aux usages reçus, croyez néanmoins que mon cœur se refusera toujours, comme le vôtre, aux plaisirs, aux séductions d'un monde égoïste et corrupteur. Puissent les pâles années de ma vieillesse s'écouler sur les bords du fleuve paisible, près de la forêt antique et solitaire, sous le toit champêtre enfin, qui fut le témoin des vertus de ma mère, et des joies de ma jeunesse! Puissé-je, entouré de mes enfans, mourir avec dignité aux mêmes lieux où je sentis se développer en moi avec tant d'énergie, le besoin d'aimer, de connaître. — Adieu, chers amis, revenez vite, soignez vos santés, et disposez toujours de Cécile et d'Oscar.

LETTRE XXXVI.

Louise a Cécile.

Munich, 10 Juin 1806.

Je souffrais en écrivant mes dernières lettres, chère Cécile; mon âme, sans en connaître la cause, se trouvait ébranlée par le pressentiment d'un affreux malheur. Persuadée cependant qu'Eugène était inaccessible aux seductions de la coquetterie, je croyais à son honneur et à son amour, comme à la vertu et à Dieu. A présent, mes illusions sont dissipées, mon bonheur est détruit. Pardonne, amie, mais Léon et mon père peuvent seuls me faire prendre soin d'une existence qui me devient odieuse.

Il y a quelques jours que j'aperçus de très-bonne heure, la femme de chambre de madame de Zimberg se glisser dans l'appartement d'Eugène; il était sorti, je le savais et la suivis: n'ayant aucun soupçon, j'allais lui demander ce qu'elle voulait à mon mari, lorsque je la vis placer furtivement une lettre entre les feuillets d'un livre, qu'elle posa ensuite dans le lieu qui lui était certainement indiqué. Je me retirai doucement et attendis, dans une angoisse inexprimable, que cette créature eût rempli sa mission; alors, je volai à la bibliothèque, je me saisis du mystérieux papier, je le lus; voici Cécile, ce qu'il contenait.

« Non, Eugène, non, je ne croirai » plus à vos promesses, je fuirai à » l'avenir ces conversations qui ont » tant de charmes pour moi, mais » que vous rendez trop dangereuses.

» Vous n'aviez besoin, disiez-vous,
» que des consolations de l'amitié;
» souffrant d'abord par l'absence de
» votre charmante femme, affligé
» ensuite par toutes ses bizarreries, ce
» n'était que dans mon sein que vous
» pouviez épancher vos peines et les
» soulager! Je le croyais; vous savez
» si j'ai rien épargné pour en tarir
» la source! C'est en vain que Louise
» s'est refusée à toutes mes avances,
» en affectant la plus grande répu-
» gnance pour le monde et ses plai-
» sirs; ma tendre affection pour vous
» m'a fait supporter sa froideur, ses
» dédains et même sa tendresse exa-
» gérée pour ma fille! Mais, Eugène,
» qu'elle est la récompense du senti-
» ment pur et désintéressé que je
» vous ai accordé, et de toutes mes
» complaisances? A la douceur d'en-
» tretiens particuliers, vous avez dé-

» siré joindre depuis quelques jours,
» le plaisir d'une correspondance in-
» time : confiante en votre honneur,
» convaincue de la pureté de vos
» sentimens par la force de celui
» que vous manifestiez pour madame
» de Briance, j'aurais cru vous faire
» injure en me refusant à vos prières
» et même à vos douces caresses.
» L'affreuse vérité vient enfin de se
» dévoiler à mes regards : exigeant
» chaque jour davantage, celui que
» j'acceptais pour guide dans les sen-
» tiers difficiles de la vie, parce que je
» le croyais noble et généreux, ne se
» serait arrêté qu'après m'avoir pré-
» cipitée dans l'abyme!... Eugène, qui
» êtes-vous? Que prétendez-vous de
» moi? Suis-je l'amie de votre cœur,
» ou le jouet de vos passions? Qu'im-
» porte au reste ce que je suis pour
» vous, qu'importent les douleurs qui

» déchirent mon sein, puisque je dois
» vous ordonner de me fuir !... Pour-
» quoi, homme faible que vous êtes,
» forcer à vous éloigner d'elle, l'amie
» sincère, désintéressée, qui seule pou-
» vait vous entendre et ramener la
» paix dans votre cœur ? Vous savez,
» Eugène, combien je me suis plu
» à rendre justice à l'esprit, à la grâce,
» au cœur de madame de Briance, et
» combien j'étais ingénieuse à la jus-
» tifier des petits torts dont on l'ac-
» cusait ; mais puisque je m'interdis
» à l'avenir le bonheur de votre pré-
» sence, je crois qu'un tel sacrifice
» m'acquiert le droit de vous dire
» une fois toute ma pensée sur votre
» situation. L'âme de votre charmante
» femme n'est pas tout-à-fait le com-
» plément de la vôtre, et ce serait
» en vain que vous exigeriez qu'elle
» vous donnât les biens ineffables qui

» résultent d'une union bien assortie.
» Vous vous êtes étrangement mépris
» en attribuant les élans de Louise à
» la force de son caractère, ou à son
» extrême sensibilité, car elle est plus
» passionnée que tendre, et plus ca-
» pable d'exaltation que d'enthou-
» siasme. Vous êtes malheureux, mon
» cher Eugène, parce qu'au lieu de
» jouir des qualités et des agrémens
» qu'elle possède, vous luttez contre
» votre sort et la nature, en voulant
» absolument trouver en elle, l'éco-
» nomie d'une ménagère, les vertus
» d'une femme expérimentée, et la
» sécurité d'une vierge ou d'une âme
» forte : au reste, s'il vous fallait une
» épouse sensible, gaie, laborieuse,
» confiante, il lui fallait aussi un mari
» fidèle, calme, raisonnable, d'un
» génie supérieur comme le vôtre,
» mais d'une toute autre espèce : je vous

» dis cela, Eugène, parce que la vérité
» doit succéder à l'illusion, et qu'il
» faut songer à vous arranger avec
» votre destinée. Louise, sans être aussi
» parfaite que vous le supposiez dans
» les premiers tems de votre mariage,
» est cependant assez bien traitée par
» la nature, pour que vous puissiez
» rendre grâce au ciel de votre par-
» tage. Si vous eussiez été plus sage et
» plus modéré, votre femme eût eu
» moins d'alarmes, l'amitié eût pu
» suppléer aux biens que vous refusait
» l'amour; vous eussiez été heureux
» par les sentimens les plus doux et
» aussi les plus purs; il en est autre-
» ment : vous l'avez voulu; Eugène,
» il faut nous séparer.

» Je vous ai donné l'appartement
» de ma sœur, j'annoncerai son arri-
» vée; vous me quitterez à la fin de la
» semaine et ce sera pour toujours!

» Louise recouvrera probablement loin
» de moi sa tranquillité; peut-être aussi
» que n'ayant plus le lugubre spectacle
» de sa jalousie, vous retrouverez pour
» elle toute votre tendresse! Vous m'ou-
» blierez, Eugène! cette délicieuse
» et terrible scène d'hier, s'efface-
» ra de votre souvenir! Ah! tandis
» que mes yeux baignés de larmes, ne
» pouvaient se fermer, déjà cette
» nuit vous reposiez dans les bras
» d'une autre! Cela doit être ainsi, et
» puisque Eugène ne se contente point
» d'être l'ami de mon âme, je dois
» souhaiter son oubli ou du moins son
» indifférence! Que j'étais loin de pré-
» voir, M. de Briance, en vous ac-
» cueillant avec tant de cordialité dans
» ma maison, les maux que me cau-
» seraient votre présence et votre dé-
» part. Adieu, cruel ami, n'essayez
» pas de me voir seule, je passerai le

» temps que vous habiterez encore chez
» moi entre ma fille et son père. Adieu
» pour jamais ! »

Ne va te tromper, bonne et franche Cécile, au ton artistement vertueux et doucereux de cette lettre; la baronne est trop habile pour ne pas cacher sous des fleurs le poignard dont elle veut m'assassiner; elle connaît trop Eugène, pour employer avec lui d'autres séductions que celles de ses fausses vertus. — Pendant que je lisais ces affreuses pages, je sentais tout mon sang se précipiter vers mon cœur, et de mon cœur remonter vers ma tête; mes artères battaient avec violence, et la source où Léon puisa son existence, se tarissait au même instant que celle de ma félicité : cette terrible révolution aurait pu me faire perdre quelques instans le sentiment de mes maux; au lieu de cela, Cécile,

elle exalta toutes mes forces pour souffrir. Le fatal papier à la main, éperdue, je vole chez Madame de Zimberg pour l'accabler de mes reproches, de mon mépris, de ma haine ; hélas! peut-être n'aurais-je respecté la présence d'aucuns des membres de sa famille ! Le ciel envoya Ida pour m'arrêter ; elle venait donner à mon fils son doux baiser quotidien. S'apercevant de mon état, elle me dit avec une vive émotion : Où allez vous? qu'avez-vous? — J'allais franchir l'escalier sans lui répondre, elle me retint en me répétant : Au nom de tout ce qui vous est cher, répondez-moi, Louise? — Retire-toi, fille du démon, m'écriai-je avec fureur en cherchant à m'échapper de ses bras, pourquoi suis je entrée dans ton affreuse maison? pourquoi ai-je connu ton odieuse famille? Retire-toi !...... Louise, reprit-elle avec

calme et dignité, le bruit que vous faites va attirer nos domestiques, ce ne peut-être votre intention : si vous voulez m'en croire, nous monterons ensemble près de Léon ; écoutez ses cris, ils appellent sa mère. Je m'arrêtai et j'entendis en effet les accens de mon fils ; mes pleurs me suffoquèrent et je me laissai conduire par cette pure et céleste fille, qui me disait en me soutenant : Louise, tes injures ne peuvent m'atteindre, mais ta douleur me déchire ; qu'elle est puissante et terrible cette douleur, qui peut ainsi te faire oublier ce que tu dois à ton amie et à toi-même ! — Aidée de ma femme de chambre, Ida me déshabilla, plaça Léon dans mon lit à mes côtés, et me prodigua les secours dont j'avais besoin. Un grand abattement succéda bientôt à tant d'exaltation. Le croirais-tu, Cécile ?

cile? je m'assoupis, mais d'un sommeil si pénible, qu'à mon réveil je me trouvai incapable de soutenir une conversation : voulant cependant me justifier, autant que possible, près de la généreuse amie qui ne m'avait pas quittée, je lui dis : Pardonne, Ida, aux affreux transports de l'amour jaloux ; puisses-tu les ignorer toujours ! Lis cet écrit, je devrais peut-être te le cacher!.... Je ne sais plus discerner le bien du mal. Quand il m'aimait, c'était différent; une lumière douce et pure éclairait ma vie !! à présent, tout est obscur, je n'y vois plus! — Lis, tu me guideras; ne m'as-tu pas arrêtée sur les bords de l'abyme? jamais, non jamais, il ne m'eût pardonné ce que j'allais faire. Elle hésitait à prendre le papier que je lui présentais, je lui répétai : lis-donc, ne sens-tu pas que j'ai besoin de tes con-

seils ? — Elle passa alors dans mon cabinet, où elle resta très-long-temps : j'entendis ses sanglots et ce fut peut-être une salutaire diversion pour ma douleur, que de m'occuper de la sienne. Cependant quand elle revint à moi, je remarquai que sa physionomie était calme quoique triste : on ne pouvait douter qu'un grand combat s'était passé en elle; toutefois, je crus m'apercevoir que ses décisions étaient fixes et irrévocables. Elle m'embrassa avec beaucoup de tendresse et me dit : Il ne faut pas s'étonner, Louise, que ma mère, jeune encore, ait senti l'influence d'un être extraordinaire; il était d'ailleurs difficile qu'elle supposât Eugène capable de légèreté ou de perfidie, en le voyant doué de tant de talens et surtout de tant de vertus. Vous devez remarquer, chère amie, que ma mère a fui votre mari, dès

l'instant où il a manifesté des intentions criminelles. Toujours repoussée par vous, ne pouvant connaître comme moi, les nobles et généreuses qualités de votre cœur, elle loue cependant vos grâces, vos agrémens, votre esprit, et parle de vous avec une impartialité qui doit prouver qu'elle n'est capable ni de méchanceté, ni de vengeance : s'il ne m'est pas permis de juger ma mère, il doit m'être accordé de la défendre; j'ose donc attester que j'ai trouvé dans l'écrit que vous m'avez forcé de lire, des motifs pour la chérir et l'honorer davantage encore, s'il est possible. Venons à moi : Eugène n'étant pas celui que j'ai cru, n'est pas celui que j'ai aimé; je reste votre sœur, votre amie, et pour la vie. Louise! je ne suis plus votre rivale, laissez-moi donc vous rassurer sur les sentimens d'Eugène : l'ami d'Ida, l'é-

poux de Louise, n'a point ressenti d'amour pour madame de Zimberg; mais comme ma mère est, sous tous les rapports, la femme la plus distinguée de la ville, la vanité est, j'en suis convaincue, l'idole à laquelle votre mari allait sacrifier si légèrement trois victimes! — Après cette explication, permettez moi de vous demander, chère amie, qu'à l'avenir il ne soit jamais question de tout ceci entre nous, du moins par rapport à ma mère. — Je le lui promis, et très-émue par tout ce qu'elle venait de me dire, je gardai le silence; elle continua ainsi : Je commence à comprendre la vérité de tout ce que dit votre excellente tante, sur les dangers de l'exaltation; une imagination ardente comme la mienne, devait nécessairement parer de tous les genres de mérite et de beauté, le superbe et valeu-

reux Français qui nous apparaissait avec tous les prestiges de la gloire, les charmes de la jeunesse et les séductions d'un être à-la fois fier et sensible, sévère et généreux. Eugène, bien différent de nos graves compatriotes, après s'être fait admirer comme général, étonnait encore par les grâces de son esprit et la facilité de ses manières : tour-à-tour sérieux ou enjoué, raisonnable ou badin, brillant d'éloquence ou touchant de bonté, il me semblait qu'il connaissait les plus beaux secrets de l'existence et qu'il pouvait me les révéler ; mon âme attentive jouissait délicieusement, dans toutes ces modifications, et mon cœur difficile, mais pourtant avide d'aimer, le proclama le seul objet digne de son culte : vous le savez, Louise, je rêvais l'amour des anges ! Il est probable cependant que si Eugène eût été

libre, je serais devenue son épouse. Tôt ou tard ses défauts ou ses vices se seraient manifestés à moi : chère amie, je le dis avec terreur, mais aussi avec sincérité, puisque mon bonheur n'eût été qu'un songe, mon réveil eût été la mort !.... Je tressaillis à ces mots, et lui dis : Ida, vous prononcez mon arrêt. — Non, non, reprit-elle vivement, heureusement pour vous que s'il y a du rapport dans nos caractères, il y a une grande différence dans notre manière de sentir : jamais je n'eusse épousé Eugène, si j'eusse connu les torts de sa jeunesse ; et le cahier de votre tante, sans entrer dans de grands détails à ce sujet, a cependant commencé ma guérison, elle s'achève aujourd'hui ! — A ces mots, croyant me sentir soulagée d'une partie de mes peines, je l'embrassai ; elle continua ainsi : L'amour n'étant pour

moi que le culte du beau, jamais, avant d'être témoin de vos tourmens, je n'eusse admis comme possible l'existence de la défiance et de la jalousie dans un noble sentiment. Vous m'avez prouvé qu'une affection dévouée et sincère peut exister sans une entière confiance, ni une parfaite estime : je n'en suis pas moins convaincue cependant, qu'il n'y aurait jamais pour moi ni jouissances, ni bonheur, ni tendresse où il n'y aurait pas sécurité. Si l'époux dans lequel j'aurais cru trouver tous les biens de l'amour, me forçait ensuite de lui retirer mon admiration, je le répète, je cesserais de l'aimer, mais aussi je cesserais de vivre : il n'en est pas ainsi de vous, Louise ; nous ne devons pas agir de même en pensant différemment. Vous vous êtes contentée, dans votre époux, d'un mélange de défauts et de qualités peut-

être plus conformes à la faiblesse humaine, que mes idées de perfection : toutefois, ce mélange de vices et de vertus vous donne un bonheur agité, incomplet, qui pourrait ne pas me satisfaire, mais dont vous devez vous contenter puisque vous l'avez choisi : connaissant le passé de l'existence d'Eugène, vous pouviez prévoir des chagrins plus vifs encore que ceux que vous éprouvez aujourd'hui. — Vous croyez donc, lui dis-je en l'interrompant, que je serai toujours bien malheureuse? — Non, me répondit-elle : malgré toutes les infidélités dont votre mari est capable, en qualité d'aimable officier français, et auxquelles vous devriez vous résigner puisque vous aviez dû les prévoir, je suis convaincue que vous êtes et serez toujours si vous le voulez, l'unique objet de ses affections. — Ne me flattez pas de

cette espérance, Ida, lui répondis-je; l'époux infidèle n'a plus d'amour! — Je crois, Louise, que vous êtes dans l'erreur; à présent que le voile qui me cachait les défauts d'Eugène est déchiré, je puis expliquer par la vanité et la puissance d'anciennes habitudes, tout ce qui paraît contradictoire en lui. Je crois, dans la sincérité de mon cœur, que Louise est le sujet habituel de sa pensée, le but de toute son existence; la galanterie est pour lui une jouissance d'amour-propre, une distraction, comme le spectacle, ou la lecture d'un roman nouveau; voilà tout : faites en sorte, chère Louise, que vos reproches et votre mélancolie ne le forcent point à y chercher une consolation. Au reste, ajouta-t-elle, puisque votre mari ne doit rentrer que très-tard, relisons ensemble les conseils de votre mère adopti-

ve ; je m'aperçois qu'elle vous connaît bien tous deux.

Ida obtint de ses parens la permission de passer la soirée avec moi ; elle l'employa à me persuader de dissimuler ma douleur à mon mari ; elle reçut de moi la promesse d'être aimable avec sa mère et la permission de remettre la fatale lettre où je l'avais trouvée. Ses avis étant conformes à ceux de ma tante , aux tiens , je voulais les suivre , Cécile ; et pourtant, lorsqu'à l'arrivée d'Eugène , il s'approcha de mon lit avec toutes les démonstrations de l'amour le plus tendre , lorsqu'il exprima les plus vives alarmes sur ma santé , je me souvins de la veille à la même heure !..... et je ne pus contenir ma douleur et mon indignation ; je l'accablai de reproches. Eugène , étonné , interdit , après m'avoir écouté d'abord avec effroi ,

se jeta enfin dans mes bras ; et me couvrant de larmes et de caresses, il s'écria : je mérite ta colère, mais pardonne, Louise, pardonne au père de ton fils ; va, il est assez puni. — Ce n'est qu'avec attendrissement que je me rappelle aujourd'hui l'expression de malheur et de repentir de mon Eugène ; et je ne puis attribuer l'irritation que j'éprouvai alors, qu'à la violence de la fièvre produite par la disparition de mon lait. Le croirais-tu, chère amie ? je repoussai avec amertume et dédain mon époux repentant. Alors, Eugène devint froid et calme ; son visage pâlit, ses regards étaient sombres, et se relevant avec dignité, il m'adressa ces terribles paroles : C'est par excès d'amour que j'ai pu m'abaisser jusqu'à faire l'aveu et solliciter le pardon de torts dont vous seule êtes coupable : Louise, avez-

vous été pour moi la compagne soumise, douce, gaie, active et indulgente, à qui j'ai promis la fidélité en échange du bonheur? Ai-je trouvé près de vous, de la consolation dans mes tristesses, du repos dans mes fatigues? En proie à de vaines terreurs, n'avez-vous pas offensé mes amis, compromis la santé de mon enfant, n'avez-vous pas troublé tous mes plaisirs, causé toutes mes sollicitudes? Il ne vous manquait plus, femme exigeante et impérieuse, que de repousser mes caresses!.... L'avenir décidera de notre sort. — Il faut vous disposer à retourner en France; je venais vous annoncer que je partais cette nuit, chargé d'une importante mission. Vos souffrances, Louise, allaient me faire oublier mes devoirs et mes griefs; vos dédains me les rappellent pour ne les oublier jamais!

— Et posant ses lèvres sur le front de son fils, il ajouta : Cher enfant, reçois toutes mes bénédictions, honore et chéris ta mère, comme j'aurais voulu l'honorer et la chérir. Adieu, sois plus sage et plus heureux que ton infortuné père ! et détournant la tête, il s'éloigna rapidement, monta dans la chaise de poste qui l'attendait dans la cour, et disparut sans prendre congé de nos hôtes. — Glacée de terreur dès l'instant où l'imposant regard d'Eugène s'était reposé sur moi, j'avais perdu les facultés nécessaires pour comprendre ce qu'il me disait, lui répondre et surtout l'arrêter : Marthe m'a rendu compte de tout ce qui s'est passé dans cette triste soirée. — J'ignore où est Eugène ; j'ignore s'il reviendra : il a laissé ici le jeune conte Henry de Bussière, un de ses

aides-de-camp (celui qui était venu au devant de moi à Strasbourg), avec ordre de nous prodiguer tous les soins et de l'avertir sans doute en cas d'événement facheux. Cette excellent jeune homme remplit sa mission avec le plus grand zèle : il écrit et reçoit des réponses, j'en suis sûre ; mais je ne puis obtenir de lui le secret de son général, qui est aussi son ami. — J'essaie de me soulager en t'écrivant, chère Cécile, car je veux vivre pour mon fils ou plutôt pour le sien ! Ma main, interprète de la douloureuse agitation de mon âme, vole sur le papier pour tracer des caractères presque inlisibles. Ida et Henry, toujours dans mon appartement, essaient de me distraire : je ne les écoute pas, je ne leur réponds pas ; je sais seulement qu'ils ont parlé quelquefois

d'une rupture avec la Prusse. Ah! Cécile, peut-être irai-je bientôt trouver près de toi, non l'oubli, mais la fin de nos maux!

FIN DU TOME PREMIER.



